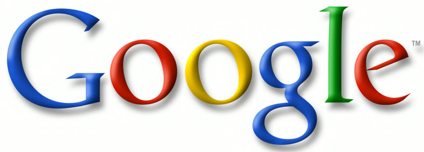
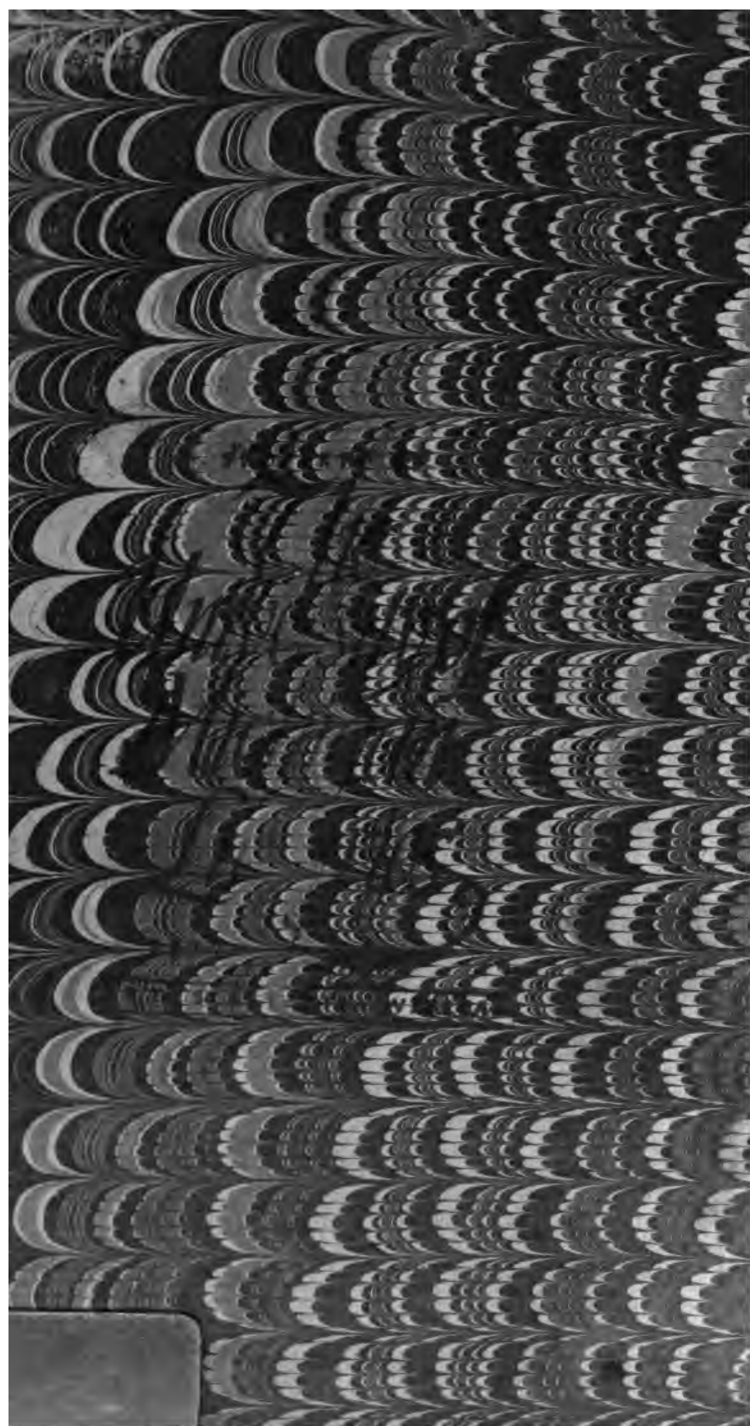
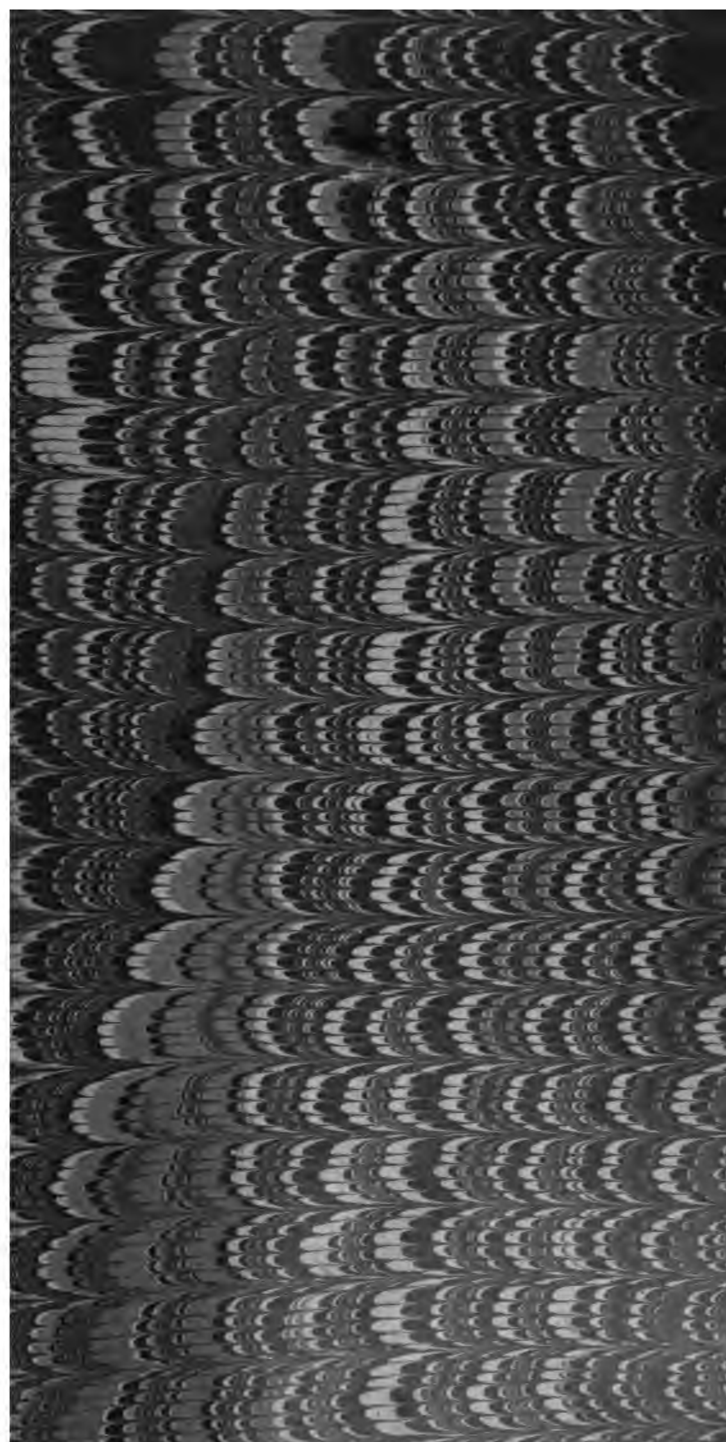












[illegible]

Tid [illegible]

COLLECTION DES CENT-QUINZE

de la

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

LES FOLIES

DU SIEUR LE SAGE.



AVIS IMPORTANT

La SOCIÉTÉ, laissant à chaque auteur ou éditeur la responsabilité de ses écrits, déclare ne point accepter la solidarité des opinions énoncées dans les ouvrages qu'elle fait imprimer.

(*Statuts*, extr. de l'art. Ier.)

LES

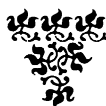
FOLIES

DE

DANIEL SAGE

DE MONTPELLIER

Éditées par A. DES MÉNILS



A MONTPELLIER

CHEZ C. COULET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

de la Société des Bibliophiles Languedociens

Grand'rue, 5

—

M DCCC LXXIV

764659-129

JUSTIFICATION DU TIRAGE

2	exemplaires sur	peau de veau (vélin).
2	—	parchemin,
16	—	papier de Chine,
232	—	papier de Hollande,

252 Chiffre garanti exact de tout le tirage, y compris les exemplaires de passe & de dépôt, par nous, imprimeur soussigné,

MOUGIN-RUSAND, à Lyon.

Exemplaire tiré pour

M. HERLUISON.

N° 109



PRÉFACE.



VOICI en quels termes le montpelliérain Serres, officier de la Cour des Comptes, Aides et Finances, qui vivait au commencement du XVIIIe ſiècle & qui collectionnait en amateur, plus qu'en lettré, toutes les traditions relatives à l'hiſtoire de ſon pays, a parlé de l'écrivain dont nous publions aujourd'hui les différentes œuvres connues : « David Le Sage de Montpellier étoit de la plus baſſe extraction du peuple ; il étoit fils d'un paumier ou maître de tripot, qui en tenoit un pour faire jouer à la paume ; il avoit un frere qui étoit armurier & depuis ſon enfance il profeſſa la religion de Calvin ; mais la ville de Montpellier s'étant rendue au roy Louis XIII en 1622 il ſe fit catholique & fit des vers facetieux au ſujet de ſa convertion ; il n'avoit neanmoins aucune teinture des belles-lettres, mais il étoit d'une ſi belle preſtance & d'un eſprit ſi doux & avoit une maniere de parler ſi agréable, & étoit ſi adroit à toute ſorte de dances & de jeux & ſçavoit ſi bien *pollice ſubtili fila movere lyræ*, que tous les grands perſonnages comme M. de Coligny, de Chaſtillon, de Montmorancy & de Schomberg, gouverneurs de la province, ſe firent un plaiſir ſingulier de l'avoir à leur compagnie & de le mettre de tous leurs jeux & de leurs divertiſſememens & de le faire manger à

leur table, à caufe de fa bonne compagnie & de fon honnefteté, comme s'il avoit efté une perfonne des plus illuftres de la ville.

« Ce Le Sage n'ayant aucune habitation, ni ne poffédant aucunes richeffes, étant d'une naiffance extrémement obfcure, comme il a efté dit, il fçut neanmoins par fon honnefteté, & fes careffes, fi bien acquerir les bonnes graces de la fille de M. le fenéchal de Montpellier, veuve du baron de Salaifon, qu'il fe maria avec elle : mais il fut fi prodigue qu'il dépenfa dans peu de temps, en débauches & au jeu, quafi toutes les richeffes qu'il en avoit eu ; il eut de ce mariage deux enfans mâles tres mal faits, gens de neant & fans efprit, qui moururent dans peu de temps fort miferablement.

« Cet homme fi doux, fi agréable & facetieux, n'ayant aucune étude, mais un genie prodigieux, compofa en patois vulgaire de Montpellier, un livre où il y a plufieurs poëmes, d'un ftile naturel, facile & élegant, qu'il fit imprimer en 1627, quoiqu'il y ait quantité de faletés qui y font mêlées, auquel il donne pour titre & pour intitulation : *Las fouliès d'au Sage de Montpelli*, dont les plus belles pieces font, le Mariage de Cagaraulo ; l'Entrée de Madame de Montmorancy à Montpellier ; la Defcription de la pefte qui y arriva, qu'il dédia à M. de Fenoüillet, evêque de cette ville ; & les Amours du berger Florifée & de la bergere Olive ou les Délices de la Campagne, à la fin duquel il y a fon teftament en vers patois, qui eft un chef d'œuvre, qu'on croit n'être pas de fa compofition, mais bien de M. Roudil, avocat.

« Mais étant devenu vieux & un refte de verole l'ayant rendu disforme, chauve, fans dents, ayant les pieds & les doigts tous tortus, chaffieux, la courte vûë, tremblotant & marchant appuyé fur un bâton, accablé d'une pauvreté

extrême & ayant un visage horrible, abandonné de tout le monde, il alla mourir miserablement dans un coin d'un cabaret, en l'année 1642 & le même jour que les recteurs de l'hôpital public avoient résolu de l'y faire conduire; & ce fut pour lors que le même M. Roudil, avocat, dont j'ay parlé, qui l'avoit connu dans sa vieillesse & qui prenoit tant de plaisir à lire & entendre ses poësies, dans le temps que Le Sage se disposoit d'en faire paroître quelque nouvelle, composa le testament de cet homme si agreable, dans lequel faisant la disposition de son heredité imaginaire, il s'est diverti agréablement, & le fit imprimer en 1650 à la fin du livre de cet illustre débauché, par feu M. Pech pere, imprimeur de la ville de Montpellier, avec un acrostiche, dont les premieres lettres designent le nom.

« *Semper apollinei sors est certissima vatis*
« *Ut tristi pereat funere nudus inops.*

« Ce M. Roudil composa ce testament pendant les vacations, pour donner du relâche à son esprit, & pour secoüer la poussiere du Palais (1). »

Les principaux passages à retenir dans cette notice sont ceux qui se rapportent au portrait physique de « l'illustre débauché » & à son mariage. Pour le surplus, ce qui n'est pas emprunté aux *Folies*, est généralement écrit d'après des mémoires incomplets ou fautifs.

Notre poète fait de son père un portrait assez cynique, dans le « Dialogue d'un Fol & d'un Sage », placé en tête de ses œuvres. Le nom de cet estimable paumier n'était

(1) *Abrégé de la vie de quelques hommes illustres*, par M. Serres. Montpellier, 1719, in-8.

pas celui qu'indique Serres, ſi nous en croyons le regiſtre des actes de l'état civil où ſe trouve mentionné le baptême de celui qui fut l'auteur des *Folies :*

« Le meſme [jour] (IX[e] dudit fevrier Mil V[c] LXVII) Daniel filz de Jehan Sage & de Marguerite Flavarde maries a eſte preſente par Loys Arnaud & baptiſe par ledit Mauny (1). »

Sage donc, & non « Le Sage », dit, dans la pièce citée, qu'il eſt né un vendredi :

Me ſouven ben qu'ero un divendres.

Le 9 février 1567 étant un dimanche, jour réſervé pour le baptême dans la primitive Égliſe réformée, la date de naiſſance du poète doit être fixée au 7 février 1567. Il réſulte encore de l'acte que Sage s'appelait Daniel & non David, prénom que lui donnent Serres & les biographes qui l'ont pris pour guide.

La première édition des œuvres de Sage eſt très-rare & ne l'était pas moins du temps de Serres. On va voir qu'il ne la connaiſſait que par ouï-dire & d'après des relations erronées. Quoiqu'il n'y ait eu rien d'imprimé avant 1636, Serres donne la date de 1627 comme celle de la publication originale des poéſies de Sage. La preuve de ſa mépriſe eſt déciſive. Cette édition de 1627, dit-il, contient « La Deſcription de la peſte » : or, la date de cette mémorable épidémie eſt malheureuſement trop connue, & elle eſt poſtérieure de trois ans à celle que Serres vient de nous indiquer. Il parlait en l'air de cette édition de 1627, la confondant avec celle de 1636, qu'en

(1) Regiſtres manuſcrits des réformés, n° 1, fol. 152, v°, aux archives de l'état civil de Montpellier.

effet il n'avait pas vue (1). Ce paſſage de ſa notice ne concorde qu'avec l'édition de 1650, comme on le conſtatera plus loin, dans notre eſſai bibliographique, en comparant ces détails à ceux que nous extrayons des titres & du contenu des éditions.

On ne peut douter que Sage ait vécu, durant la plus grande partie de ſa vie, dans les ſalons de Montpellier. Sa naiſſance, loin d'être un obſtacle à ſon prompt ſuccès, l'aida ſûrement. Son père était à même de lui recruter des protecteurs parmi les perſonnages qui fréquentaient ſon « tripot ». D'ailleurs, enfant de Montpellier, Sage poſſédait, dans ce titre seul, la meilleure des recommandations aux yeux de ſes compatriotes. Jeune homme aimable, bien tourné, « d'une belle preſtance », comme dit Serres, ſpirituel, joueur prodigue, danſeur infatigable, Sage était appelé à réuſſir dans la ſociété diſſipée qui choiſit ſa ville natale pour lieu de réunion, après les fatigues & la rage des guerres civiles. Telles ſont les qualités qui, ſuivant Serres, auraient décidé « la fille de M. le ſénéchal de Montpellier, veuve du baron de Salaiſon (2) », à accepter Sage pour mari. Ce fait, dont on a demandé vainement la confirmation aux regiſtres de

(1) On remarque dans la dédicace à Valat, de l'édition de 1636, la phraſe ſuivante : « Je ſuis tout aſſeuré que vous ne regarderez pas d'un oeil moins favorable cette roſe d'authomne que vous avez fait celles de mon printemps », & l'on en tire cette concluſion que Sage avait peut-être dédié à Valat une édition antérieure. Ne fait-il pas plutôt alluſion à un livret de poéſies manuſcrites offert précédemment, ou peut-être ſeulement à quelque ſonnet ou autre pièce du genre de celles qui figurent dans le volume de 1636 ?

(2) Pluvier, baron de Salaiſon. Un ſeigneur de ce nom eſt déſigné comme commiſſaire des guerres, en 1568. (Voir les « Ordonnances de Caſtelnau de Guers, gouverneur de Montpellier, 1568-1570 », publiées par les

l'état civil, eſt-il plus vrai que les autres notes biographiques, rédigées avec tant de légèreté ? Nous avons lieu d'en douter, ou, du moins, nous ne l'adoptons que ſous les plus expreſſes réſerves. Le perſonnage que Serres donne pour beau-père à Sage ne ferait autre que Jacques de Saint-Bonnet de Toiras, ſeigneur de Reſtinclières, élevé à la dignité de ſénéchal par Louis XIII, en récompenſe du dévouement de ſa famille à la cauſe royale, pendant le ſiége de Montpellier. Sage, pauvre & ſans nom, épouſant la fille d'un des magiſtrats les plus haut placés de la cité, à une époque où les préjugés ſociaux brillaient d'un vif éclat, il y a là quelque choſe de bien difficile à comprendre. La ſeule raiſon à donner, c'eſt que, aux époques de luttes civiles, les unions diſproportionnées ſont accueillies avec indulgence ou mieux, paſſent inaperçues. On pourrait ajouter que Sage parle en pluſieurs occaſions, non ſans un véritable laiſſer-aller, des Toiras, au milieu deſquels on ſent qu'il a vécu. C'eſt à eux, à leurs proches, à leurs amis & partiſans, qu'il adreſſe le plus grand nombre de ſes élucubrations poéques. Quoi d'étonnant, dira-t-on, à ce que Sage ait contracté cette alliance dans une maiſon dont on le voit commenſal durant près de vingt ans, au milieu des Montmorency, qui le choyent, des Châtillon, qui le protégent, des Valat & des Fenoillet, dont il eſt le confident ? Il y a, quelque part dans les *Folies*, un certain ſeigneur de Lauſelergues que Sage appelle ſon couſin : cette parenté ne peut lui être tombée que par mariage.

Chroniques de Languedoc, revue hiſtorique & bibliographique du Midi, par M. de la Pijardière, Montpellier, Coulet, 1874, in-4°, p. 102.) Le 12 avril 1640, Claude de Saint-Bonnet de Toiras, ancien évêque de Nimes, frère de Reſtinclières, acheta la juſtice des lieux de Caſtelnau, le Crès & Salaiſon.

Quoi qu'il en ſoit, celui de Sage ne fut point heureux; le poète ne parle de ſa femme que pour s'en plaindre & par dériſion. Il en eut pluſieurs enfants, qui ne vécurent guère. Serres mentionne deux fils contrefaits, morts miſérablement. Nous croyons qu'il ſe trompe encore & qu'il entend déſigner cette fille aînée enlevée à Sage en même temps que ſon frère, fils chéri du poète, pendant la peſte de 1629. Ainſi Serres accumule bévues ſur bévues, ſans s'inquiéter des contradicteurs. Peut-être n'en trouva-t-il pas & les aſſertions haſardées de ſa notice furent-elles agréées complaiſamment par ſes contemporains.

Un témoin inattendu de l'exiſtence de Sage eſt venu ajouter un détail à cette eſquiſſe incomplète. On ſait que Tallemant des Réaux connaiſſait admirablement ſon Languedoc, ayant reçu les confidences de Gédéon Tallemant, magiſtrat de Montpellier & fin obſervateur, dont la mémoire était un trésor de ſouvenirs. L'hiſtoriette que voici ſe rapporte évidemment à notre homme : « Un nommé le Sage, écrit-il, ſe fit catholique, moyennant quoy M. de Montmorency luy donna deux cents piſtolles, un cheval & une place de gendarme. M. le Faucheur (miniſtre proteſtant de l'Égliſe de Montpellier) lui dit : « Or ça, ne ſçavez-vous pas que noſtre religion eſt la « meilleure ? » — « Auſſy, dit cet homme, ay-je pris « du retour (1). » Cette anecdote ne peut avoir trait qu'à l'auteur des *Folies;* tous les détails coïncident. Ne connaiſſons-nous pas les bons rapports de Sage avec le maréchal, l'affection de ce dernier pour l'auteur de

(1) Tallemant place ce bon mot au chapitre de ſes *Hiſtoriettes* intitulé : « Contes & naïvetés », à la ſuite d'un trait relatif à « une femme de Montpellier ».

tant de ſonnets & de ſixains à ſa louange. Cette place de cavalier, à la ſuite, ſans doute, de ſon protecteur, était honorable & lucrative ; Sage n'eut garde de la refuſer Sa muſe, toujours éveillée, n'était-elle pas pour lui rendre douces les rigueurs du ſervice militaire? Quant à la converſion de Sage, c'eſt l'événement le moins inconnu de ſa carrière. Serres le mentionne & les *Folies* le commentent. M. Noulet (1), qui ſe heurte à toutes les fantaiſies bouffonnes de Sage & qui même les exagère dans une intention excellente (cet homme grave & ce farceur ne ſont décidément pas faits l'un pour l'autre), ſe réjouit de la choſe en ces termes : « Il ne ferait pas impoſſible que Sage, après avoir vieilli & être devenu, de huguenot qu'il avait été, caholique zélé, ſinon catholique fervent, ſe fût amendé ſur la fin de ſa vie. On peut, tout au moins, s'arrêter à cette ſuppoſition, après avoir lu les vers adreſſés par lui à l'évêque de Montpellier. Ils accuſent des regrets ſur ſes faibleſſes paſſées. » Malheureuſement, les dernières rimes de Sage ne prouvent pas qu'il ſe ſoit amendé d'une façon notable ; même en tendant la main, le ſatirique perce.

Sage vécut juſqu'à ſoixante-quinze ans. L'année 1642 vit auſſi diſparaître un de ſes frères, Pierre, maître fourbiſſeur d'épées, ſon aîné de trois ans (2). Les regiſtres

(1) *Eſſai ſur l'Hiſtoire littéraire des patois du midi de la France, aux* XVIe *&* XVIIe *ſiècles*, par le docteur Noulet (de Toulouſe). Paris, Techener, 1859, in-8.

(2) Nous devons ce renſeignement à M. L. Gaudin, conſervateur-adjoint à la bibliothèque du muſée Fabre, auteur d'une étude littéraire ſur Daniel Sage & curieux des antiquités & de l'hiſtoire de ſon pays. M. Gaudin a fait des recherches approfondies dans les regiſtres de l'ancien état civil de Montpellier & met ſes notes à la diſpoſition des chercheurs avec une bonne grâce peu commune.

de l'état civil des réformés de Montpellier, contiennent relativement à des membres de cette famille, d'autres mentions, qu'il a femblé peu intéreffant de relever.

Depuis Serres, quelques critiques fe font occupés de la perfonnalité de notre poète. Nous allons en citer plufieurs, regrettant de ne pouvoir compter dans cette lifte les Biographies dites « générale, » « univerfelle,» &c., aux oreilles defquelles fon nom ne paraît être jamais arrivé.

D'Aigrefeuille, toujours confciencieux, avait lu les *Folies*. Il en cite quelques paffages, mais il ne nous dit rien qui ne foit extrait de cet ouvrage, édition de 1650 (1).

Sa courte notice a été recueillie par Moreri (1759, t. IX, 2e partie, p. 22), Philippon La Madeleine (*Dictionnaire portatif des Poètes français*, 1805, p. 388), Prudhomme (*Dictionnaire hiftorique*, 1811, t. XV, p. 390).

Enfin, le favant érudit bordelais, M. Guftave Brunet, vint tirer Sage de l'oubli où l'avaient jufqu'alors laiffé les bibliographes (1). Ses remarques, écrites très agréablement, contiennent une analyfe fidèle de l'édition de 1650. Sage reparaît fous fon véritable nom. Le jugement porté fur l'enfemble de fes œuvres, jufte & modéré, eft ce qui convient :

« C'eft dans les fujets fatyriques, badins, que Sage réuffit le mieux ; alors fa phrafe devient parfois colorée,

(1) *Hiftoire de la ville de Montpellier*, t. II, 1739, in-fol., p. 377. Une édition de cet ouvrage important eft en cours d'impreffion, par les foins de notre *Société des Bibliophiles languedociens*, fous la direction de fon préfident, M. de la Pijardière. (*Collection des Cent-Quinze*, format in-4, 4 vol., C. Coulet, libraire-éditeur.)

(1) *Notices & extraits de quelques ouvrages écrits en patois du midi de la France*. Paris, Leleux, 1840, in-18, p. 66-78.

pittorefque. Nous fommes tentés de lui appliquer le jugement qu'un de nos plus habiles écrivains a porté d'un autre poète, refté à l'état d'embryon pour la poftérité, puifqu'il n'a point été imprimé (Claude de Chaulnes) : « Il eft naturel jufqu'à la trivialité, il eft gai « fouvent jufqu'à la folie. » Mais il y a là deux points reconnus qui me femblent d'importance : il eft naturel & gai... Le Sage, Michel & quelques autres rimeurs patois nous femblent des defcendants, des bâtards peut-être de Regnier; nous apercevons chez eux ce que l'habile auteur des *Critiques & Portraits littéraires* a fi bien reconnu chez ce fatyrique : une converfation brufque, franche & à faillies, nulle préoccupation d'art, une bouche de fatyre, aimant encore mieux rire que mordre, des récits enfumés de taverne & de mauvais lieux. Notre poète fe retrouve dans fon élément lorfqu'il fait parler les femmes du coin de la rue ou les *chambrieiros;* c'eft la bergère Olivo, c'eft la jeune Efteveno, fort fatisfaite de fe marier; nous aimons mieux l'entendre ufer en riant de ce langage populaire, que s'il chantait de ces amours de convention, toujours glacés. On aurait tort de croire que Le Sage fût dépourvu d'une certaine inftruction : il fait parfois des allufions mythologiques, il décrit longuement les fept merveilles du monde antique, il mentionne honorablement Balzac, il nomme une foule de romans de chevalerie; Rabelais ne lui était pas étranger. »

A part quelques lignes, où M. Brunet oublie que Sage écrivait dans une ville habitée naguère par Rabelais, dont le nom était préfent à la mémoire de tous, & qu'il vivait dans un cercle poli, où les allufions littéraires trouvaient pour les entendre des intelligences d'élite, il n'y a rien à reprendre à ces réflexions judicieufes.

M. le docteur Noulet, vingt ans après M. Brunet, &

critique local, ne partage pas l'indulgence de fon devancier. Dans fes remarquables portraits des poètes populaires du Languedoc, déjà cités, il confacre une page à D. Sage & ne peut fe décider à lui reconnaître une ombre de talent. « Nous ne comprenons pas, dit-il, l'engouement de Montpellier pour fon poète du XVIIe fiècle. » A peine trouve-t-il paffable l'élégie :

Dins l'efpeffou d'un bofc, &c.

M. Noulet ne voit dans Sage qu'un libertin fans distinction, indigne d'occuper fes inftants. Il paffe à côté du poète improvifateur fans rendre juftice à fa verve & à la naïveté de fes badinages, dans cet idiome qu'il a illuftré du premier coup.

Récemment Montpellier, à fon tour, a prononcé fon jugement fur Sage, par la bouche d'un philologue ingénieux, patriote au-deffus de tout, avec les nombreufes qualités & les quelques défauts qu'engendre l'amour exclufif du fol natal. A notre avis, M. Gaudin craint de trop accorder à Sage. On conftate tout enfemble & le prix qu'il y attache & la crainte qu'il éprouve de forcer la louange. Au milieu de ces héfitations, la véritable opinion du critique ne fe fait pas jour :

« Sage eft trop franchement du peuple : la fréquentation des grands feigneurs a bien pu développer en lui cette preftance & cette diftinction que les contemporains fignalent en fa perfonne, mais fon vers garde la marque indélébile de fon origine. S'il a du naturel & de la rondeur, il manque de grâce & de délicateffe ; & quand, par hafard, un grain de fel attique s'y fait fentir, il produit tout l'effet d'une diffonance. Sa mufe débraillée fe complaît trop, au refte, dans des écarts qui font impardonnables, quand, au lieu d'accufer une fimple débauche

d'efprit paffagère, ils deviennent, en quelque forte, le cachet d'un auteur. Auffi la critique ferait-elle en droit de demander un compte févère à fes œuvres, à caufe de l'engouement dont elles furent jadis l'objet, fi elle n'avait à fe fouvenir, comme circonftance atténuante, que fes *Folies* ont ouvert la carrière aux autres poètes de notre contrée, & qu'en réalité, cette vogue procédait moins de fon mérite que de l'amour-propre furrexcité des Montpelliérains, flattés & jaloux d'avoir leur poète patois, comme Touloufe & Béziers avaient le leur. »

Nous croyons, au contraire, qu'après avoir établi largement la part des fautes littéraires du poète (1), des fcandales de fa vie & des écarts de fa mufe, on peut, avec autant de fincérité, faire état des côtés folides de fon talent : fa gaieté eft entraînante & communicative (2); fes tableaux font quelquefois groffiers, mais quelques-unes font du comique le plus franc. Il y a, dans « La mort de l'Efperounat » (p. 63 à 89), un certain magicien qu'aurait avoué Molière. Les navigations fantaftiques de Caramantran, les aventures nuptiales de Cagaraulo font racontées d'une façon tout à fait amufante, avec l'éclat & les foubrefauts de l'humour. Voilà, en toute vérité, notre fentiment fur Sage & l'impreffion que la lecture attentive & renouvelée de fon œuvre nous a laiffée. Loin de conclure comme M. Gaudin, nous reconnaiffons à Sage un vrai mérite, non compris celui d'être

(1) Sage, qui compofait en fe jouant & ne s'eft peut-être jamais relu, n'eftimait pas à grand prix fa mufe :

..... Soun rude lengage
Ni soun stil n'ès pas causo de grand valou.
(P. 141.)

(2) Excepté dans fes compofitions ordurières, où nous avons peine à reconnaître notre conteur, devenu banal.

le premier en date des poètes de Montpellier. A notre humble avis, s'il leur a montré le chemin, il eſt auſſi reſté à leur tête. Il peut, quoi qu'on diſe, ſupporter la comparaiſon avec les meilleurs fantaiſiſtes de la littérature méridionale. Plus endiablé que la plupart d'entre eux, plus inſtruit auſſi, on ſent battre un cœur fort ſous les accoutrements de ſa muſe vulgaire. Le ſecret de ſa réuſſite eſt là ; c'eſt celui de l'eſtime que lui ont vouée ſes compatriotes, capables de l'apprécier & qui ont porté ſur lui, de prime abord, le jugement le plus flatteur. Roudil, un génie ignoré, certes l'égal de ſes plus illuſtres contemporains, Roudil le ſalue « célèbre poete » ; il eſt l'interprète de la ſociété de ſon temps, lorſque, rédigeant ſon teſtament (1), il lui rend l'hommage que l'on ſait (2).

Sage eſt un luron, un franc bohème, dans le ſens où nous prenons ce mot : enfant perdu des muſes, vivant au jour le jour, ſans ſouci du lendemain, type qui ſe renouvellera éternellement. Ils cherchent de la force, ces inſenſés, dans leurs extravagances ; puis, ſe laiſſant peu à peu dominer par les ſens, ils terminent leur vie dans les tortures qui ſont la récompenſe de l'abus des jouiſſances matérielles. Villon & Mathurin Regnier marchent à la tête de ce bataillon des génies folâtres, où notre Alfred de Muſſet s'eſt enrôlé avec tant d'inſouciance, victime des mêmes entraînements. Ce n'eſt point à nos contempo-

(1) M. Guſtave Brunet eſt excuſable d'attribuer à Sage, dans l'ouvrage ci-deſſus cité, le « Teſtament » compoſé par Roudil. Déjà, ſans parler de Villon, bien des poètes n'avaient-ils pas ſoumis à la curioſité du lecteur, nombre de pièces littéraires intitulées de même ?

(2) Nous ne connaiſſons que Roudil, élève & admirateur de Sage, en droit de lui diſputer la première place, & peut-être, en effet, la gardera-t-il lorſqu'on l'aura apprécié, grâce à l'édition qui va paraître dans la *Collection des Cent-Quinze*.

rains qu'il faut décrire la tribu des bohèmes ; elle a compté tant d'illuftres & d'aimables héros, dont la vie eft légendaire, qu'il leur eft très-facile de fe repréfenter Sage au milieu de la fociété littéraire et fans gêne de la capitale du bas Languedoc. Il y a cependant cette différence, à fon honneur, qu'il fait fe plaire & fe tenir dans « le monde comme il faut », ce monde que nos bohèmes dédaignent & confpuent. Sage n'a pas dreffé d'embûches aux « Philiftins » ; il s'eft plû parmi eux ; il a mêlé fes rires aux leurs, & la gratitude qu'il était en droit d'attendre s'eft exercée à fon égard. Son billet de logement était figné pour l'hôpital quand la mort le furprit.

Ainfi rien ne manque à fa gloire, ni l'obfcurité de la naiffance, ni l'éclat des jeunes années, ni les aventures des belles nuits, ni la popularité de la rue, ni les haillons de la mifère, ni les épouvantes de la vieilleffe, ni les tortures du mal, ni le mépris de la foule. Il fera jeté à la borne comme un vil bouffon, le jour où il aura ceffé de rire.

C'eft là que Roudil, admirateur paffionné de ce grand pareffeux, le ramaffe. Il entreprend la tâche de le faire revivre & y réuffit. La mort avait laiffé Sage dans un carrefour obfcur, Roudil lui élève un monument & l'immortalife.

Après les fecouffes des guerres civiles, un immenfe befoin de repos s'impofait à tous. Catholiques & réformés ne vifaient plus qu'à une chofe : bien vivre & fe réjouir. Ce fut pendant longtemps la devife de Sage, comme celle de fes concitoyens. A Montpellier, cette époque de renaiffance galante a une date précife : elle commence à la fin de 1622, immédiatement après le fiége. Sage en fera le héros bruyant, encore paffionné. Malheureufement l'heure de la décrépitude était proche ; ce regain de

jeunesse emporta irrévocablement les dernières ressources de sa santé. A peine aura-t-il dix bonnes années, sur vingt qui lui restent à vivre, pendant lesquelles il recueillera le dernier soupir de ses enfants & assistera à la chute de ses protecteurs. Sage reparaît, nouveau converti, insouciant & gai comme jadis, comme jadis aussi favori des gens de guerre & des rois du jour; mais arrive l'hiver de 1629-1630, où la peste décime le bas Languedoc & brise le cœur du pauvre père. Puis, ce ne sont plus qu'épreuves sur épreuves, sans parler de ses comptes avec Vénus & des affres qui l'aiguisent.

Deux ans après, chute nouvelle & ce sera la fin. Tous ses proches prennent parti pour Montmorency, dans la révolte de ce jeune étourdi contre Louis XIII & Richelieu. Les Toiras, les Peraut, ces braves qui l'honoraient de leur sympathie, tombent en disgrâce, perdent leurs dignités, sont dépouillés de leurs biens. Autour de lui, abandon absolu ; voyez ; trouvera-t-il à qui tendre la main ? Il est réduit à faire appel à la pitié des nouvelles puissances, à chanter Schomberg après Montmorency, pour gagner le morceau de pain qui le soutiendra quelques heures de plus. Qu'il est changé notre hôte bruyant d'autrefois ! Caramantran & l'Esperounat, maintenant roulés dans le même suaire, sont muets à toujours. « L'obole, Monseigneur, & prierai Dieu pour vous ! » voilà le refrain du joyeux compagnon des Valat, des D'Aubais & des Montmorency.

Sage a traité son existence comme un jeu de mots dans lequel son nom aurait servi d'antithèse. Naître sage est bien, vivre fol est mieux. Quelle tentation !

Nous avons cité Mathurin Regnier, son contemporain, ainsi que lui sorti d'un tripot. Tous deux en firent leur école ; aussi leurs œuvres ont-elles une analogie signifi-

cative. Leur genre d'efprit fe reffent des lieux qu'ils aimèrent ; leur langue eft tout imprégnée des fouvenirs du premier âge. Leurs vices d'origine fe font développés naturellement. Tous deux, groffiers à fouhait, connaiffent l'art difficille de charmer à la fois les ruelles & les *tabliers* des halles. Choyés du haut en bas de l'échelle fociale, ils ne fe fentent pas affez forts pour planer au-deffus des poliffonneries en vogue, &, fans partialité, je déclare Sage plus excufable de beaucoup que fon illuftre co-rival le chanoine Chartrain. Dans le Midi, les habitudes foldatefques, contractées au milieu des émotions continuelles de la guerre, dominaient. Montpellier, autant qu'aucune autre cité, avait dû fe façonner à ces mœurs. Pendant plus de dix années, ville d'otage des réformés, toujours fur le qui-vive, les hommes comme les femmes maniant l'arquebufe, en plein remue-ménage politique & religieux, c'eft la parfaite image d'un camp. On ne s'imagine point affez la licence d'idées qu'engendrent ces crifes. Il faut lire dans les factums populaires les impreffions développées par ces luttes de tous les inftants, où, dans les familles mêmes, c'était à qui en viendrait aux mains, où le prêtre ne pouvait fortir & bénir qu'entre deux haies de foldats armés jufqu'aux dents & la mèche allumée. En pareil fiècle, le berger ne foupire pas des couplets à Chloris. La paffion s'exprime fans figures, en termes bleffants pour nos fens délicats. Il faut, pour juger ces époques enfiévrées, nous rapprocher en penfée de la fournaife ardente que l'on nomme le XVIe fiècle & faire rudement violence à nos naturels de rentiers fatisfaits.

On reproche à Sage, écrivain patois, l'emploi trop fréquent des mots français. A notre avis, en cette circonftance, il ne fait que témoigner de leur ufage dans la

langue journalière au XVIIe ſiècle. Sage ne s'amuſait pas à approfondir les arcanes de la philologie. Cette préoccupation des origines nuit fort à nos modernes ; ils ont trop ſouvent ſous les yeux, comme un nouveau *Mane, Thécel, Pharès*, ces mots bien autrement effrayants : Qu'en dira l'érudition ? Le ſpectre de la critique trouble leurs rêves ; leur marotte eſt une férule, leur Apollon ſemble une ombre de bénédictin. Au lieu de s'abandonner aux caprices de leur imagination, d'errer avec la vagabonde dans les profondeurs du bleu, ils emploient leur Pégaſe à tracer un maigre ſillon ſur les terres arides de Sauvage, de Raynouard, &c. La langue dorée des troubadours eſt aſſez riche, les vrais inſpirés qui la parlent ſans effort ſont aſſez puiſſants, les amis de leur talent ſont aſſez nombreux, pour qu'une réaction prochaine ne vienne pas renverſer les entraves ſous l'amas deſquelles la vraie muſe méridionale, avec ſon ecclectiſme, mais auſſi ſa naïveté & ſa grâce, ne tarderait pas à ſuccomber.

Cette critique eſt un hommage, non un blâme à l'adreſſe des études philologiques. Ce qui nous ſemble dévoyé, ce ne ſont pas les eſprits ſagaces, les patients inveſtigateurs qui pâliſſent ſur l'hiſtoire de nos dialectes, mais ceux de leurs diſciples qui, en dépit de transformations inévitables, veulent régénérer de force l'idiome, par un bruſque retour à la grammaire & aux lexiques du paſſé. Plus les études des ſavants ſont approfondies, plus la tentation ſaiſit les paſticheurs ; encore ce mot n'eſt-il pas exact, parce qu'un amour immodéré de néologiſme enlève tout caractère à des compoſitions longuement travaillées & qui, ce défaut écarté, pourraient, dans leur eſpèce, être préſentées comme des modèles.

Retournons à Sage, à Roudil, à Michel, à Bellaud & à quelques autres génies de la même pléiade. Voilà les vé-

ritables poètes, les francs, les gais revenants qu'il fait bon ſuivre. Il reſte dans le premier matière à nombre d'obſervations & de recherches, que nous n'avons pas même pu ſignaler. Le philologue, le critique trouveront ci-après un champ d'obſervations des plus vaſtes. Les exemplaires des *Folies* étaient rares, nous les avons multipliés : c'était notre devoir de bibliophile. Il reſte à éclaircir, à rectifier, à corriger; autre beſogne pour les experts ès langues romanes, nos maîtres, à qui nous dédions reſpectueuſement cette réimpreſſion.



BIBLIOGRAPHIE

Liſte chronologique des précédentes éditions des Folies.

Les folies du ſieur Le Sage dediees a monſieur Valat, gouverneur du chaſteau de Montferran. A Montpellier, par Jean Pech, imprimeur ordinaire du roy & de la ville, M DC XXXVI. Avec permiſſion. Petit in-8 de XVI-170 pages.

Les ſeize premières pages ne ſont pas chiffrées & contiennent les pièces liminaires que nous avons réimprimées ci-après, p. 167-177. Les autres, à partir du *Dialogue d'un fol & d'un ſage* (p. 1), ſont imprimées dans l'ordre qui a été obſervé depuis & que nous avons conſervé. Sur le verſo de la page qui fait face à cette première pièce (p. XVI des pièces liminaires), ſe trouve une petite gravure ſur bois, repréſentant une tête de ſatyre cornu, qui caractériſe le génie égrillard du poète montpelliérain.

Las foulies dau Sage de Mounpelie. Reviſtos e augmentados de diverſos pieſſos de l'autur. Embé ſon teſtamen obro tant deſirado. (Sans lieu), M DC L. Petit in-8 de 208 pages, paginées de 1 à 208.

Les pièces liminaires, qui occupent les p. III-XVI de l'édition de 1636, ne ſont pas au complet dans celle-ci ; il y manque le ſonnet : *Bon-jour, Sage, bon-jour* (voyez ci-après, p. 175), & le quatrain : *Vous me diſez touſiours* (ci-après, p. 177). En récompenſe, à partir de la p. 185, ſe trouvent de nouvelles œuvres, intitulées : *Diverſos pieſſos trouvados apres la mort de l'autheur* (ci-après, p. 178). Roudil paſſe pour l'auteur de cette édition, ce qui reſte à prouver, les fautes typographiques étant très-nombreuſes, même dans les trois morceaux qui ſont de lui & qu'on peut avoir imprimés contre ſon gré : *Lou teſtament dau Sage* (1), *Epitaphe* & *L'imprimeur au lecteur*. Ces ingénieuſes compoſitions étaient, depuis huit ans, très-populaires à Montpellier, où il en circulait de nombreuſes copies. Nous ne leur avons pas donné place dans notre édition, par cette raiſon qu'elles vont être publiées avec les œuvres de Roudil & que leur réimpreſſion aurait fait double emploi. Diſons ſeulement que, ſur le titre de

(1) Quoique le *Teſtamen dau Sage* figure parmi les œuvres de Roudil, on pourrait encore douter qu'il en ſoit l'auteur & croire qu'il a accueilli cette pièce dans ſon recueil manuſcrit, à cauſe de la valeur qu'il lui reconnaiſſait ; mais bientôt il prend ſoin d'en revendiquer la paternité & il s'en montre fier. Il s'adreſſe à M de Bezons & lui expoſe en raillant ſes titres de nobleſſe, à un moment où des recherches ſe faiſaient dans la province pour démaſquer les faux nobles, & il dit :

« Dounquos l'acte pus autentiquo
Mounſeignou qu'el vous couminiquo
Es lou teſtamen renoummat
Que ſur lou Sage el a rimat. »

l'*Epitaphe*, dans le manuscrit, Roudil qualifie Sage « poito celebre de Montpelié ». Le teftament eft daté « dernier decembre 1642 ».

Les folies du fieur Le Sage de Montpellier. Suivant la copie de Montpellier. A Amfterdam, chez Daniel Pain, marchand libraire fur le Voor-Burgwal, proche du Stil-fteeg, M DCC. Petit in-8 de 196 pages, formant la première moitié du tome II du *Recueil des Poètes gafcons*, imprimé par Daniel Pain, 1 vignette.

On n'a pas tenu compte, dans cette édition, des pièces liminaires de l'édition de 1636, ni des *Diverfos pieffos* du texte de 1650. Sauf ces différences, cette troifième édition reproduit les deux premières & vaut beaucoup mieux, au point de vue de la correction : la plupart des fautes typographiques ont difparu ; la ponctuation a été foignée. Ces améliorations relatives nous ont decidé à choifir le volume de 1700 pour notre réimpreffion, en notant toutefois les principales variantes & leçons exiftant dans les autres textes.

En éditant les écrivains patois du XVIIe fiècle appartenant à cette région, il eft maintenant d'ufage de changer les défìnences. Nous ne nous fommes cru aucunement autorifé à fuivre les fauteurs de cette révolution orthographique. Dès le commencement du XVIIe fiècle, on employait la finale *o* pour caractérifer le genre féminin & la troifième perfonne du fingulier des verbes. Si cette habitude n'exiftait pas en parlant, elle était certainement générale par écrit ; les œuvres patoifes imprimées en font foi. Quoi qu'on en dife, Roudil, philologue à fes heures & qui avait compofé un dictionnaire de la langue vulgaire de Montpellier, eft un meilleur juge que nous, & il ne

nous eſt pas permis, en préſentant Sage à nos contemporains, de l'habiller à notre guiſe. Nous trouvons, ſur ce ſujet, des réflexions très-ſenſées & des recherches intéreſſantes dans un opuſcule qui date de quelques années & devenu rare (1).

L'auteur commence par conſtater que l'*o* apparaît pour la première fois dans les terminaiſons féminines en 1616, c'eſt-à-dire pendant la première partie de la vie de Roudil & les ſuccès de Sage :

« A cette époque, l'*a* n'avait pas un ſon plein, mais ſe prononçait de manière à produire un ſon douteux entre cette voyelle & l'*e* muet ; en ſorte que, dans l'écriture, la déſinence féminine était repréſentée indifféremment par l'une ou l'autre de ces voyelles. Il paraît qu'au XVII[e] ſiècle l'uſage de l'*o* était général dans les provinces méridionales & que cette voyelle fut, dans le ſiècle ſuivant, remplacée par l'*a*, dans une partie du bas Languedoc. Sage & Roudil, tous deux originaires de Montpellier, ont employé la finale en *o*. Martin, dans les *Loiſirs d'un Languedocien*, nie que ce changement ait jamais eu lieu dans le langage de cette ville & regarde la dérogation à l'ancienne proſodie, dans l'impreſſion des œuvres de Sage, comme un fait de l'éditeur. Cependant (continue M. Sabatier), j'ai vu toutes les déſinences de ce genre en *o* dans un manuſcrit des œuvres de Sage, que poſſédait M. Fontanel, libraire à Montpellier, & qui me parut aſſez ancien, s'il n'était même un autographe de l'auteur, ainſi que le prétendait ce libraire, & que diverſes corrections dans le fond de l'œuvre autoriſent à le croire (2).

(1) *Poéſios biterouéſos dés* XVII[e] *&* XVIII[e] *ſiècles compouſados per diverſes autous* (par Sabatier). Béziers, Millet, 1842, in-8.

(2) Il nous paraît difficile à admettre que ce manuſcrit fût de Sage.

« Le fait eſt qu'on ne trouve, dans les écrivains, aucune trace de l'*o* juſqu'au XVI[e] ſiècle. A la date que nous avons rappelée, l'*a* bref litteraire fut remplacé par l'*o* vulgaire, ſur tous les points où le peuple l'avait primitivement adopté, tandis que l'*a* reſta ſur tous les points où il avait été primitivement vulgaire & littéraire. »

Daniel Pain, le libraire chez lequel fut publiée, à Amſterdam, l'édition de 1700, était fils d'un réfugié français. Quoique originaire du Poitou (ſon père était miniſtre à Fontenay-le-Comte avant la révocation), il devait être lié avec grand nombre de ſes compatriotes venus du Midi & notamment du bas Languedoc. Ce ſont ces circonſtances qui nous expliquent le peu de fautes typographiques exiſtant dans ce volume, imprimé en Hollande. Il fut probablement corrigé par des gens de lettres familiers avec la littérature méridionale. En 1688, D. Pain le père était inſcrit au nombre des prédicateurs qui prenaient la parole dans la chaire de la nouvelle égliſe wallonne d'Amſterdam. Il avait pour collaborateurs : Jean Darnatigues, de Carmaing; François Imbert, de Sénégas; Jacques Verdier, de Caſſignoles aux Cévennes; Pierre Iſarn, de Montauban; Pierre Dubourg, de Saint-Jean-de-Marvéjols; Élie Rivols, de Puylaurens; Jacques Vignier, de Réalmont. Parmi tous ces Languedociens, il s'en eſt bien trouvé certes pour l'aider dans ſes publications (1).

M. Sabatier ſera tombé ſur le *Teſtament*, attribué juſqu'à ces dernières années à l'auteur des *Folies :* de là l'erreur. Notre manuſcrit de Roudil doit être l'ouvrage que poſſédait Fontanel & qui frappa l'attention de l'éditeur des *Poéſios bitrouèſos*.

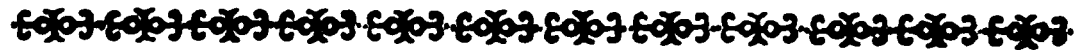
(1) « Noms des 38 miniſtres réfugiés dans la ville d'Amſterdam, avec l'ordre dans lequel ils prèchent & le nom de l'égliſe où ils étoient paſteurs. » (Document cité par M. J.-P. Hugues, dans le *Bulletin de la Société de l'Hiſtoire du Proteſtantiſme français*, t. v, p. 371.)

La vignette repréfente un fatyre aux cornes démefurées, appuyé contre un tertre & compofant des vers, qu'il tranfcrit à mefure fur fon « rolet ». Dans un coin, un ferpent, caractérifant l'envie, fe cache à demi fous les ronces. Nous avons reproduit cette gravure, qui rappelle affez heureufement le génie & les hardieffes de Sage.

Las foulies dau Sage de Mounpelié reviftos è augmentados de diverfos pieffos de l'autheur. Embé fon teftamen obro tant defirado. A Amfterdam, chez Nicolas Deborde, au Palais, M DCC XXV. Petit in-8 de 210 pages, les quatorze premières non chiffrées.

Réimpreffion de l'édition de 1650, avec des changements dans l'orthographe de certains mots & quelques variantes. Au demeurant, impreffion des plus défectueufes, en caractères ufés, en maints endroits illifibles.

Nous avons dû la communication des éditions de Sage & de la plupart des ouvrages que nous avons cités à un bibliophile montpelliérain, auffi bienveillant que laborieux, dont toutes les perfonnes qui s'occupent de bibliographie en Languedoc connaiffent & louent l'inappréciable obligeance. Nous craindrions, en le nommant, de choquer fa modeftie ; mais, par ce portrait fincère, ne l'avons-nous pas défigné & fait reconnaître clairement ?



NOMS

DE PERSONNES CITÉS DANS LES *FOLIES*

(Table alphabétique annotée)

André, dit Coquillard (Pierre), p. 164.

Assas (d'), 150. Timothée de Monchal, ſeigneur d'Aſſas, tréſorier de France, épouſa Anne de Pinel, fille d'un premier préſident à la Chambre des Comptes de Montpellier. Il fit ériger une chapelle dans l'égliſe du couvent de l'obſervance de Montpellier & y fut enterré, ainſi que ſa femme.

Aubaïs (le baron d'), 148. Capitaine au ſervice des chefs réformés, il fut bleſſé en février 1628, dans un combat près de Nîmes, contre les troupes du duc de Ventadour. En 1630, il menait joyeuſe vie à Montauban. Il figure parmi les amoureux que Tallemant donne, à cette époque, à la belle Mme de Gironde. En 1632, on le trouve commandant une compagnie de chevau-légers, ſous le maréchal de la Force, dans le parti hoſtile à Montmorency.

Auger Gaillard, 174. Poète de Rabaſtens, en Albigeois (dernière moitié du xvie ſiècle), auſſi licencieux, pour le moins, que Sage. Ses œuvres ont été pluſieurs fois réimprimées.

Bellaud, 174. Louis Bellaud de la Bellaudière, d'Aix, poète patois de la fin du xvie ſiècle.

BOURNIER, 166. Philippe Bornier, lieutenant particulier au gouvernement de Montpellier (1624-1660), père du jurifconfulte de ce nom.

BOUSSUGE, 137, 138. Jacques de Bouffuge, fieur d'Agnac & de Mujolan, du parti de la cour, député de Montpellier aux États de Languedoc, à Pézenas, en 1632.

BOYER, 61, 162. Ce particulier, que Sage appelle fon « grand diable d'ami », devait être un des bons compagnons de Montpellier au temps des *Folies*. Serait-ce un certain capitaine Boyer, qui figure à une fête donnée au duc d'Halwin, en 1634 ? (D'Aigrefeuille, I, 403.)

CALVET, 156. Calvet cumulait les finances & les armes, tréforier de France en la généralité de Touloufe, par ceffion en fa faveur de Germain Delzère, en novembre 1621, il fut nommé à ce pofte par le roi, « au camp devant Montpellier, le 27 feptembre 1622 ». On le rencontre enfuite à Leucate (1637), commandant les dragons de Touloufe.

CARLENCAS, 158. Jean d'Etienne, fieur de Carlencas, célèbre défenfeur de Montpellier, en 1622, celui que Montmorency fit prifonnier & commit la fingulière méprife de donner en garde à fes propres foldats.

CASTRIES (baron de la Croix de), 147. Ce perfonnage fe diftingua dans les guerres d'Allemagne & de Lorraine, aux fiéges de Corbie, Landrecies, Catelet. Peu de mois après la mort de Sage (juillet 1643), Louis XIV, en confidération de fa belle conduite, lui rendit l'entrée aux États, dont fa famille avait été privée à la fuite des guerres civiles.

CHABERT, 149.

CHATILLON (de), 109, 115. Gafpard de Coligny, comte de Châtillon, maréchal de France, petit-fils de l'amiral, né à Montpellier, gouverneur de Montpellier & d'Aigues-Mortes, aimait les lettres & les encourageait.

COQUILLARD. Voyez André.

COUNILIARGUE, 60.

ESPEROUNAT, 63 et fuiv. Efperonat n'eft point un nom inventé à plaifir. On le trouve plufieurs fois fur les regiftres de l'état civil de Montpellier, aux XVIe & XVIIe fiècles.

FABRE, 60.

FENOILLET, 89, 131, 138, 142. Pierre de Fenoillet, évêque de Montpellier (1607-1653), l'un des plus illuftres prélats qui aient occupé ce fiége. Il refte de lui des oraifons funèbres & furtout des factums judiciaires, qui font des morceaux remarquables par leur éloquence & leur verve. Ces derniers, dirigés contre les membres de fon chapitre dont il avait à fe plaindre pour de juftes caufes, font exceffivement rares. Fenoillet, originaire d'Annecy, en Savoie, fit venir fucceffivement à Montpellier plufieurs perfonnes de fa famille. Perine de Fenoillet, née à Annecy, fille de François & de Conftance d'Arpiaud, rejoignit fon oncle en 1625; en 1632, une délibération du chapitre de Saint-Pierre de Montpellier nous fait connaître la réception, en qualité de chanoine & d'aumônier, de Pierre Fenoillet, frère de la précédente, docteur en droit au diocèfe de Genève. Il obtint fes lettres de naturalifation au mois d'octobre de la même année.

GAILLAN, 152. Jean Gallian, profeffeur de droit à Montpellier, puis juge criminel (1609-1629).

GENTIL, 158. Un perfonnage de ce nom était procureur général à la Cour des Comptes de Montpellier, au commencement du XVIIe fiècle.

GIRARD, 150. Jean-Baptifte Girard, fieur de Coulondres, tréforier de France en 1615, contrôleur & commiffaire de l'extraordinaire des guerres. Comme premier

conſul de Montpellier, en 1632, il fit achever les travaux pour l'aſſainiſſement de la ville. Il était doyen de ſa compagnie en 1635.

GOUDELART, 160.

GRAMOND, 135. Chanoine au chapitre de Saint-Pierre de Montpellier.

GRASSET, 153. Jean de Graſſet, juge de l'ordinaire depuis 1624, premier conſul de Montpellier en 1634.

GREFFEUILLE (de), 151. Pierre de Greffeuille, tréſorier de France, premier conſul de Montpellier en 1628.

GREFFEUILLE (Mme de), 152. Femme du tréſorier de France. Il y eut, dans la ſociété de Montpellier, au XVIIe ſiècle, pluſieurs générations de jolies femmes de ce nom. L'une d'elles fut le ſujet de cauſeries fort ſcandaleuſes. Une autre, en avril 1647, inſpira au poète Roudil une pièce de vers auſſi ſpirituelle qu'indiſcrète.

LACLOTTE, 137, 138. François de Rozel, ſieur de Laclotte, premier conſul de Montpellier en 1637; il commanda, cette même année, les milices envoyées par cette ville au ſiége de Leucate.

LA MOTHE (de), 133. Lieutenant-colonel au régiment de Picardie, l'un des boute-en-train de la ſociété montpelliéraine, pendant les années qui ſuivirent le ſiége.

LA SALADE, 138. Théophile Dampmartin de Gaudette, ſieur de la Sallade, allié de Pierre Dampmartin, qui fut gouverneur de Montpellier. La maiſon des Dampmartin, où Louis XIII était deſcendu en 1622, devint, une dizaine d'années après, l'hôtel des tréſoriers de France.

LAUSELERGUES (de), 157. N. de Lauſelergues, ſeigneur de Candillargues, conſeiller à la Cour des Comptes.

LISORT, 61.

LOUIS XIII, 128, 129.

MARTIN, 146. Entrepreneur des fortifications de Lunel.

En 1632, le gouverneur de cette ville ayant pris parti pour Montmorency, la citadelle fut démolie par ordre du roi.

MASSANES, 137, 138. Pierre de Maſſane, général des aides en 1620. Ce fut chez lui que deſcendit Leſdiguières, après la priſe de Montpellier, en 1622.

MESTRE, 137, 138.

METGE, 60.

MIRAMAN (de), 149. N. de Mirmand, ſeigneur de Lavaignac, chevalier, conſeiller du roi, tréſorier général de France (1624).

MONTARNAUD (de), 145, 162. François de Brignac, ſieur de Montarnaud, gentilhomme huguenot; il combattit au ſiége de Montpellier, à la tête d'une compagnie.

MONTARNAUD (Toinette de), 145.

MONTFERRIER (de), 159. Pierre d'Hauteville, ſieur de Montferrier, conſeiller à la Cour des Comptes en 1634.

MONTMORENCY (la ducheſſe de), 116. Marie-Felice des Urſins, ducheſſe de Montmorency. Voir la préface de M. de Saint-Maur, dans *L'Entrée à Montpellier, le 18 juin 1617, de la ducheſſe de Montmorency*, Montpellier, Coulet, 1873, in-8. (*Collection des Cent-Quinze* de la Société des Bibliophiles languedociens.)

MONTMORENCY (le duc de), 192 à 194.

MURLES (de), 145. François de Montlaur, ſieur de Murles, ſénéchal de Montpellier en 1623, prédéceſſeur de J. de Saint-Bonnet de Toiras. Un ſieur de Murles ſe diſtingua à Leucate, en 1637, & y fut bleſſé.

PERAUT (le baron de), 144. Perault, ſénéchal de Beaucaire & de Nîmes, embraſſa la cauſe de Montmorency dans les affaires de 1632. Il ne put obtenir pour lui, ni pour ſes enfants, d'être compris dans la première amniſtie.

PERDRIÉ DE MAUREILLAN (de), 155. Jean Perdrier, procureur du roi au préſidial de Montpellier (1613-1627). Un médecin de ce nom fut l'ami de Rabelais, pendant ſon ſéjour à Montpellier. Un Maureillan, lieutenant-colonel de Saint-Aunès, périt au ſiége de Leucate, en 1637.

PERDRIS (de), 155. Gaſpard Perdrix, docteur & avocat à la Cour des Aides, nommé avocat du roi au ſiége préſidial de Montpellier, en remplacement d'Eſtienne Faynes & par ſuite de la démiſſion de Henry, huiſſier, pourvu à cet office & non reçu (Rouen, 7 décembre 1617). Il devint, plus tard (29 janvier 1629), conſeiller & juge criminel, à la place de Jean Gallian, ſon beau-frère (voyez ce nom ci-devant).

RANCHIN, 160. François de Ranchin, chancelier de l'Univerſité de médecine de Montpellier, ſe dévoua pour les malades pendant la peſte qui décima cette ville en 1629-1630 & qui éprouva Daniel Sage dans ſes plus chères affections (voyez p. 89).

REGNAC, 137, 138. Jean de Rignac, conſeiller & général en la Cour des Aides de Montpellier (1618).

RESTINCLIÈRES (de), 146, 159. Jacques de Saint-Bonnet de Toiras, ſeigneur de Reſtinclières, Montferrier, Prades, &c., frère du maréchal de Toiras & de Claude de Saint-Bonnet de Toiras, ancien évêque de Nîmes, chanoine & prévôt en l'égliſe cathédrale Saint-Pierre de Montpellier. Louis XIII créa pour lui la charge de ſénéchal de Montpellier (24 mai 1623), en récompenſe des ſervices qu'il lui avait rendus pendant le ſiége de cette ville. Malheureuſement, il prit parti, avec ſes frères, dans la révolte de Montmorency. La ville de Lunel, dont il était gouverneur depuis le 31 octobre 1622 fut du petit nombre de places fortes qui reſtèrent fidèles au duc. Reſtinclières fut remplacé dans ſa place de ſénéchal par

Gabriel de la Vallée. Il ſignait : « De Toiras Reſtanclieres. » Ce capitaine avait été d'abord commandant du château de Clermont (13 janvier 1617), meſtre de camp d'un régiment d'infanterie, par proviſion du 10 juillet 1622 ; il eut de ſa femme, Louiſe des Gardies (mariée le 24 octobre 1607), pluſieurs enfants, parmi leſquels une fille qui, devenue veuve du baron de Salaiſon, épouſa Sage, au rapport de Serres. Nous avouons n'avoir pas pu concilier cette anecdote avec les différentes particularités biographiques qui nous ſont connues. Le rapprochement des dates rend également cette aſſertion difficilement explicable, à moins que l'acte de naiſſance de 1567, relatif à Daniel Sage, ne concerne un homonyme de notre poète.

ROHAN (de), 135. Le fameux chef des religionnaires, connu pour ſon équipée nocturne du 14 janvier 1628, qui ſe termina ſi malheureuſement dans les foſſés de la citadelle de Montpellier. L'épiſode dont parle Sage, à cet endroit, paraît ſe rapporter aux meſures priſes par Rohan pour aſſurer la ſécurité de Montpellier, avant le ſiége.

ROQUE, 137, 138. Raulin de Gueiraud, ſieur de Roque, premier conſul de Montpellier en 1633.

ROQUETTE (le baron de la), 147. N. de Briſſac, ſieur de la Roquette, de la maiſon de Roquefeuil. Commandant d'un régiment d'infanterie portant ſon nom, il fit partie de l'armée formée par Montmorency pour ſecourir Montauban (1621) ; il concourut également, en 1622, au ſiége de Marſillargues & fut tué, la même année, à celui de Montpellier. Le château de la Roquette, en ruines comme celui de Briſſac, eſt ſitué dans la commune de Saint-Martin-de-Londres, ſur les pentes du Mont-Saint-Loup (Hérault).

ROQUETTE (Mme de la), 62.

ROUET (de), 62. Sans doute, ce vicomte de Rhode, autrement de Roüet, qui figura à Montpellier, en 1634, dans une fête donnée par Schomberg. (D'Aigrefeuille, *Hiſtoire de Montpellier*. I, 403.)

SAINT-JORDY (de), 154. Gilbert de Griffy de Juvignac, ſeigneur de Saint-Georges, conſeiller à la Cour des Comptes, en 1617.

SCHOMBERG, duc d'HALWIN, 178, 188, 189. Fils du ſucceſſeur de Montmorency comme gouverneur de Languedoc, gouverneur lui-même, puis lieutenant pour le roi. Il fut l'époux de la célèbre Hautefort. Voyez la préface de P. Sainctyon, en tête de ſon édition des *Gouverneurs de Languedoc*, par P. Gariel (Montpellier, C. Coulet, 1873, in-8), dans la *Collection des Cent-Quinze* de la Société des Bibliophiles languedociens.

SIOILLES, 137, 138. Henry de la Croix, ſieur de Sueilles & de Figaret, premier conſul de Montpellier en 1625 & en 1635. Je ne ſais ſi ce fut celui qui périt au ſiége de Leucate, en 1637.

SOULAS, 154. Jean de Solas, conſeiller à la Cour des Comptes.

SOULAS, 156. Pierre de Solas, nommé auditeur à la Cour des Comptes, en 1600.

SOURGUERES (de), 159.

TOIRAS (de), 143, 159. Voyez Reſtinclières.

TRINQUERE, 134. André de Trinquère, conſeiller à la Cour des Aides; ſon frère Samuel, conſeiller & juge-mage au ſiége préſidial de Montpellier, réſigna en ſa faveur. Il fut nommé par lettres patentes du 31 juillet 1617, enregiſtrées à Touloufe, le 11 ſeptembre, & à Montpellier, le dernier jour de février 1620.

VALANÇAI (le baron de), 129 à 132. Jacques d'Eſtampes, ſeigneur de Valençai, maréchal de camp, nommé

par Louis XIII pour commander dans Montpellier, après la prife de cette ville (1623-1627).

Valat, 56, 138, 161, 165, 167. N. Valat, ami & allié de l'évêque de Montpellier Pierre Fenoillet. Il avait époufé, vers 1625, fa nièce Perine (voyez ci-deffus le mot Fenoillet) & fut nommé gouverneur du château de Montferrand. Cette fortereffe fervait de prifon d'État à Fenoillet; c'eft là que fut détenu le chanoine Trial, auquel on en doit une courte & intéreffante defcription. Le château de Montferrand fut définitivement abandonné en 1708-1709; une ordonnance royale du 12 janvier 1699 avait autorifé l'évêque de Montpellier à le démolir & à vendre les matériaux. Par fuite de diverfes circonftances, cette démolition n'a pas été achevée. Les ruines de Montferrand comptent parmi les plus remarquables du département de l'Hérault. Les poètes patois avaient plaifir à faire figurer dans leurs rimes le nom de Valat, qui prêtait aux figures & aux jeux de mots. On trouvera dans les œuvres de Roudil, qui feront publiées prochainement dans la *Collection des Cent-Quinze*, un impromptu « à Philindo fur ço qu'avie quittat l'ouftau de mouffur lou baron de la Ribo per fe lougea en baquel de mouffur Valat » :

« Apres ave fugit la ribo
Me gito dedins lou valat. »

Sage n'eft point avare de telles plaifanteries.

Valescure, 157. Viguier, au rapport de Sage. Un gentilhomme proteftant de ce nom fe diftingua, fous la conduite de Châtillon, au fiége de Vals (1621). Quatre ans après, fous le duc de Rohan, il était maréchal de camp de l'armée des religionnaires. Finalement, en 1628, il fut fait prifonnier au Grand-Galargues, qu'il avait voulu défendre. Sa troupe eut un trifte fort: les huit

cents hommes qu'il commandait furent amenés à Montpellier, où l'on en pendit soixante-quatre. Trois cent quatorze des autres furent envoyés aux galères. Valescure avait fui.

VENE (de), 134. Lieutenant-colonel au régiment de Normandie, en garnison à Montpellier après le siége.



PRINCIPALES VARIANTES ET NOTES.

Page 50.

« Ma mour vous courounas ma testo »

VAR. :

Ma mour vous courounas ma festo (1636, 1650, 1725.)

Page 53.

« Qu'y fasien sus aquo sieis azes. »

VAR. :

Qu'y fasien sus aquo sus azes. (1636, 1650.)
Qu'y fasien sus aquo lous azes (1725.)

Page 63.

« Et noun saurian que que faguen. »

VAR. :

Et cependant toutes cresen. (1636, 1650, 1725.)

Page 69.

« Qu'el me laisset, afin qu'un jour »

VAR. :

Qu'el me laisset à ce qu'un jour (1636, 1650, 1725.)

Page 70.

« Toujour faren quauque insolenço »

VAR. :

Toussjour feren sur l'insoulenço (1636, 1650, 1725.)

Même page.

« Ma raubo serié fort pourrido »

VAR. :

Que ma raubo serie pourrido (1636, 1650, 1725.)

Page 71.

« Lou mal loubet, se gés de mousso »

VAR. :

Lou mal loubet la gez de mousso. (1636, 1650, 1725.)

Même page.

« De tant d'ancre que me gastavo »

VAR. :

De la tencho que me gastavo (1636, 1650, 1725.)

Page 78.

« Emb' un v. d'aze per soun nas. »

VAR. :

Emb' un bon estron per soun nas. (1650, 1725.)

Même page.

« Cascalienus nous y espero »

VAR. :

Buscalienus (1636), *Buscaliensis* (1650, 1725).

Page 80.

« V. d'aze, noun ai ieu pagat. »

VAR. :

Foutingos noun ay ieu pagat. (1650, 1725.)

Page 82.

« Que pratique la Negromanço. »

VAR. :

Que pratique l'ard d'ingromancio. (1636, 1650, 1725.)

Page 97.

« Que fan grando coumpaſſioun »

VAR. :

Que fan groſſo coumpaſſioun (1636, 1650, 1725.)

Page 101.

« As deſpens dau paure lou Sage »

VAR. :

As deſpens dau paure grand Sage. (1636.)

Page 102.

« Vieurez mai que Matuſalem »

VAR. :

Vieurez mai que Mathieu Salem. (1636, 1650, 1725.)

Page 132.

« El vous faguet (Mouſſur) ſa chero creaturo. »

VAR. :

El vous faguet (Mouſſur) ſa ſoulo creaturo.
(1636, 1650, 1725.)

Pages 133 & 134.

SONNETS AUX LIEUTENANTS-COLONELS DES RÉGIMENTS DE PICARDIE ET DE NORMANDIE.

Les corps commandés par ces officiers occupèrent longtemps Montpellier, après le ſiége de cette ville.

Page 133.

« Car vous ſez tout galant, tout noble, & tout François. »

VAR. :

Car vous ſez trop courtois, tout noble & tout François.
(1636, 1650, 1725.)

Page 136.

« Que jeu deve ſervi ſur tous autres affaires. »

VAR. :

A cau l'on deu ſervy ſur tous autres affaires.

(1636, 1650, 1725.)

Page 149.

« Vous fez das grans ſegnous l'Epheſtioun, l'aiman. »

VAR. :

Vous ſez das grans ſegnous lou pretious, l'ayman.

(1650, 1725.)

Page 150.

SONNETS.

Voilà de furieux coups d'encenſoir. Cependant Sage, avec toute ſa bonne volonté, n'atteignait pas à la hauteur des hyperboles imaginées par les ſolliciteurs, qui pullulaient autour des tréſoriers de France. Nous avons retrouvé quelques placets envoyés, de ſon temps, à ces généreux financiers, morceaux rares, qui ſont, dans leur genre, des chefs-d'œuvre inimitables. Le ſuivant parlera pour tous ; il eſt d'une authenticité abſolue :

« A Meſſieurs les prezidens, treſoriers de France, generaulx des finances, intendans des gabelles en Languedoç, chevaliers, conſeillers du roy. Supplie humblement Claire de Lamotte, vefve de deffunt Jean Marolles vivant huiſſier du bureau, à quy durant ſa vie il vous a pleu luy fere l'honneur de luy voulloir du bien puiſqu'il a eu le contantement de vous avoir ſervy, non pas toutesfois qu'il ayt eu le deſſain de mettre à contre poix ſes ſervices à vos merittes pluſtoſt qu'à votre naturelle bonté ; la ſuppliante n'en eſpere pas moingz encore apprès ſa mort de ceſte pure affection que vous continuerez envers

ſes ſucceſſeurs quy ſont en nombre de ſept à huiƈt jeuſnes enfans & c'eſt, diƈt-on, la richeſſe des pauvres, dont la ſourſe n'en eſt pas ſy belle que voyant ſes ruiſſeaux on n'en ſoiƈt deſgouſté d'en recercher leur origine. Et certes à parler ſainement la patience n'eſt pas bornée dans les cloiſtres non plus que la grandeur des panſées dans la cour des roys : en effeƈt avoir en queue ſes petits enfançons à quy la neceſſitté a faiƈt faire plus de cent fois le ſercle pres de leur mere, quoiqu'ignorans en mathematique, pour demander les allimans neceſſaires à ſubztanter leur vie, ce ſont, Meſſieurs, de charges quy ne ſeront jamais ſy paſſionnement ambitionnées que les voſtres. Ce conſideré, Meſſieurs, plaize de vos graces leur deſpartir quelqu'une de vos liberalittés accouſtumées pour leur nourriture & entretenement affin qu'en continuant vos faveurs elle puiſſe continuellement offrir ſes prieres à Dieu pour voz ſantés & proſperittés que pour eſtre mainteneus en vos offices au dela meſmes de ce monde. 6 fevrier 1629. »

Page 155.

« A noſtre preſidial ſoun coum' uno merveillo. »

VAR. :

A la cour preſidial ſoun coum' uno merveillo. (1650, 1725).

Page 167.

« Mais moy qui fais profeſſion par une douce eſperience. »

VAR. :

Mais moy qui fais profeſſion par une douce eſperance. (1650.)

Page 178.

« DIALOGUE DES NIMPHES. »

Dans cette pièce, l'auteur, comme beaucoup de ſes contemporains, s'eſt inſpiré du dialogue en vers que

Sallufte du Bartas compofa, en 1579, pour l'accueil de Marguerite de Valois, faisant fon entrée dans la ville de Nérac. Les interlocuteurs, dans ce petit morceau, font la nymphe latine, la françaife & la gafconne. Le difcours de la nymphe françaife eft à rapprocher de celui que Sage prête à ce même perfonnage :

O nymphe, ofes tu bien accueillir, peu courtoife,
L'honneur du lis royal, d'une étrangère voix?
Chère fœur, qui peut mieux qu'une nymphe françoife
Saluer & la perle & la fœur des François...
En faconde, en richeffe, en douceur je te paffe :
Si Tulle revivoit il parleroit françois.

Page 183.

« NYMPHE DE CARAVÈTES. »

Caravètes est le nom d'un domaine fitué dans la commune de Murles & qui fe confondait avec le bois de Valène, dont la ville de Montpellier jouiffait en qualité de feigneur. Les bourgeois de cette ville prenaient, en plaifantant, le furnom de « barons de Caravètes ».

Page 190.

« SONNET D'UN AMOUREUX. »

Roudil eft l'auteur d'un fonnet fur ce fujet, goûté des poètes montpelliérains. Difons que, dans cette circonftance, & tout invraifemblable que cela femble, Sage mérite le prix de modeftie. La pièce de Roudil eft intitulée : *Sounet fur un portait que Jano esfaffet.*

Même page.

« Non fous lous fagramens qu'as fach en ma prefenço
Lon de tous efcaliés me tenen embraffat. »

VAR. :

Nom fous lous fagramens qu'as fach en ma prefenço,
Lon de ton efcaliés me tenen embraffat. (1725.)

Pages 192 & 193.

« A M. DE MONTMORENCY. »

On s'explique aiſément que ces deux pièces n'aient pu être inſérées dans le recueil de 1636. Il n'était pas encore prudent de couronner de palmes immortelles le grand décapité de 1632, dans un ouvrage qui contenait déjà tant de paſſages à la louange de ſes adhérents.

Rozel bay, Jerſey, 25 mai 1874.

Aubert des Ménils.





L. Schœn del. et sculp.

Photogravure Dujardin

Imp. Eudes



LES

FOLIES

DU

SIEUR

LE SAGE,

DE MONTPELLIER.



Suivant la Copie de Montpellier.

A AMSTERDAM,

Chez DANIEL PAIN, Marchand Libraire
ſur le Voor-Burgwal proche du Stilſteeg.

M. DCC.



DIALOGUE D'UN FOL & D'UN SAGE.

SAGE.

MESSIEURS, jeou ſoui aiſſi vengut
Tirat dau clos d'un Ataüt,
Et d'aquello ſombro caverno,
Oun Pluton abſolu gouverno,
Et vene per vous denonça
Qu'aiſi n'és pas tout de dança,
Et la reſon ſus que me fonde,
Es qu'un jour ſau quita lou monde,
Et beleau dema voſtre corps
Creiſſera lou nombre das mors.
Que ſé me preſtas audienço
Sus un tarnau de patienço,
V'autres auſirés ſe vous play,
Qu'és ce que jeou vous en diray.
Jeou ſoui eſtat d'aqueſto villo,
Naſcut ſus lou quieu d'une pilo,
Et bategeat lon d'au camin,
Que vai comme vers Sanct Fermin.
Et ſcavez quau ero mon paire,
Aquel qu'aiudet à me ſaire,

Que ſe tenié à ce qu'on dis,
Certos, non lion d'au bougeadis.
Quatre fés aguet la veirolo,
Ou dins une lubriquo eſcolo,
Anet paſſa ſous pus bels jours,
A l'apetis de ſas amours.
Per vous dire ſe ſa demoro,
Ero dins la villo ou deforo,
Aquo ſerié ſe ſa mouqua,
D'ana tout aquo reſſerqua,
Car él a d'aiſſo mai de meſes,
Que dins lou pioy non l'ia de peſes.
A perpaus dau pioy, deſempioy,
Non ay jeou eſtat juſqu'à ioy,
Dins lou croutoun de grato cendres?
Me ſouven bén qu'éro un divendres,
Qu'a ben d'aiſſo mai de ſeſons
Qu'à la mar non lia de peiſſons.
Reguardas couſſi lou temps paſſo
Don venti ma vieillo carcaſſo?
Sinon de l'infernal Palais,
La oun l'on noun auſis jamais,
Qu'un bruch de claus & de faraillos
Que ſourtiſſon de las entrallios
D'aquelles abiſmes prefonds
Que non an ny ribos ny fonds
Aqui l'on auſis las femelos
Tant las putos que maquarellos
Roufians, arcabots & menteurs,
Et lous couguieus que ſoun pourteurs,
S'entén pourteurs de grandos cornos,
Comme aquellos de las licornos.
Tournas vous pioi davan darriez,

Y vefez, & quau? d'ufuriez,
De gens qu'an fach fauffo mefuro,
Au lioc de vieure en l'amo puro,
Berlandiez & reneguadous,
Pelle melle en lous jougadous,
Larrons, & lous que fan ufage,
De fervi de faux témoignage.
Ipocrites & Magiciens,
Lous uns jouines, d'autres anciens.
Aqui cridoun las fachinieros,
Lous fourciez embé las fourcieiros,
Lous demouns, l'efprit famillié,
Qu'urlo de nioch per Montpelié.
Lous uns vefez en fa caloto,
Qu'an lou vifatge d'uno choto,
D'autres changats diverfoméns,
Las fennos en viellos juméns,
Las fillos en ratos-penados,
Selon fas triftos deftinados.
A qui n'y a de toutes faiffous,
Lous uns en forme de rifous,
De taupos, tortuguos, mouninos,
D'autrez en beftios fauvatginos,
Comme loups, fenglads & reinards
D'autres en grues & canards,
Ne vefez en millo poufturos,
De touto forto de figuros.
Que fe parlavo dau fabat,
D'anioch noun aurié acabat.
A qui trés à trés, quatre à quatre,
Gringuot s'exerço de lous batre.
Aqui vefez enb'un couftat,
Belzebut, Julian l'Apouftat,

Grefil, Soneillon, Afmodée,
Aiço n'és founge ny idée,
S'ou voulez creiré, crefez ou,
S'ou voulez veire, vefez ou.
Tant y a qu'oun ou voudra creire,
Faffo miliou d'ou ana veire.
Et fera reçauput d'aquél,
Qu'a lous déts en croc de calél.
Et que fai mai enb'uno arpado,
Qu'un coq d'uno grand caunounado.
Aqui ven pioi un malhurous,
Que dis, ça rejoüifquan nous,
Et redoublén noftre couratge,
Pioi que Mountpelié fai houmatge,
A noftre grand meftre Pluton.

Lou fol.

Mai aqui cau changea de ton.
Es qu'aqueft defia voudrié dire,
Que tout fay va de mau en pire?
Quand vei que chacun vou joüi,
D'aquéft temps per fe refioüi,
Montpelié vieu tout en pouliço,
Montpelié fait tout en juftiço.
Montpelié fans autre difcours,
Es hounourat de tant de Cours,
Qu'enfin Montpelié ten lou timou,
Sus lous pus braves que s'eftimou.
Es Montpelié que fai lou floc,
Sus las villos dau Languedoc.
Montpelié aimo la fcienço,
Que vai en bono confcienço,
Montpelié noun fai pas eftat,
Que dau dréch & de l'equitat.

Montpelié per la Medecino,
Ten d'Efculape l'origino.
Montpelié és lou foul fuport,
D'au paure, quan l'on li fai tort.
Et mefmes jamai la desbaucho,
Noun lou mettra de la man gaucho.

Lou fage.

Eftay fiau, Jon de la foulié,
L'on fap prou qu'és de Montpelié,
Qu'aviez-tu qu'afa d'interrompre
Mon difcours, amay de lou rompre?
L'on n'ignoro pas ta refon,
Mai s'ieu atrape lou bafton,
Tu veiras ce que vole dire,
Et fe t'apendrai à te rire.

Lou fol.

Quau és aqueft tant importun,
Que ven troubla noftre coumun,
Et que d'uno fuperbo audaffo
Ven corrompre la populaffo,
Aro que lou Caramantran,
Se deu refcondre per un an.
Caramantran dont la memorio,
Es digno d'eternelo glorio.
Caramantran qu'à dréch ou tort,
Jeü fouftendrai jufqu'à la mort.

Lou fage.

Caramantran és un voulatge.

Lou fol.

Se tu noun changos de lenguatge,
Te bailarai un tau tuftau,
Qu'anaras jufques au pourtau.
Viel revaire en ta barbo blanquo.

Lou ſage.

Te vaudrié mai eſtre uno cranquo,
Qu'on pas m'avé fach deſplaſé,
Mai aros pioi qu'aven leſé,
Parlén un pauc de voſtro vido.

Lou fol.

Et couſſi non és pas poulido?
Nous autres viven fort conténs,
Paſſan comme voulen lou téns,
Tantos au joc, aro à la dançо,
Et pioi en rampliſſén la pançо.
Et quau ſera lou mau ſenſat,
Or que fougués un inſenſat,
Que vogue dire lou contrari?
Non l'ya ny Grefié ny Noutari,
Avocat, Clerc, ou Procureur,
Ou fous cauque traino malheur,
Qu'oun vogue vieure de la forto;
Vela perqué paſſo la porto,
Sans nous troubla l'entendomén,
Viel Poulacre, vieil fournimén,
Chagrinous & plén de miſero.

Lou ſage.

Daqui lou malheur vous eſpero,
Car jeu ai viſt dins un houſtau,
Cauſo que me fai forço mau.
Amai me facho bé d'ou dire.

Lou fol.

Aqueſt d'aiçi nous vou fa rire,
Et qu'as viſt faire? de poutous,
Las fillos en lous coumpagnous?
Qu'as m'ay viſt faire? de careſſo,
Lous ſervitous en las meſtreſſos,

Et que may digue foulaméns?
De charmes, de raviſſeméns?
Quauquos fillos eſtaſiados
De trop d'amour enſourcelados?
Tout aquo noun és pas grand cas,
Mai qu'oun ly taſte l'Iragnas.
Car quand las fillos ſoun baiſados,
Es ſigne que ſoun ben aymados.
Et l'amour vou que ſous ſubjets,
Ou témoignoun per lous effets.
L'amour fai las feſtos & danços,
Carouſels, barrieiros & lanços,
L'amour és plen de paſſaténs,
D'allegreſſos & de bon-téns.
L'amour nous nourris d'eſpéranços;
L'amour fai faire d'alianços.
L'amour a de countentaméns,
Que nous ſerviſſon d'aliméns.
L'amour fai faire merevillos,
Tant as hommes comme à las fillos.
L'amour couflo de ſon caliat,
Lou ventre que n'és chatouillat,
L'amour douno joyo & lieſſo,
Tant as paures qu'a la Noubleſſo,
L'amour fai faire d'enfantous,
Au rencontre de dous à dous.
Jeu ſoui ravit quand ma meſtreſſo
Me ven fa la mendro careſſo.
Donques per tou dire emb'un mout.
Es l'amour qu'on gouverno tout.

Lou ſage.

Oyda, mai teſto d'uno ſouquo,
Aquel baiſa la lenguo en bouquo,

Soun comme lous avancoureurs,
Que li preparon lous malheurs.
D'aqui ſe laiſſon las badinos,
Metre la man à las tetinos.
Vous autres li baillas lou fieu,
L'iver, lou printens & l'eſtieu.
Et l'autouno que fay l'annado,
L'un vendra d'uno capelado,
Comme lon vei coumunoméns,
Li faire mille compliméns,
Selon lou cours & à la modo.
Un autre que l'amour lou rodo,
Commo uno boulo de rampeu,
Pus brullat qu'un floc de flambeu,
Li cantara de canſounettos,
Pioi li countara de ſournettos,
Li dira, *ma Reyne, mon cœur,*
Ma richeſſe & tout mon bonheur,
Que vous eſtes pleine de charmes !
Que pour vous je jette de larmes !
Qui vit jamais de ſi beaux yeux ?
Qui vit jamais de tels cheveux ?
Vous eſtes toute de miracles ;
Je ne croy pas que les Oracles,
N'ayent ſouvent parlé de vous,
Pour moy je n'adore que vous ;
Auſſi de voſtre blonde treſſe,
Amour prend ce bel arc qui bleſſe
Le cœur des hommes & des Dieux.
Donc je vous adreſſe mes vœux
Et ſi de vous dépend ma vie,
Adorable & belle Silvie.
N'aurez-vous pas pitié de moy ?

Je vous puis jurer ſur ma foy,
Jeune beauté, chere merveille,
Que voſtre beauté ſans pareille,
D'une ſort violente ardeur,
Me bruſle & conſume le cœur ;
Aimez moy donc je vous ſuplie,
Mais que je vous trouve jolie,
Que vous avez de doux apas,
Que vous me donnez de treſpas.
Helas ! n'aurai-je jamais place,
Dans voſtre cœur tout plein de glace.
Me voulez-vous pas ſecourir ?
Me ferez-vous toûjours mourir ?
Cher cœur il faut que je vous baiſe,
Je ne puis eſteindre la braiſe,
Qui me bruſle & va conſumant,
Si vous ne me baiſez ſouvent.
Diguas ſe tant de paraulettos,
Noun ſerviſſon pas d'alumettos,
Per metre lou fioc dins lou four,
La non ſe coi lou pan d'amour.
Lou fol.
Es vray, may quand l'amour bourello,
Quauquo poulido doumaiſello,
De pou que lou ſort rigouroux,
Noun deſpite foun amouroux,
Se ſe vey un pauc trop preſſado,
D'uno man douſſomén privado,
Li dira, vouy laiſſas m'eſta,
Noun farés jamay que taſta.
Au nom de Dieu laiſſas m'en pauſo,
Jamai noun ai viſt talo cauſo.
Per ma fé vous ſes forts fachous,

Quand lou caut & fin amourous,
Que d'affection brufle & tremouffo,
L'embraffo, la flato & la pouffo,
Jufques que ten comme un turquin,
La victoiro de foun butin.
Car tant que l'amour nous enflamo
D'un trait fubtil que brullo l'amo,
Aquel fioc fe trobo fort dous,
Quand fai baifa lous .....
Et de fait jamai de l'abeillo,
Noun fort uno douçou pareillo.
Car lou fon que nous ven faifi,
Nous charmo lou veire & l'aufi.
Que n'és pas un petit afaire.

Lou fage.

Que difes d'aqueft calignaire,
Miferable & paure innouffén;
Tu moftros bé toun pau de fén.

Lou fol.

La Ley y és touto fourmello,
Que quand l'amour pren la femello,
Lous hommes foun lous pouceffous,
Car la Ley dis, fouvenes vous,
Poffeffio eft pro poffeffore,
Et non poffeffor pro poffeffione.
Las fennos foun commo l'on créy,
Per lous hommes foudis la Léy.
Es ti vrai Jaumet de la prenço?

Lou fage,

Jeu vous iure fus ma confcienço,
Que fe noun vivez autromén,
V'autres danfarés en mourén,
Comme fa lou de la taranto.

Lou fol.

Quand courririan comme Athalanto,
Afin de t'ou faire pus cour,
Pioi que tu deteftos l'amour,
Tu moftros bé qu'oun vales guaire,
Viél chin, viél cabas, viél revaire,
Et de nous fa prene autre biais,
Ton difcours és un pauc trop niais,
Et non fas que perdre ta peno,

Lou fage.

Couffi un malheur l'autre meno.
Tout anara en perditieu.

Lou fol.

Que Diable m'en foucite-jeu,
Tu me vas parla d'un afaire,
Que Dieus ou fap fe m'en chau guaire.
Jeu me fache may de vefé,
Que me cau perdre lou plafé,
Aros au temps de penitenço,
Que s'éro dedins la Durenço.

Lou fage.

Qu'avez boun befoun d'aquel téns.

Lou fol.

Et perqué, per manga d'aréns,
De merluffos ou d'arencados,
Ou de viellos fardos falados?
Anas veire lous medecis,
Vejan fe fon de voftre avis.
Se diran que la faladuro,
Sie bonno à fuftanta naturo.
Et s'un poutage de caulêts,
Vau ren fans quauques bons pouléts.
Vau pas mai uno graffo poulo,

Ben coufido dedins un' oulo,
Cauque capou, cauquo perdris,
Ou la rougnounado en de ris,
Qu'on pas touto la faladuro.

Lou fage.

La pauro, la mauvaifo auguro !
Jeu crefe qu'en caramantran,
Chacun s'efcarto uno fés l'an.
L'apetis, lou gouft de las viandos,
Rend quauquos fés las gens gourmandos.
Jeu crefe qu'aqueft caremau,
Lou falat non fara pas mau,
A forfo forto de perfounos.

Un Bourgeois vient avec un foldat qui fert d'intermède fur le fubject du voyage de Caramantran.

Quant iou t'entende tu m'eftounes.
Perque t'y fies tu obligat ?

Soldat.

Mon bagage és tout arrengat,
Bravamens en las autros hardos,
Comme une barrilo de fardos.

Bourgez,

May perque t'en vas tu d'aiçi.

Soldat.

Per ce que non ai que fouci,
A caufo que veze mon paire
Tousjour renous, tousjour renaire,
Que me feguis en b'un bafton,
Commo s'ère cauque larron.
Et iou faray aiçi lou Jani ?

Bourgez.

Mai cau ez aquel Capitani,
Quint air a ? eft-y gaire gran ?

Soldat.

Lou generoux Caramantran,
Ben taillat & de bonno frafo
Qu'es vaillent commo fon efpafo,
Gentil'homme d'antiquitat,
Lou mefme que l'an paffat,
Iou feguiguere commo page
Tout lou lon d'aquel gran viage,
Qu'aven fach comme as fauput.
Et parce qu'él a reçauput
De matin aquefto defpacho
Sur la revolte que s'és facho,
Sans ana deçai ni delai
T'affure que fanfo delai
Partiffen et me recommande.

Bourgez.

Permieramén iou te demande
Un plafé, & me lou faras.

Soldat.

Iou farai ce que tu voudras
Noftros armos fon trop amigos,

Bourgez.

Bé quau donquos que tu me digos
Ton viage de l'an paffat,
Et tout aquo que fez paffat
Dempioi que non nous eren viftes.

Soldat.

Aiffo fon pas de difcours triftes.
Aro memos tou contarai.
Efcouto me donc fe te plai.



L'EMBARQUAMEN, LAS conquêtos, & l'heuroux retour de Caramantran.

TEMPUS flendi, tempus ridendi,
Tempus ſaltandi, tempus feſtendi,
Temps de rire, temps de ploura,
Temps de danſa, temps d'arboura,
Temps que l'on jogue à la chicano,
Ben ſouvén touto la ſemano,
Au barlan, amai au piquet,
Au parlaire & lanſequanet.
Temps de pax & temps de querelos,
Temps de vous conta de nouvellos,
Temps de dou, temps de paſſatemps,
Temps de ploge, temps de bon temps,
Temps d'ana veire las fringairos,
Temps de fadeja ſus las ayros,
Temps de fa l'aſe de Gignac,
Dau complaſen & dau flaugnac.
Et bé es aro temps qu'ieu te conte,
Couſin, per rencontre un bon comte,
De nouvellos de gran renom,
Coure, couſſi en rodomon,
Sen ſortits de las baſſos foſſos,
Et las cauſos mendros & groſſos
D'aquel viage qu'aven fach,
Deſpei qu'un mau temps nous a trach,
Et gitats à grands cops d'anguilo
Deſſoro aqueſto noble villo,

Et baniguet en criminel
Caramantran qu'ès de Lunel,
Qu'afligeat de l'injuro preſo.
D'uno amo noblamén Françéſo,
Irritat d'un tant grand affront,
Se reſout de faire lou ron
D'aqueſt monde, & à l'houre meſme
Me dis (Jean) mon nom de bapteſme,
Que m'en diſes? ſiés tu d'avis
Que comme un autre S. Louis
Comme un Antoni, comme un Jule,
Comme Alexandre, comme Hercule,
Et comme prou d'autres guarriers,
Nautres ſian aro das darriès,
Per reduire ſoubs ma courouno
Tout ce que lou Ciel environno?
Pioi que la Franço m'a caſſat,
Cau rendre mon nom ſurhauſſat
Deſſus l'eſtrangiéro campagno,
Cau conquiſta touto l'Eſpagno,
Savoye, lou Pays Latin,
Lou Piedmontez, lou Florentin,
Milan, Braban, Genes, Veniſo,
La Lombardie qu'éz terro liſo,
Flandres, Olande ou Zelans,
Et lou Pays das Prouteſtans:
Pioi que ſautén de terro en terro,
Juſques au Pays d'Angleterro.
Tout per tout ſe Dieu ou permét,
Anaren ſourti Mahoumét
Et lou Turcq de ſa Citadello.
Bref la journaliero candello,
N'eſclaire pas gens ny nation

Que non ſien ſoubs ma ſujection,
Duchez, Comtats, Caſtels, Bourgs, villos.
Pioy ſautarén dedin las Iſles,
La Corſo qu'à forſo chivals,
La Sardagne de bels mirals.
S. Pierre, Majorque, Minorque,
Et la Sicillo que ſe torquo
Son quieu de noſtre linge nét.
Quan nous piqueron lou bounét,
Jean, aqui ſarén un pau alto,
En paſſan petardarén Malto,
Las Anthos, la Cephalonié
Candie que ten priſonié
Lou bon vin, doun icu aro ay ſauto.
L'entrepreſe n'és pas trop hauto,
La prendrén de bon & d'aſſau.
Sarpantho que fay forſo mau
As Chreſtians quan s'en van à Pilo,
Sera meſo commo la villo
De Troyo à fioc & à ſanc :
En ſuito pioi de but en blanc
Tournaren à la viéille modo
Lous Crouzats dins l'Iſle de Rodo,
En pacte & per preciput
Que me faran quauque tribut,
Et dependran de ma Courouno.
Pioi ſe la fanteſié me douno
Paſſarai jusqu'as autres pors
Viſitarai toutes lous bors
De la mar, & ſans mapemondo
Juſques delai oun finis l'ondo,
Amai pus lion, ſes de beſon.

Bourgez.

Mai que diguéres tu adon,
Coufin, quand el tou demandavo.

Soldat.

Iou que comme l'uniquo bravo
Refpire lou fang & lou fioc,
Ly refpondere fur lou lioc,
Sans difcours & fans autre pate,
Qu'iou ére fon fidelle Acate,
A mouri & vieure per él.
Mon meftre qu'avio prés confél,
Refolut déja din fon armo,
Car él éro un noble Gendarmo,
Et vaillent à l'extremitat,
Mai quon ez pas jamai eftat
Que que lous libres vogon dire,
Charlemagno qu'avié l'Empire;
Roland, lous quatre fils d'Aymon,
Mandricard, Roger, Rodomon,
Et aqu'el quen touto fa piquo,
Se tuet per tau d'Angeliquo,
Aftolphe embé fa lanço d'or,
Ni Gradaffo qu'ero pus for,
Bradamant, Marphifo la bello,
Ni lou fringaire d'Yfabello,
Oger, l'Archevéfque Turpin,
Olivier que per un matin,
Baifet la bello Iaquelino,
Quatorze cops fous la courtino,
La fillo dau bon Rey Hugon,
Que s'el aguez vifcut adon,
Ou dous ou trés iours à l'avanço,
Que lous douxe Paires de Franço,

Mourigueroun à Rounçevau,
Lous aurié bé gardats de mau.
Car en ſous grands cops de faucillos,
El faſié mouns & merevillos.
Que ſervis de ne dire mai,
Pioi que jamai au grand jamai,
Noun s'és viſt un homme ſemblable,
Pus vaillent que Roubert lou Diable.
Et que tout lou mounde emb'un cop.

Bourgez.

Tu lou vantaras un pauc trop,
Hors de termes & de meſuro.

Soldat.

El és en fort bonno pouſturo,
Couſin, & ſa reputation
Lou fay la mêmo perfection.
Et faudrié per ne ſa l'harenguo,
La puiſſanto & diſcreto lenguo,
De Balzac noſtre Ciceron,

Bourgez.

Couſin, el n'ero pas Baron?
Gentil-homme, Conte ou Viſconte?
May touſiour accabo toun conte,
En detal ou per lou menut.

Soldat.

Quand moun meſtre aguet counugut,
Mon hardieſſo & mon couratge,
Tantequan el pleguet bagatge,
Et à cheval ſus lou relez,
Prengueren lou camin d'Alez,
Et d'Alez ſans pauſo ny muſo,
Galouperen devers Anduſo,
Vers lou Vigan, vers Aubenas,

Sanct-Ypolite, Pezenas.
Vers Nismes & vers Carcassonne,
Passan Gignac, passan Narbonne,
Besiés, Bousigues, Frontignan,
Lous dous Cournons, Saussan, Pignan,
Aiguesmortes & Macillargues.
Pioi dessenden contre lous Margues,
Contro Perous, contro lou Crés,
Contro Poussan que n'es prou prés,
Contro la villo touto roundo,
Lai non las cabros san la roundo.
Pioi vers Agde, vers Balaruc,
Aprés monteren un haut truc,
Ont lou glas & neu tousiours veillo.
Enfin intreren dins Marseillo.
Et sans y faire autre sejour
Rencontreren lou mesme jour,
Un marinié que nous afreto
D'un bon veissel que l'aiguo freto,
Fort de bois, & tal que salié.
Et tantequan contro un taulié,
Ben netegat rego per rego,
Lou freteren embe de pego.
Et de ceu per lou rendre lis,
Afin que fougues pus coulis,
Galafatat embé d'estrasso,
Pertau se salié douna casso,
Ou fugi selon lou besoun.
Moun mestre qu'avié la fassoun,
La sciençо amai la douctrino
Das affaires de la marino,
Quand agueren escrich l'accord,
Per nostro vido & per lou port,

Vefén bé que faudrié coumbattre,
Anet croumpa un, dous, tres, quatre,
Cinq-cens barrils pléns & vnits,
Et de bonno poudro munits,
Balos fimplos, balos ramados,
Forço petars, forço granados,
De lanternos en de clavels,
Millo moufquets & das pus bels,
Tant de piquos, tant d'efpaillieiros,
Cinquanto millo bandoulieiros,
Tant de pouignaux, tant d'eftocs forts,
Tant de roüéts à grans reffforts.
Tant d'efpafos, tant de fourchinos,
Tant de plomb, tant de mechos finos,
Tant de perriez, tant de canouns,
Tant que nou fçabe pas fous noms.
Pioi per encouratga fa troupo,
Avian dequé per fa de foupo,
Forço vieures, cruses & ciochs,
Quatre céns quintaux de befciochs,
Forço moutous, de vaquos graffos,
Cinq-céns fenglas, millo becaffos,
Cent cocqs-d'Indos, tant de capouns,
Quaranto dougenos de miffouns.
Ventres de porcs, manouls reboulos,
Son galinié tout plén de poulos,
Pouléts, pigeons, lebres, lapins,
Cént grands bachas, millo toupins,
De lardadouiros à douxenos,
Licafroyos, aftes, padenos,
De peirous de trento faiçouns,
Per fa coire lous cambajouns.
Vingt tartieiros per fa de tartos,

Embarquet millo jocqs de cartos.
Forço dats per recreation.
Mai la millouno prouvifioun,
Dount él vou que foun oulo bouillo,
Fouguet de cent canos d'andouillo,
Mêmés que per ly douna gouft,
Croumpet cinquanto miochs de mouft,
Tant d'iranges, tant de mouftardo,
De fauciffo & tant d'autro fardo,
Que garniffié lou raftelié,
Car fubre tout, el ne voulié.
Pioi qu'avié la man en befougno,
De cours fauciffots de Boulogno,
N'embarquet foulaméns per el,
Un nombre qu'ero fans parel.
Car el fafié de bels effores,
Sur la car que n'a pas cap d'offes,
Et viando qu'es bonno de nioch.
Enfin per noun s'en ana bioch,
Achetet de touto mifturo,
El deteftavo la faluro,
Commo foun fardos, commo aréns,
Las arencados fous paréns,
Tout peis falat, meleto ranço,
La merluffo tencho en garanço.
Tounino, anguilos, crancs, crancouns.
Un pauc la folo de dous pouns
L'yero en gouft, & la troucho frefquo.
D'aquo el aimavo la pefquo,
Au rafal, ou à l'ameffoun.
Aprés per dréch & per raifon,
El metet dins fa baffo falo,
Cinq cens miochs d'aigo feptembralo,

De vin cramesin, de vin rous,
De vin que partis lous cairous,
Vin de Mauboſc qu'és plén de forço,
Vin de grés de millouno amorço,
Sans troumparié, ſans fard, ſans art,
Et forço vin blanc d'autro part,
De muſcat, de biero nouvello,
Amay un quintau de canello,
Tant de pans blans toutes ſucrats,
Per faire dex miochs d'ipoucras.
Que ſervis d'ou mettre tout d'ordre,
L'iavié bé certos deque mordre,
De rire, de paſſa lou tén :
Quand per deſſerto, noun countén
De tant de viandos anoublidos,
Croumpet cent pots de nots coufidos,
Tant d'iranges, tant de citrons,
Un plén baril de macarons,
Cinq cens pots d'eſcorço d'irange,
De cougourlo un amas eſtrange,
Cerieiros au ſucre & au meu,
Tout uno cargo de cameu,
Figuos, pignouns à l'aiguo roſo,
De prunos en vers & en proſo,
Raſins ſervans, freſſes tout l'an,
Forço peros dé bon creſtian,
Poumos d'amour qu'és bonno viando,
Mai que d'uno dén trop friando,
L'on noun s'en oumpligo lou ſac,
Car elos cargoun l'eſtoumach.
Apres avé cargat la barquo.
Un dimecres, jour de remarquo,
A la levado dau lugar,

ren velo en pleno mar.
ı Caramantran ourdouno,
uffice à chaquo perſouno.
ıuldats & das mariniez,
: cinquanto couſiniez,
ıir'haſtes, cent copo leſquos,
ɔer tené las pintos freſquos,
ɔ à rouſti, bouli poulets,
per lava lous goubeléts,
ıaplaires, ſéxe qu'an curo,
veiſſello qu'on eſcuro,
ganivos aguſa,
to-nou per s'aviſa,
ıt lou gibié que s'enlardo,
ıto per ſervi la mouſtardo.
mouſſis, vingt pitots quiſtans,
u'offes, lequo-ſartans,
ɔer loſto, tan per l'eſcoto,
guet eſtre lou piloto,
a carto & lou compas.
peno aguet fach un pas,
ı mar à forço de velo,
coumenſo à perdre l'eſtelo,
nbla coumo s'avié frech,
o d'un meſchant labech,
i touto la mar d'eſcumo.
ıntran qu'avié couſtumo,
rcha pus ſegu qu'aquo,
ın brida pas per la quo
ze quand él ero en terro,
ıet uno malo guerro,
ɔun corps coumo s'ero nioch,
nçet à ſa dexahioch,

Hué, hué, & à gourjados,
Rendre las viandos enſacados,
Dins ſon ventre ſans embalas.
Caramantran, helas! helas!
Diſié él en paraulos flaquos,
Oun ſiez tu bon planché de vaquos?
Trop hurous ſi dins terribus,
Ieu plantavo un caulét cabus.
Ou ſeguit ſans aucuno purgo
Lou counſél d'au brave Panurgo.
Tout pampaillettos, tout bavous,
Tout embriai & tout d'abauſous,
Quaranto jours ſans y veire goutto,
Eſtaguet contre uno grand'bouto,
Sans parla & ſans founa mout.
Au quarante-un fouguet debout.
Et coumo s'el tournavo naiſſe,
Coumençet un pau de repaiſſe,
Et reprene ſous apetis,
Fouguet guarit dins trés matis ;
Car nioch & jour ſans intervalo,
Voulié beure coumo un Tantalo,
Et mangea d'eſpallos de por,
Affin de ſe faire leu for,
Per poudé ſans gés d'entremeſo
Acaba ſa belo entrepreſo,
Et faire mai qu'oun pas Sanſon.

Bourgez.

Couſin, cau tenié lou timoun?
Quand el faſié anfin dau blaze,
Couchat de ſoun lon coum'un aze.
Cau cartegavo, quint noché?

Soldat.

Encor qu'il fuſſe tout fachè,
Et reduit à ſemblable peine,
Il ſçavoit dire, Iſſe, amene,
Haou de la meiſtro, haou dau trinquet,
A la gabio, au parrouquet.
Papafigo, à la ſivadieiro,
A la mejano la darrieiro.
Fai leu per la mor, per lou cap,
Horſo que mountarén lou cap,
Aro que lou bel temps ſaboto,
Levo la bounio, caſſo eſcoto.
Foro gabio, foro bounét,
Aro él ſiblavo dau cournét,
Aro emb'un pouignot d'amarinos
Vous deſcroutavo las eſquinos
De ſas géns per lous eſcauſa,
Et ſaupet tant bravamén ſa,
Que perderen noſtros frountieros.
Aro veſen las iſlos d'Yeros,
Berganſon, aprez ſanct-Troupé,
Pioi avançeren noſtre pé,
A Canos, & ſur l'ouro tardo,
Vers noſtro Damo de la Gardo,
Antibou, Niſſo d'autro par,
Villo-franquo dau Savouyar,
Sanct-Remou, lou lon de la coſto,
Un chacun veſié de ſon poſto
Lous aubres que ſan lou limoun,
Pioi Auneillo qu'a lou renoun,
D'avé marquat embé de croyo,
La miſero de la Savoyo,
Sa perto & ſa deſolatieu.

Petarderen lou Port Ferrare,
Pioi frefcaméns fans autre hazar
Dins las coulomnos de Cézar,
Aro aqueft port, aro à la filo
Un fort caftel aro uno villo,
Un village, uno forto tour,
Se rendet meftre dins un jour,
De Gayete, & dins la femano
De touto la plage Roumana,
Senfo reçaupre en combatén
Une bleffuro foulamén.
El faguet 50. miracles
Au dauan la villo de Naples,
Mille trets notables & d'art,
El mefmes paufet lou petart,
Et comme lou borni d'Horaço
Sans jamai bougea d'uno plaço,
Segu ni plus ni méns qu'un roc
Souftenguet jufqu'atant lou choc,
Cops d'efpafo & de couteillado,
Que crideron villo gagnado,
Adonc Caramantran jouyoux
D'avé gagna victorioux,
Et rendut fous fa man captivo
Naples & tout' aquello rivo,
Sans fongea pus lion que fon nas,
Et commo el ero fort bounas,
Donnet au fac & à la pillo,
Sans efpargna fenno ni fillo,
Tout un quartié d'aquel grand lioc :
Talamén que vefias lou fioc,
Que montavo fus las teulados.
Que de fillos defpiouzelados !

Jamai tant de desolatiou.
Lou ciel en prenén coumpassiou
De tant de malheurs deplourables,
Puniguet lous souldats coulpables,
Et ne rendet de mauconténs.
L'un se plaignié, ai de mas dents,
L'autre d'au mau de sas vergougnos,
L'autre qu'ero tout plén de rougnos,
L'un malaute, l'autre pus mau,
L'autre estremat sufe de caü,
L'un aveugle qu'on y vei goutte.
L'autre que crido, ai de ma goutte.
Mêmes mon mestre trop paillar
Per trop s'assadoula de car
. . . .
. . . .
. . . .
Ne mourigueron quatre-céns,
Das millous de sa soldatesquo
Car aquél mau prén comme d'esquo.
Toutesfés mon mestre aguerrit
Tantequan qu'el fouguet guarit
Commençet à l'aubo nouvello
De faire souna boutte sello,
Et s'embarqua sus lou veissel.
Lou renoum qu'és un vrai aussel
Semenet la préso de Naples,
Talamén que sans gés d'obstacles
Gagnet tout lou pays soûmés,
Fouguet creat lou même més
Grand Mareschal & lou grand Fabre
De tout lou regne de Calabre.
De la Poulio, pays joly

Gagnet Broucam, Eſtramboli,
En doux ou tres cops de faucillo.
Quan lou Vice-Rei de Sicillo,
Entendet que venié de lai
Prenguet ben talaméns l'esfrai,
Que ſans s'auſa metre en deffenço
L'y remetet ſa Lieutenenço,
Sans bataillo ni ſans eſtrif.
Caramantran memoratif
De las veſpros, plen de coulero
Lou condannet à la galero,
Juſqu'à tan que fougueſſo mort.
Pioi veſitet de port en port,
Toute l'iſlo vers la marino,
Veguet lou phare de Meſſino,
Et ſon port que n'és pas mens bel,
Vouguet veire lou Mongibel,
Palermo, Drapeno, Dincicles.
Regardet embe ſous mericles,
Un pays das millous mublats,
La Licatto qu'a forço blats,
Et tant d'autres : may que que fouſſo
Vouguet intra dins Saragouſſo,
Et counouiſſe ſans Procureur,
Se lou renoun ero menteur,
Toutesfés à ſa mallo coucho,
Car el faguet bé tant grimoucho,
Tant de brindos, tant ne mouqua,
Que lou fauguet ana cerqua,
Tout embriai & pus plén qu'un flaſcou ;
Pioi au ſon d'un tambour de baſcou
Deſparten petit à petit.
Lou Grand-Meſtre qu'avié ſentit

ng-temps l'entreprefo facho
fach emb'uno defpacho
urça touto fa Cieutat
vié mefo en tal eftat
ı'ez pas poffible de creire
ılaze qu'ero de la veire.
vous vefias de baftions,
liffados, de gabions,
autre couftat uno mino,
ımpart tout plén de faiçino,
ıffres & de galariez;
ıprez per las batariez
loüars, de mieges lunos,
ıntrefcarpos non communos,
ırapets, de ravelins,
s cafamatos dedins,
els, fouffats & fauffos brayos,
'paus à trauez las hayos
ıt d'autres empachaméns;
de bels retranchaméns,
dins de mafuros routos,
de fortos redoutos,
éro bén acoumoudat
ıuftené un grand coumbat,
lous vieures neceffaris;
t penja dets Janiffaris
& court fans autres debats,
vingt Turcs efcarlambats,
l'aiffy avien prés la modo
l fe fouvenié de Rodo,
ıu tour qu'un Traite y faguet:
ıatin lou defcoubriguet,
lut à vello coufflado

De lou prene per efcalado,
Et gagna d'au premier abord;
Mai lou Grand-Meftre qu'ero fort
Souftenguet en la troupo iouncho
Bravamén la premièro poncho,
Et vaillammén fe deffendet.
Caramantran quand entendet
Tant de bruch, tant de cliquo claquo
Tramblet commo uno quo de vaquo,
Et nous penfet eftavani :
Mai él s'anet reffouveni
Dau noble eftat de fa perfouno
De fous lauriers, de fa courouno,
Et das faits qu'el avio acabat.
Tantequan tournet au combat,
Plén de rage, & faguet tant ferme
Que gagnet lau caftel S. Herme,
Et pau à pau lou demouran.
Lou Grand-Meftre per fon garan
Se vezen reduit à tal eftre,
Demandet perdon à mon Meftre,
Per affegura fon eftat.
May Caramantran irritat
L'y faguet fans mifericordo
Donna vite tres cots de cordo,
Non pas per gés de mauvoulies
May per tau que lous Cheualies
Dins l'aubergeo en de magro vaquo
Pourtavoun la coulou tant flaquo,
Et lou ventre carabaugnat.
Donc aprés qu'el aget gagnat,
Et bridat la villo rebello,
El s'embarquet & faguet vello,

Un Diſſate à pouncho de jour
Anan per ſiroc & miech jour,
Et d'uno vello fort hurouſo
Vers l'Iſle de la Lampadouſo,
Ount lous veiſſeaux per devoutieu
Y laiſſon touſiours d'aquo ſieu,
Regardet l'endréch & la plaço
Là non Roland tuēt Gradaço,
Brandimart, lou bon Ollivié
Contre Agramant & ſon parié.
Aquello iſlo ez aqui ſouletto
Pioi deſſenden vers la Gouletto,
Pioi vers Thunis, pioi vers Argez,
Non ſan paſſa forço dangez.
A la fin per ſon ſabé faire
Uno nioch prenguet lou grand Caire,
Alexandrio, & de dréch fil
Touts lous liocs qu'aroſo lou Nil,
Touto l'Egipto, & de furio
Ravaget touto la Sirio,
Reſoulut touſiours en paſſan
De conqueſta lou Pays ſan,
Et rendre ſous ſa man ſubjecto
Lous forts de l'Armin de Sageto,
Caſſet lous Turcs d'aquel pays.
Vengueren toutes esbays,
Incaro lou viel ſimulacre
D'au bel caſtel de S. Jean d'Acre,
Las villos de Tir & Sidon
Et las couloumnos de Samſon,
Lou Mont-Liban & ſon auturo
Et ſous Cedres ſans pourrituro,
Lou bel Port ont anciennamén

Pantasilée soulamén
Tant sur la mar que sur la terro
En las fennos fasio la guerro,
Et l'home gardavo lou fioc.
Incaro dins aquel bel lioc,
Se vesien las vieillos Courounos
D'aquelles braves Amasounos,
Pioi aprez d'un vén prou jouli
Passeren dauan Tripouli,
Et d'au mesme vén que nous freto,
Dins las plages d'Alexandreto,
Sans sejour ni sans s'arresta
Aquel vén nous anet pourta.
Vén, brave vén que nous alegro
Dins lou destrech de la mar negro,
San saupre coussi ni coumén.
Aissi fouguet l'estounamén,
Mesmes Caramantran mon Mestre
Se fousso bé vougut veire estre
Lion d'aqui, tant éro transit
De la paou que l'avié fezit,
Toutesfés san n'en faire mino
El dessendet à la sentino,
Embé la carto & lou coumpas,
Et pioi coumençet pas à pas
A coumpassa de bonno grasso.
El vous coumpasso & recoumpasso,
Tant de temps, tant de mêmes temps,
Tant de miech véns, de cars de vén,
Tant de terros san tant de villos,
Tant d'ampoulos san tant de millos,
Tant de millos van jusqu'aqui,
Dounc n'autres deven estre aqui.

Adoun en mountan vers ſon pople
Crido, aiſſi ez Counſtantinople,
Enfin l'aven ſauput trouba.
Lou grand Turc per veire arriba
Un veiſſel de tant bonno taillo
Anet mounta ſus la muraillo,
Janiſſaris & Eſpahins
Et noun liaguet ſaique dedins
Lou port barquo vuido ou cargado
Qu'oun tireſſo ſa canounado,
A l'hounou de Caramantran,
Quan lou Turc d'un viſage fran,
Et d'uno mino retengudo,
L'ianet faire la bén-vengudo,
Diſén, vous ſias lou bén-vengut,
En boun lioc vous ſerez tengut,
Seloun l'hounou que vous merito.
Noun l'iaguet tourre ni garitto
Feneſtro, balét ni trelis
Qu'au bruch que ſe faguet coulis,
De noſtro nouvello vengudo
Nou fouſſo eſtado retengudo,
Et cado banc fort ben cauſit.
Tout aquel jour aurias auſit
Dins aquel grand Counſtantinoble,
Vivo Caramantran lou noble,
Que vay coum'un autro Jaſon
Counquiſta la riche toiſon,
Et dounta las beſtios cruellos.
S'y faguet millo cauſos bellos,
Cent farços, cent baléts pignats
Sept ou ioch azes de Gignats,
Forſo eſcaſſos à longo capucho,

Uno caiſſo emb'un fanfarlucho,
Eſtendut dedins de ſoun lon ;
Noun pouguet pas ana pus lion,
Per eſtre trop coufflat de glorio.
En pau de temps, may noun morio,
Né veirez, ſe Dieu play, la fin.

Bourgez.

Conto m'ou tout, moun bon couſin
Acabo m'é de fa lou conte.

Souldat.

N'ai pas leſi qu'ieu tou raconte,
Pode pas, fai pas pus de jour.
Te lou dirai un autre jour.
D'aqués pas vau prene la reme
Adiouſias per tout lou Carême.



LA PRESO D'AU COUGUIEU
Au Breſc.

CANSOU.

LOUS auſſels de paſſage,
Quan ven ſur lou Printemps
Chacun en ſon ramage
Gazouilloun douſſaméns.
Et lou banut,
Chut, chut & chut,
V'autres veirez ſe la Choto
Noun atrapo lou Coucut.

Benarrits & Becasso,
Ni Perdis preso au las,
N'an pas la car tant grasso
Coumo lou Couguioulas.
Et lou banut, &c.
Sa car ez delicado
Et lou millou moussel,
Es s'ez ben aprestado
Lou quieu d'aquel aussel.
Et lou banut, &c.
Venez, venez, Choutaires,
Planta leu vostre bres,
Messieurs sans qu'iste gaire
Vous lou veyrez leu pres.
Et lou banut, &c.

Choutaire.

Garas, Garas davan Messieurs, fasez me plasso,
Noun m'incoumoudés pas à faire aquesto casso.
Car ben qu'aquest yver se rencontre un pauc fresc,
Jeu noun restaray pas de sa valé moun bresc.
Ma Choto languissié aval dins sa demoro,
Qu'és causo qu'aquest cop l'ay sourtido deforo.
Mai pioi qu'ieu vese aissi tant de gros aussèlun,
Davan que m'entourna bé ne pendrai quauqu'un.
Quand ma Choto vous vey, enratgo de coulero,
De l'envegeo qu'el a de faire bouno chero,
Que se pot atrapa quauque bon aussel gris,
Bé vole couvida toutes mous bons amis.
Jamai jeu noun ai vist dins un autro campagno,
Tant d'aussels coumo l'y a dins aquesto compagno.
De me creire escapa, vous autres vous troumpas,
S'un cop mon bresc vous ten, non m'escaparés pas.

Lou Choutaire ten foun brefc.

Commençén à planta, aiffi l'ia uno plaffo,
Fort propro per moun Chot à fa veni la caffo.
Quau bé qu'aquefte cop s'oun foui pas malhuroux,
Qu'auan que m'entourna ne prenguo may de doux.

Lou Choutaire entén canta lou Coucut.

Que diable és tout aiffo que la caffo non vengo.
Si faut-i que que fié que quauqu'un fai fe prengo.
Jeu m'en vau dounc vira deuers l'autre couftat,
Que beleu lou foulél ly levo la clartat.

Torno entendre lou Coucut.

M'aurié ti bon matin quauquo vieillo dannado,
Ou cauque couguieulas, dounat la maloüillado.

Lou Cougnieu vey la choto.

Que fai aufiffe jeu, qu'és tout aqueft fagan?
Qu'és aquo que parés qu'jeu vefe aiffi dauan?
Helas quinte malheur a dins aqueft campeftre!
Per cinquanto efcuts d'or non fai voudrié pas eftre;
Parce qu'ieu vefe aiffi lou pus maudit auffel,
Que fe piofque nourri fous la capo dau cel.
Aqueft és lou foulet que blafouno mas armos,
Et qu'és lou foul fujet de toutes mas alarmos;
La rationafion que me fai mon cervel,
Es lou foul fouveni d'aquel maudit auffel.
Hélas! Meffieurs, vefez, regardas fon vifatge,
Et tout lou tour d'au col, fon marquetat ploumatge.
Regardas li fon yol couffi diable lufis,
D'agacha fixaméns aquo vous ébloüis.
Bourdat tout à l'entour d'uno vivo jauniffo,
Que tefmoigno en effet qu'és tout plén de maliffo
Vous vefez que fon bec és talaméns croucut,
Que fe poudié tené cauque paure coucut,
Aval encranpounat en fas griffos vilenos,

Saique lou pourtarié jusques dedelai Genos.
Avan qu'abandouna tant soulaméns la pel,
Jugeas donc se non és un fort maudit aussel,
Non vefes pas coussi d'abord que vous agacho,
Tout autour de son yol relevo la moustacho.
Coumo fan aujourd'hioi lous courtisans pus fats,
Que quatre fés lou jour voloun estre goufrats.
Vous vesez à son cap que semblo qu'age envegeo
De n'atrapa quauq'un, mai coussi voulategeo.
Qu'és tout aisso d'aissi, y a ben quiquon mai,
Car de moun souveni noun l'iavié vist jamai,
Que souguez estaquat dessus uno paleto,
Amai de daries él, a uno cabanetto.
Que noun se lotge aqui quand lou jour és vengut
Certos s'yeu ou savié, bé vole estre pendut,
S'oun ly boutavo fioc tout aros à sa plaço,
Per noun avé pus pou d'aquel' orro bestiaço.
Que fay vese yeu may? cauque esprit curious
Sai és vengut planta aquestes dous bastous.
Aisso noun és pas fach sans cauque grand misteri,
Coumo a mena lous baus aval vers Sanct-Tuberi.

Lou Coucut se prèn.

Ai, ai, quiquon m'a prés que me quicho la man,
Bé men vau crid' à mor s'oun me dounos lou van.

Cassaire.

Couratge que deman mangarén de ma casso,
Quint diable d'aussèlas! la vileno bestiasso,
Que s'és preso à mon bresc, noun te sercavo pas,
Lou couguieu d'aquest temps non se trovo pas gras.
Et incaro serié dedins ma cabaneto,
Sans creire d'avé prés ou Merle ou Alausetto.

Couguieu.

Cassaire per pietat dono m'un pauc lou van;

Car aquefte baftou me vai coupa la man.
Et yeu te proumetrai que jamai pus Caffaire
Noun me veira rouda alentour d'un Choutaire.

Caffaire.

Jeu t'ai prou vift rouda autour de mon cachot,
Tu fai eros vengut per fa pou à moun chot.
Vous autres vefez bé couffi mon chot vous gueto,
Et quand vous pot tené fe ne fap fa desfeto.

Couguieu.

Choutaire, jamai pus yeu noun y' tournarai.

Caffaire.

Aquo fçave bé yeu, noun pas fe non me plai.
Avan que m'efcapa bé cau qu'yeu te counoufquo,

Couguieu.

Vous recounouiffez bé qu'oun foui pas uno moufquo.

Caffaire.

Uno moufquo fiez pas, aub'un autre animau.

Couguieu.

Auméns vous fçavez bé qu'oun fau pas gés de mau.

Caffaire.

Noun pas fou difes-tu que vas fa la nifado,
Au nis d'un autre auffel fans y fa la coüado.
Incaro fas bé may que ly mangeos fous yous,
Et pioy l'in fas aprez, autres dous toutes nous,
Sans l'iaiuda à bafti foulaméns d'uno paillo,
Cependan que das yous as defia fach ripaillo.
Amay difos aprez que tu noun fas pas mau,
Jeu te vole trata aqueft cop coumo cau.

Couguieu.

Choutaire au nom de Dieu douno m'un pauc de trevo.

Caffaire.

Aquo vole bé fa, ieu crefe que tu revos,
Qu'ieu te donc lou van, tu pouiries b'enratgea.

Couguieu.

Quint proufit aurez-vous de me faire mangea,
Jeu vous farai veni au gouft de voftro maiffo
D'auffels que vous veirés que feran d'autro graiffo.

Caffaire.

Noun farai pas auméns que non fçache ton nom.

Couguieu.

May que gaignarés-vous à mon mauvais renom ;
Vous n'augmentarés pas per aquo voftro glorio,
Ni noun croumparés pas per acquo mas ni borio.

Caffaire.

Que fiez perfuafif, mai qu'as tu de caquét.
Tu fçaves belcop mai qu'oun pas lou parrouquét.

Couguieu.

Lou parouquét ou fap tout per aprentiffatge,
Et ieu parle fans fard mon naturel lengatge.

Caffaire.

Jamai noun aurié dich que lou Couguieu parlez.

Couguieu.

Choutaire efcufas mé que fe me proumetez
De me tira d'aici dau cruel efclavatge.
Je vous ou dirai tout en mon coumun ramatge.

Caffaire.

Que diable diras-tu que piofquo eftre nouvel,
Jeu noun m'arefte pas au caquét d'un auffel.
Tu te voudriez fauva embé tas parauletos.

Couguieu.

Noun fau pas veramén, aquo foun de fournettos.
Jeu foui fort innouffén, & noun foungearai pus,
Que d'ana franchamén fans fart & fans abus.
Jeu vous vole prouva que d'au tens que regnavou
Lous Auteurs pus fenfats, que las beftios parlavou,
Ouvido ou a laiffat per fous doctes efcrits,

Et Esopo atabé lou Rey das bels esprits.

Cassaire.

Mai que me dises-tu? que vou dire ta gloso?

Couguieu.

Es que s'avez legit dins la metamorphoso;
Ou se la legissez, vous y remarquarés,
Qu'a las bestios adounc noun l'y manquavo rés.
Chacuno defendié tout soun fait per paraulos,
Tout parlavo à la dounc jusqu'à las cagaraulos.
Despioy de paire en fil jeu soui sourtit d'aquis.

Cassaire.

Ieu noun ou cresié pas regardas quand on dis,
Que despioys aquel temps se sie tant conservado
La raço das couguieus jusqu'en daquesto annado
Je soui certos ravit de toun plasén discours.

Couguieu.

Ay, coumpaire ount sies-tu? veni à moun secours.

Cassaire.

Coussi à toun secours! gardo que toun coumpaire,
Au tant pla coumo tu, noun sie prés dau choutaire.

Coumpaire.

Qu'entende ieu aissi, qu'és tout aqués déduch?
Ieu ay ausit de lion, s'ou semblo, cauque bruch.
Que voulatego aqui, quauque aussel de rapino?
Quau és aquest d'aisi que me viro l'esquino?
Ay paureto de Dieu & aissi te siez prés?
Que say veniez rouda à l'entour d'aquest brés?

Couguieu.

He noun sçaves pas tu que la choto és estrangeo,
Que quand nous pot tené, la vileno nous mangeo.

Coumpaire.

Choutaire, se te play, dono l'y un pau lou van,
Car certo aquest d'aissi és un fort bon enfan.

Caſſaire.

Lou van, non faray pas, que farié mon doumage.

Coumpaire.

Aiſſo n'és pas auſſel d'un delicat ramage.
Outro qu'oubligearas forço ſorto de géns,
Car lous travailladous, quand ſen ſur lou printens,
Que l'auſiſſon canta, diſou, bono ſié l'houro.
Soun cant recreo tout: car aquel que labouro,
Adounc ſe ſén ſegu dau bel téns que joüis,
Et chacun que l'entén, de gauch ſe réjoüis.
Et de fait apres él, milo divers ramages
S'auſiſſon das auſſels que ſon ſoubs lous fuillages :
Lou roſſignol charmant n'aſſoublido pas rés
De ce que la naturo l'ya doctamén aprés.

Caſſaire.

Ieu creſe ben aquo, may que ſe pot y faire?
Sy faut-y contenta la choto & lou choutaire.
Que me dounaras tu que lou laiſſe enana?

Coumpaire.

Coumpaire digas dounc que l'y voulés douna?

Couguieu.

Et que trouvés-vous bon que l'y doune coumpaire?
Ieu noun ay pas aiſſi cauſo que vaillo guaire.

Coumpaire.

Se l'y faut-y quicon per vous douna coungé.

Couguieu.

Certos ieu noun ay rés, tant me trobe laugé.
Choutaire toutesfés te vau douna mas ploumos,
Que valoun beaucop may que cent noutablos ſoumos.

Caſſaire.

Tas cornos malhuroux que portos ſur lou cap!
Bouto las à couffy, qu'ount t'en vole pas cap,
Porto las au bourdel, que las ſebres quartanos,

Te toumboun deſſus tu embé toutos tas banos.

Coumpaire.

Choutaire, permét me que jeu ſié ſa cautioun.
Jeu lou ſaray cava per tout Subſtantioun,
Avan que noun ajan per te ſa la countento,
Vivaren tou lou roc juſqu'a la foundamento.

Caſſaire.

Toquo, l'affaire ez fach, s'é trouban lou treſor,
Au mén ſeray pagat tout en de peſſos d'or.

Coumpaire.

Tout en de peſſos d'or. Se noun vos de reallos,
Auras de bels ducats, quadruplos, jacoundalos.
Piſtollos & ſaquins, & d'eſcuts au ſouleil,
Noun te manquaran pas de la pezantou d'él.

Caſſaire.

Et noun m'en pourras pas bailla d'uno autro eſpeço?
D'or dau pus eſpurat, d'au plus fin qu'y fougueſſo?
Que nya qu'an may de round que lou clos de la man.
Amai pus de largeou qu'un large maſſapan.

Coumpaire.

Jeu veſe que tu vos d'aquellos grans antiquos.
Ho que d'aquel couſtat n'intraren pas en piquos.
Las mendros que prendras feran coum'un palét,
Que n'iaura per lou méns la cargo d'un mulét.

Caſſaire.

Oy, may fagan millou, pioi que vous fau d'adjudos
Faſez que jeu y ſié; car mas mans que ſoun rudos,
Soun d'aquellos que cau per vira, revira,
Terro, peiros & roc & tout ç'o qu'y ſera,
Et pioi s'ez de beſoun que nous faillo ana querre
Aval au foun d'au Lez, la porto qu'ez de ferre,
Apres avé tirat l'or, l'argén, lous lingots,
Qu'y fougueroun cachats per lous Gots, Viſigots,

Faren veire à chacun que noftro diligenço
Surpaffo la magie, & touto fa fienço.

Coumpaire.

Et fe l'ya de demouns & d'efprits infernaux,
Que vengoun, jeu noun fçay, troubla noftre repaus,
Que farez vous aqui? fau avé de bougio,
Et quauque vieil routié qu'entendo la magio,
Que cerno coumo fan, que faffo de grands rounds
Que digue en marmoutan cauquos imprecatious,
Qu'age d'offes de mort d'au pus prez cementeri.
Aiffo, digan ou tout, fe fa pas fans mifteri.

Caffaire.

Jeu vefe ben aquo : may per aquefte cop,
Nous pourrian pas fervi d'au baftou de Iacop?

Coumpaire.

Fagan ce que voudras, & bano contro bano,
Carguen au coumpairas vitamén la cabano,
Sans ana tant parla ny cerqua de refoun.

Couguieu.

Coumpaire, qu'es aiffo? me metes en prifoun?

Choutaire.

Incaro parlaras, horro beftio banudo,
Jeu noun te vole pas veire la tefto nudo.

Coumpaire.

Coumpaire eftafe fiau, courage tout va bén,
Pioi que d'un petit mau né tiran un grand bén.

Couguieu.

Que de bén, que d'argén, & qu'in trefor defneffis!
N'autres n'auren bé tant qu'oun manquara defeffis.



LOU SECOUND MARIAGE
de Cagaraulo.

LA gafquiro la miro,
La gafquiro la, la,
Lou bon meftié qu'és de fila,
Dau quieu coumo las teriragnòs,
Fay bon eftre dins las coumpagnos,
Amay paffa fous pus bels jours,
Dins lous bals & dins lous difcours,
Oun chacun fay foun perfounage.
Parlén donques dau mariage
D'un veuze que s'és maridat,
Que fau que vous fié recourdat,
Per vous remettre en fouvenenço
La joyo, la rejouiffenço,
La fefto que duret trés jours,
Quand de Guillaume mas amours
La nopço fouguet celebrado,
Et de la jouve maridado,
La nioch que la fauguet coucha.
Certos aiffo fe deu coucha
Au renc de las caufos plus bellos.
Tout lay anet per efcudellos,
Quand aquel banquét fe faguet;
Un mioch d'aiguado s'y beguet,
Et quauques picharous de prenço,
Qu'ero bono per excellenço,

Que de tant qu'y trouvavoun gouft,
La fouflavoun coumo de mouft.
Outro qu'y avié forffo viando,
Noun pas que fouffo trop friando;
Car lou mouffel pus delicat,
Se trouvet as feges d'un cat,
Pelemelat en las meginos,
De cauquos beftios fauvaginos.
Car de bouc, & car de creftat,
Tout y ero bén apreftat.
Pefes de biou, de fang, de tripos,
Tout per aqueftos fripelipos,
Leus de cabros, & jeu noun fçay.
Vefias affetats çay & lay,
Efcorgeo-roffos, porto-faiffes,
Que moulinavou das dous caiffes.
Coum'un mouni qu'és à la fan,
Aurien devourat un enfan,
Un biou, amay faique fa maire,
Se lous agueffoun laiffats faire.
Et lou quiftou de l'efpitau,
Que lou vefias, gnac, gnac antau,
Qu'y fafié tambè fous afaires,
Coumo poudien fa lous dauraires:
Ou autromén curo-retrats,
Rouges lous vilens affarats,
Que de tant qu'y prenien de péno,
Avien toufiours la gorgeo pleno.
Aquel repas ero en l'eftat
De gens de bello qualitat.
Vous avias au bout de la taulo,
Lou noble & vaillént Çagaraulo,
Et fa moulié tout vis à vis,

A quau tenguet aqueſt devis :
Pioi qu'apres uno grand tempeſto,
Ma mour vous courounas ma teſto,
Et ſafez ceſſa moun tourmén,
Et qu'apres tant de penſamen,
Que me tenié ſoubs ſa tutelo,
A cauſo que ma parentelo,
Me voulien toutes engarda,
D'avé l'heur de vous pouſſeda,
Heur que me permét que vous baiſe,
Vous noun creirias que ieu ſoui aiſe
De me veire en vous fourtunat,
Certos mai que s'avien dounat,
La plus bello ſaumo à Guillaume,
Que fous en tout aqueſt Riaume.
Tant ieu ſoui tranſpourtat d'amour,
Ieu ai mai de gauch emb'un jour,
Que noun aurai jamai de peno,
A cauſo, ma chero Eſteveno,
Qu'anioch ieu me ſatisfarai,
Et veirez ce qué vous farai,
Bras à bras deſſout la courtino.
O roundo poumado tetino !
O ventre du de moun traval !
O ſanctos bouquos de coural !
O nas ! o fron blanc coumo albaſtre !
O bel iol moun fioc & moun aſtre !
. . . .
. . . .
Quand ieu ſounge à tant de deliſſe,
D'aiſe & de gauch eſtavaniſſe,
Tout ravit en admiration.
Anén per la mort & paſſion,

Se faut-i que ieu vous enbrande.
Guillaume, ieu vous recoumande,
Que vous me tratés douçamén,
Sou li dis ello baffomén.
Adounc Guillaume li fai fefto,
La prén, l'embraffo, li protefto
Que noun la laiffarié jamai,
L'affegure qu'el avié mai
D'amour que noun pas de paraulo,
Qu'ero lou cor de Cagaraulo,
Sa glorio, foun tout, fas amours,
D'un femblable ou pareil difcours,
Guillaume countén en fé même,
Allegavo lou fioc, eftreme
Que lou cremavo per dedin.
Soun difcours n'ero pas badin,
S'el li parlavo de la forto.
Adounc d'uno paraulo morto,
Coumo quand l'on eftavanis,
Elo li dis : moun Adonis,
Moun ben aimat, moun Cagaraulo,
Se lou nervi, baftou ni gaulo,
Noun me troublo pas moun repau,
Qu'aimez la pax dedins l'ouftau,
Vous veirez que voftro Efteveno,
Se trouvara de bono meno.
Vous aurez & vefpre & matin,
Per vous de cauléts au toupin,
D'ourteto, ou cauquo aigo boulido,
Cauquo fardo toufiour rouftido,
De fang, de leu, cauque quicon,
Petit, frian & que fié bon,
Et noun fouffo qu'uno arenquado,

Quand vous vendrés de la journado;
Car un home que vai fougea,
Noun ou pot faire fans mangea.
Et vous rendrai de bouns ouflces,
Dignes certos de mous fervices,
Et d'uno fidello moulié,
Se nia cap dedins Montpelié,
Pioi que vous avez per houmage,
La flou de moun dous pieufelage,
Dauqual vous poudez difpaufa.
Aquo s'apelet fé baifa,
Baifa legitime fans blaime,
Baifa pus dous qu'oun pas de baime.
Baifa que noun fouguet pas trop,
D'y tourna fieix fés per un cop,
De plec à plec d'uno feguido.
Baifa que li tournet la vido,
Et li reftauret tout lou cor.
Enfin d'un amourous acor,
Guillaume en fas amours fidelos
Coumo un parel de tourtourelos,
Bec à bec fans fard & fans feu,
Suçavo lou fucre & lou meu
D'aquelos bouquos couralinos.
Bouquos pus douffos & pus finos,
Qu'un floc de velous fatinat,
Bouquos dount l'eur és deftinat,
Soulamén au bon Cagaraulo.
Adounc chacun quitet la taulo,
Per lous arrenga din lou liech
Ello d'un iol ouvert à miech,
Coumo fe vefié foun fuzari,
Dis : liech que feras fecretari,

ıous countentaméns anioch,
ıe ben que ſiez fach de gloch,
'uno paillo qu'ez pus duro,
nillou d'aquello pouſturo,
s'eros pus mol ou pus plat.
Guillaume qu'ero couflat
vén d'amour que lou travaillo,
nço ſus aquello paillo,
: perdut tout à l'inſtant;
e coungé d'aqui eſtant
tarda pus à l'Aſſemblado.
a ioio fouguet troublado,
d penſan eſtre en pax alin,
ſiguet darlin, darlin,
ı, darlan, pintos, aiſinos,
de biou, ſartan, baſſinos,
os de travailladous,
ıillos, peirous, aiſadous,
tos, counfuſiouns, vacarmes,
s'auſiſſien juſquos as Carmes,
ın plus gran eſtounamén,
d'aquel gran bramamén,
faſien ſus aquo ſieis azes.
diſoun que d'alai das maſes,
s Peraus prés de la ma,
ıcun lous entendet brama.
ıume de quau la vedillo,
poudié pus tene ſeſillo,
o deja dins l'iragnas,
guet : ma mour ſe fougnas,
me farias bé veni neſſi,
lou loubet tant de desfeſſi,
veirez que d'aiçi un pau,

Vous & ieu ferén en repau,
Per lou moien de quauquo ruſo.
Guilhaume en ſa camiſo cruſo,
Fachat de quita lou coumbat
S'en vai trouba Mouſſur l'Abat,
Qu'és aquel que das mariages,
De chacun levo lous peages,
Entr'el & lou cap de jouvén,
A meſuro que n'an lou vén,
Seguits de la flou de la villo,
Guilhaume qu'oun a croux ni pilo
D'aquel témps per lous countenta,
Lous prego fort de l'eſcouta,
En li faſén aqueſto harengo.
Mouſur l'Abat que Dieu mantengo,
Et vous autres que ſez preſéns,
Que coumandas quan ſez enféns,
Lous forts que vous ſoun tributaris,
Que coumo Reis das charivaris,
Princes das veuſes, grands Segnous,
A qué toutes lous coumpagnous,
Sié guerro ou pax, preſtoun mans fortos
Que poudez enfounça las portos,
Roumpre las vitros, caſſa pots,
Qu'avez un fief ſus lous tripots,
Reſſorts, Doumaines & Bailliages,
Surintendans das mariages,
Das veuſes & de touto gén,
Jeu noun vous negue pas l'argén,
En ce que vous ſoui tributari,
Faſez ceſſa lou charivari,
Per anioch, & venez deman.
Adounc en li baiſan la man,

S'eſtreme, & ſus lou liech ſe rounço.
L'Abat coutén de ſa reſponço,
S'en vai, & lou laiſſet en pas.
Lou lendeman noun manque pas,
Memouratif de ſa proumeſſo,
D'ana countenta la jouineſſo.
L'Abat & lou cap de jouvén,
Et Cagaraulo en ſoun vivén,
Qu'es aro lion de noſtro auſido,
Fai parla d'el & de ſa vido.
Mai Meſsieurs aiſsi n'ez pas tout,
Incaro vous dirai un mout,
Dau viage de quauquos fillos.
Aiſſo noun ſoun pas d'andounillos,
Fennos & tout y ez meſclat,
Car ellos ou an deſſallat.
L'affaire vai d'aqueſto ſorto.
Dous hommes li van faire eſcorto,
Un jour qu'anavoun à la mar
Et per noun trouva tant amar,
Lou caut d'au jour que lous alaſſo,
Sé déliberoun de ſa caſſo,
Per rire ou per millcu ſoupa,
Chaſcun commenço à deſcampa
Bravamén en ſoun harquebuzo.
Un d'elles s'arreſto & s'amuzo,
Reſoulut de faire un bon cop.
Enfin ſans qu'el tardeſſo trop,
Vei courre lou long d'uno rego,
D'un camp laurat uno lipego,
Et tout jouious coumo inſenſat,
Apres avé prés & caſſat,
Li dis, fillos, veſez ma caſſo,

Dieu m'a fach uno bello graſſo
D'avé prés un tant bel auſſel,
Ges, qu'és genti! veſez qu'es bel.
A lou col lis coumo de veire,
Las fillos per la millou veire,
Lou pregoun de li la bailla,
Et vegean la, & vegean la.
Que la manege & que la vego.
Ges, moun Dieu, la belle lipego!
A lou bec coumo de coural,
La creſto rougo coum'un gal,
La co bello, las ploumos largos,
Tallamén qu'antre mans & margos,
Baillat rendut coutro-rendut,
Aqueſt auſſel fouguet perdut,
Vela ma lipego avalido,
Ieu auſiſſe quauqu'un que crido,
Adieu-ſias, bon ſoir, bonno nioch,
Ieu m'en vau ſoupa, pioi qu'és quioch.



DESCRIPTION DE L'ÉCLUSE

que Monſieur Valat fit faire à S. Bauſeli.

LAS Arenos, lou Pon-dau-Gard,
Aquo noun és rés au regard
D'aquellos ſept grandos merveillos,
Que jadis eroun noumpareillos.

ɔtanto millo pas de lon,
ien lous murs de Babilon,
nou céns Cameus ſur ſa boſſo,
ıgueroun cargats dau Coloſſo,
an toumbet per certain deſſaut,
'avie ſeptanto couidats d'aut.
· las piramidos d'Egypto,
ıgt ans li fagueroun ſoun gito,
ꞅ ſubjeɛ̃ts qu'oun pas de lebriés,
ꞅs-céns ſoixanto millo oubriés.
ꞅ-t-i viſt cauſo tant eſquiſo,
e lou Mauſolo d'Artemiſo?
nt lou marbre n'y manquet pas
ıtre-céns onſe & tant de pas.
ie bén qu'on s'emerveilleſſo,
ı grand Temple qu'ero en Epheſo,
dous-céns vingt pas de largou
quatre-céns vingt de loungou,
cinq que leiſſavo en arriero,
no cervello aſſez laugiero.
uito ſaut faire mentioun,
ı ſimulacre en perfectioun,
Jupiter, noun ſach de ciro,
d'ivoire ou ben de porfiro;
dau Pharo, tourre de ma,
h exprés per y alluma
flambeau, afin d'avé curo
. mariniés la nioch eſcuro,
ırre que couſtet per lou méns
ıtre-vingts-millo & quatre céns,
ıten quatre-céns-millo peſſos
ır & de pés en ſas eſpeſſos.
quel témps tout ero luzén,

Car aro emb'aqueſt temps preſén,
L'on noun vei rés que noun empire,
Toutosfés uno cauſo admire,
Qu'és ben digno d'admiratioun,
A cauſo de ſa perfectioun,
Ni las ſept merveillos d'au mounde
Ni rés ſus que l'home ſe founde,
Noun eſgalo aquel baſtimén,
Sans artifice de cimén,
Baſtimen qu'oun és pas croiable,
Que ſié coumo és tant admirable,
Baſtimen ſans aucun defau,
Deſſus la ribiero d'Erau,
Ribiero que de ſoun rivage
Veſino emb'un certain village,
Village qu'oun nia pas un tau,
Coumo S. Bauſeli d'Erau.
Prés d'aquel lioc tant agreable
S'és fach un moulin delectable,
Moulin qu'oun a pas ſoun pareil,
Deſſout la rodo dau ſouleil,
Aiço ſoun pas cauſos frivollos.
Premieiramen y a ſieix molos,
Qu'à chacuno d'un grand travail
Lia ſaugut un grand atirail,
Dex miolos yeroun atalados,
Et fort viuamén emplegados,
Outre tout un mounde de géns,
Coumo tarraillouns deligéns,
Qu'acoumoudavoun lous paſſages
Per y prene ſous avantages.
Sagamén fach; car un tal ſai
Ero l'effect d'un grand eſſai.

A qui falié pas ana vite.
Quiffac, Sauve, S. Ypolite,
Soun de camins tant ben coumprés,
Fort difficilles toutes trés,
Et que jugeo ben de l'affaire
Trobo qu'aquo fe pot pas faire,
May l'efprit fubtil que coumpren,
Ven à bout de ce qu'entreprén.
A Moufur Valat que merito,
Tout lioubeïs & li proufito.
Que lou Ciel fié toujour pourtat
Au bén de fa proufperitat.
Vengean, & parlen de l'Eclufo ;
Ni vefez pas caufo confufo,
Aguillos, folos & tirans,
Efparraffes & caramans,
Affichos de ferre paufados
D'uno faiçoun ben ourdounados.
Enfin aqui noun manquo pas,
Rés qu'oun fié paffat au coumpas,
Jufquos à d'unidos calados,
Et ben ramplidos las caiffados.
Moufur Eftado n'és l'Argus,
Que fouignous veillo aqui deffus,
Et fa pourta per fas carretos
Ben affourtidos de cambetos,
Effieus, raiffes & lou boutoun,
La peiro & bois que fai befoun,
Quaranto perfounos ordinarios,
Soun à l'Eclufo neceffarios,
Que fan cauffos & fan perpoun,
Fan foun devé jufqu'à tau poun,
Travaillan emb'aquello Eclufo,

Que la rego dau quiou li ſuzo.
Jamai deſpioi qu'an coumençat,
Noun a ni plougut ni grelat.
Cauſo eſtrangeo! Bacchus charmavo
Lou téms, tant ſa clocho ſounavo,
Clocho incarnado dedins,
De la licou das millous vins.
Ha, benhuroux jus de la ſouquo,
Quan vai dau veire dins la bouquo!
Prefachiés, braves prefachiés,
Venez began à plen pichés,
Tout vous és plan & ſans obſtacles
Vous autres ſafez de miracles.
Metge li fai de ſoun couſtat,
Ce qu'és digne d'aquel eſtat.
Per Fabre, ſa gran deligenço,
Vai au delà de la ſçienço,
Et ſi me deu eſtre Avoucat
Qu'el merite d'eſtre loüat,
Et ce que m'y porto & apello
Es qu'on l'eſtimo trop fidello,
Cepandan avan que ſié fach
Fau de temps emb'un tau presfach.
Vous veirias Mouſur Couniliargue
Couſſi lous fait attendre au margue,
Per eſtre coum'és ſoulamén
Home de prount coumandamén.
Quan crido, Ion, vos ſaire vite,
Per la morbieu s'ieu me deſpite,
Podes be dire, emb'un baſtoun
Que t'eſpouſſarai lou perpoun,
Ou ſe ieu pauſe ma centuro
Sé te ſarai bonno meſuro,

ege dougeno de cots,
audran de cots de billots.
chacun en ſa pigaſſo,
; lous aubres eſpoudaſſo,
eſpecta peiro ni roc
plus que d'eſpargna lou broc.
r Bouyé que ten lous vieures
gens noun ſoun pas de lieures
à l'entour lous bramo-ſans
doun quantitat de pans,
peis, ou cauqu'autro cauſo,
nén vous laiſſoun pas pauſo.
apelan vieu de l'autat,
ravaillo que ſié pagat,
oun y és touto entieiro.
r Bouyé, d'uno chambrieiro
prou per vous countenta.
s vous pourrié pourta,
ıvé trés à davegaires.
eas ben à voſtres affaires.
uos fés lou reinar ſourtis
caverno, quan patis.
garçous quand n'aurias trento,
mai gardo la ſervanto,
ıven l'aido & lou payeur,
Liſort vous avez l'heur,
d'uno impourtanto bourſſo
ouſſo que fai qu'on tremouſſo.
s'ez huroux d'eſtre tengut
per voſtro vertut.
travail, puiſſant, incroiable,
parfectamén loüable,
, digans ou tout à plat

De l'efprit de Moufur Valat.
Noun pas que fenfo l'affiftanço
D'aquel gran Prelat d'impourtanço,
Qu'ez Mounfegnou de Mounpelié,
Emb'aquel travail vous voulié,
Jeu noun fcai en quint téms ni couro
N'aurias vift & la fin & l'houro,
Lou bras pus puiffant tout l'eftieu
Es eftat (gracias) lou fieu.
Per Madamo de la Rouquetto
Es ben refoun que l'on la metto,
Pioi que difez fans fiction
Que l'iauez forço oubligatioun.
A Moufur de Roüet de mêmo,
Pioi que d'uno affectioun extremo
S'y és grandamén emplegat.
D'aquo li s'ez-vous oubligat.
De S. Baufeli la coumuno,
Vous ez eltado trop coumuno,
Aquo fe pot pas ignoura,
Ce qu'après vous chacun dira,
Noun pas que noun vous degoun faire
Das fouples qu'an aveut affaire,
La raifoun ou vou, & perqué ?
Perce que vous avez dequé
Li rendre mai de benefices
Que noun pas elles de fervices.





l MORT DE L'ESPEROUNAT.

EPITAPHE

Ci gist entre les trespassez,
L'Esperounat & ses procès :
Parce que Phebus & Diane
Faisant un balet dans les cieux
L'ont pris pour dancer avec eux,
Et pour ioüer à la chicane.



Prologue.

OU téms, certos lou téms nous toumbo,
 De jour en jour dedins la toumbo,
la mort à que pensan pas,
us talouno de pas à pas.
ueſt ſiecle és tant variable,
.e noun s'y trovo rés d'eſtable,
ferme ni d'aſſegurat,
'és yoi deman és entarrat.
.o febre tant pauc ſié forto,
ıs un tornoman nous emporto,
noun ſaurian que que faguen,
ure mai que Mateusalen.

Meſſieurs que degus noun s'ouffense.
Aquel qu'a mai de ſén qu'y penſe,
Il découvre le corps.
Et jete l'yol ſus aqués cors
Tirat dau Rouiaume das mors :
Autrosfés quand el ero en vido,
N'ero pas aimat en partido,
Mai tout lou mounde lou beuvié,
De tant de graçio qu'el avié.
Jamai noun s'ero viſt en Franço,
Un home pareil à la danço.
Et ſe falié ſaire un balét,
El y pariſſié tout ſoulét.
De deſſus la mar Occeano,
Agues jougat à la chicano.
Fous ſur la terro ou ſur la mar,
Gaignavo tout au palamar.
Sa boulo à toutos diſſemblablo,
Partié d'uno forço incroiablo.
Et ſe falié ſa petit cop,
Noun s'avançavo pauc ni trop.
A touqua ſouc ou porto ou peiro,
De ſieis de plus ero premieiro.
A la raqueto & au baloun,
Agueſtes dich qu'ero un demoun ;
El s'avançavo & reculavo,
Selon que la poumo pourtavo.
Et au baloun coumunomén,
Aquetavo furiouſamén.
Per prouceſſes & per counteſtos,
Culbutavo las millous teſtos.
Touſiours lou veſias coum'un drac,
Vers lou Palais en quauque ſac.

Et jamais noun vous regardavo,
De tant vite que s'en anavo.
Non li manquavo que d'argén,
Car el erot fort diligén.
Se falié fa la pérmenado,
Fous de besoun ou de boutado,
De Mende jusqu'à Moumpelié,
Debutavo coum'un levrié.
Et crese se yeu noun mentisse,
Qu'ero soun petit exercisse,
D'ana, de veni, de tourna,
Tant se plasié à camina.
Lou voulias-vous à l'arquabuso,
A tira ben drech & de ruso,
Aguez dounat dedins un trau,
Autant petit coum'un dedau.
Lou diable, lou tour ni becasso,
L'atendié jamai à la casso.
Autromén n'aurié despuplat,
La mountagno & lou païs plat.
Enfin à que qu'on lou vouguesso,
Ero l'uniquo en soun espesso :
Et quau que fousso qu'en parlez
Falié que nommez Herculez.
Enfin & à la fin finalo,
Lou vesez dins aquesto salo,
Enfin vesez qu'és devengut,
A la fin dins un atahut.
Noun pouden dire quand ni couro
Dieu nous voudra, bono sié l'houro.
Aquel qu'ou a tout ourdounat,
A prés Moussur l'Esperounat.
Nostre Seigne nous ausso & baisso,

Et nous reduis dins uno caiffo,
Quand el vou, nous fai & desfai,
Fai de nautres coumo li plai,
Es él felon fa Providenço,
Que vou, que pot, que fe difpenço.
Es él que difpenço de tout,
Que tout lioubeïs emb'un mout,
Tant y a qu'aiffi l'ia difputo,
Noun pas certos que l'on l'imputo,
Incaro qu'aquo m'és tout un,
A la fauto d'aqués defun.
Lou fet és qu'en mourén él douno,
Perce qu'ero bono perfouno,
Et fai quauque certain legat,
Au proufit de fon Avoucat,
Vou & entén que que l'on digo,
Qu'apres fa mort el ne joüigo.
Soun Procureur, dis atabé,
Qu'és refoun qu'ague de son bé
Et noun demando qu'uno avanço,
De quauquo petito efperanço.
Fau ben qu'el y fie per lou mén,
Per codecil ou teftamén.
Lous clercs que fafien de coupios,
Caqueton que femblon de pios,
Et difon que la refoun vou,
Qu'agoun fe fe pot quauque fou.
Soun hofte Jean de la Valetto,
Vou foun braffau & fa raqueto,
Perpoun, cauffos, baffes, capel,
Souliez, arquebufo & mantel ;
Et dis que tout aquel bagage
Liaparten per dréch d'heritage.

u'a defpendut à fon houftau,
utant ou mai qu'aquo non vau.
uand un aubre tombo & que manquo
hacun fe pren emb'uno branquo.
u foui d'avis per evita
out aiço fans tant caqueta,
u'un home de Cour lous en forto,
aquo fe pot en quauquo forto.
u vau dounc querre un Avoucat
ue dematin ai rencountrat,
fin qu'en touto confcienço
e done uno brievo fentenço.
: que vous autres tant que fez,
as hors de Cour & de proucez.
u y vau & vene tout aro.

El va cerqua l'Avoucat & lou meno.

L'hofte lou vei & li dis,

Vous nous fafés fort pauro caro,
igas nous Mouffur l'Avoucat,
ous accufo-t-i lou pecat?
ardas que noun fias legatari
e quauque floc de foun fufari.

L'Avoucat.

Couquin, ieu demande lou drech,
Qu'ai fus l'hiver quand fai ben frèch.

L'Hofte.

Uno demando és toufiour nullo,
s'oun n'ia oubligat ou cedulo.

L'Avoucat.

Belitre, couffi me refpon.

Lou Procureur.

Noun vous fachez, aurén quiquon.
ou drèch, la forço & l'eficaffo,

Das papiez d'aquefto liaffo,
Faran que lous Clers, & chacun
Sera countén d'aqueft deffun.
Pourtas vautres un efcritori.

Lous Clercs.

Quan ferié dins lou purgatori,
Afin de nous faire paga
Bé cau que l'y l'anen cerqua.
Si faut-i qu'aquel que travaillo,
Sie pagat de fen ou de paillo.

L'Huché.

Chut, Caqueteurs, fafez paix là.
Cau s'entre-melo de parla?
Vefez aiçi Moufu lou Juge,
Que vous fourtira de garbuge.

Lou Iuge.

Huché, apelas lou cartel.

L'Huché.

La caufo d'un tel, contro un tel.

L'Avoucat.

Moufur.

L'Hofte.

Meffieurs, beleu vous autres.

Huché.

Paix là, laiffas parla lous autres.

L'Avoucat.

Moufur, ieu ai avoucaffat
Lon téms per aqueft trefpaffat,
Sans n'avé tirat uno pito,
Qu'ès uno caufo ben petito,
Noun pas foulamén un denié,
Que de caffo, s'el n'en prenié.
Car per d'argén n'y a pas ourdre.

Tantoſt m'agues pourtat un tourdre
De becaſſos ou d'eſtournels,
Du d'autres pus petits auſſels,
Coumo dirias de coquillados,
De lignotos toutos lardados,
De cardounillos, de pinçous,
De carezins, de paſſerous,
Enfin d'auſſels d'aquelo raço.
Veſez aqui touto ſa caſſo.
Jamai noun me baillet pus rés :
Et ſi per actes ſai parés,
Qu'a ſa mort me douno & me lego
De terraire touto uno lego,
A prene au bout de ſoun cap d'an,
Deſſus las oundos de l'eſtan,
Que ſoun neauméns en precari.

L'Hoſte.

Gardo quauque floc de ſuzari.

L'Avoucat.

Laiſſas me dire ma raiſoun.

Lou Iuge.

Yeu vous farai metre en priſoun.
Voi ! Qu'és aiſſo ! quint inſoulenço !

L'Avoucat.

Mouſſur, ſuffit uno ſentenço,
Que ſie de drech & d'equitat.
Per ieu vous diſe la vertat.
Outro qu'ai de viellos rubriquos,
De papies que ſoun autantiquos,
Qu'el me laiſſet, afin qu'un jour
Yeu lous prouduigue à la Cour
En ſoun téms, veiren, veiren couro
Pourren prene lou jour & l'houro.

Mouſſu, per touto counclufioun,
Yeu noun vole que ma pourtioun,
Sans fraudo, ſans tort, ſans maliço.
Faſez me, ſe vous plai, juſtiço.

Lou Procureur.

Mouſſur.

L'Hoſte.

Mouſſur, creſe que yoi...

Lou Iuge.

Chut, chut, ieu vous auſirai pioi.

L'Hoſte,

Mouſſu, ieu perdre patienço.

Lou Iuge.

Toujour faren quauque inſolenço.
Laiſſas parla lou Procureur.

L'Hoſte.

Tout ce que vous plaira Mouſſur.

Lou Procureur.

Mouſſur, las crotos de ma raubo
Témognoun que deſempioi l'aubo
Juſqu'au veſpre m'en ſoui anat,
Per Herculez l'Eſperounat;
Et creſe que s'el ero en vido,
Ma raubo ſerié fort pourrido,
Et qu'aurié gaſtat de ſouliez
Mai qu'oun ay mountat d'eſcaliez,
En la negeo, la grelo & plogeo,
Soui paſſat cent fés ſur la logeo,
Tant ſoulamén acoumpagnat
D'un habit bén ſouvén bagnat.
Lou matin quan la Cour mountavo
L'un & l'autre ſoulicitavo,
Qu'embé mous papiés à la man

Me remetien au lendeman.
Per tant qu'aneſſes per la villo
Noun baillavo ni croux ni pillo.
Vous pagavo tout en : allez,
Cerquas d'argén ſe n'en voulez.
Lou mal loubet, ſe gés de mouſſo
Acampavo jamai ſa bouſſo.
La croux ſaique lou fugiſſié,
Coumo un demon lou beniſſié.
Se quauquofés ieu me fachavo
De tant d'ancre que me gaſtavo,
De las plumos & d'au papié,
Me diſié que m'ou pagarié ;
Que s'el s'en anavo à la caſſo,
Me pourtarié quauquo becaſſo,
Quauque merle, quauque quicon,
Quauque presén que ſerié bon.
Un matin qu'oubriſſié ma porto
Lou veſe veni que me porto
Vn certain petit auſſelet,
Que l'apelleroun lou reinet.
Es uno petito beſtiolo
Que de bartas en bartas volo,
Es un petit auſſelet rous,
Que rodo per lous bartaſſous.
Aquel bel preſén d'impourtanço
Prenguere ieu à ſoun inſtanço,
Que ploumat, lardat & rouſtit,
Cinq-cens noun m'aurien pas remplit :
Et me faſie millo careſſos,
Tant, tant, & pioi mai de proumeſſos,
De paraulos tout un plén ſac,
Mais d'argen noun pas un patac.

Or ſi faut'i couſſi qu'on faço,
Que li retiroun ſa liaço.
Et que chacun poulidamén
Sié pagat legitimamén,
Aiſſi lia de papiez capables
De n'en rendre de miſerables,
Et de fa que ſoun heritié
Devengue un gros marchan blatié.
Per ieu, que me pagoun ma peno,
Et lous fraiſſes qu'un procez meno,
Ou que m'aſſignoun ſuſto & vin
Sur lou barroul de Sanct Fermin,
Ou ſur lous clouquiez de S. Pierre,
Tout lou blat que l'ianarai querre.
Ou que ieu poſque au merdanſoun
Peſqua tous lous muſcles qu'y ſoun.
Aqui tout ce que ſe pot faire
Emb'aqueſt malhuroux affaire.
D'un paſtre n'aurié un eſclop.
Chacun lou ſieu noun es pas trop,
Yeu noun vole que moun ſalari.

L'Hoſte.

Gardo quauque floc de ſuzari.

Lou Procureur.

Chut.

L'Hoſte.

Choutas.

Lou Iuge.

De par Dieu,
Agueſſes lou mangea tout vieu.
Concluez.

Lou Procureur.

Mouſſur yeu concluë

Que cau que mordo ni que ruë,
Que se torque s'és councagat,
Se vous plai que yeu sie pagat.

L'Hoste.

Moussur ieu vole.

Lous Clercs.

Oy sans alos
D'autres noun sen pas de cigalos,
Que canten sans saupre parla.

L'Huchié.

Pasez siau, fasez paix là.

Lous Clercs.

Moussur, ieu vole en consciença
Que iugez se lia d'aparença,
Que nous autres sian pas pagats
De l'héritié ni das legats,
Nous autres qu'aven prés de peno,
Mai que lous azes de Valeno,
Et qu'aven à cor & à fort,
Soustengut lou drech d'aqués mort.
Moussur, se nous sau faire enquesto,
Apointas nous une requesto,
A ce que vous prouvén en brief
Nostre interest & nostre grief.
Noun pas un soul, mai dous-cens millo
Tan forains que gens de la villo,
Vous diran que coumo un lutin
Nous troublavo vespre & matin,
Qu'el nous pressavo à toutos restos
Que li doublessen de requestos,
De countredits, de noun sçai qué,
Qu'un iour s'el avié ben dequé
Nous dounarie mai de pistollos

Qu'el noun faſié de cabriollos :
Et coum'aquo tout en danſan
Nous paſſavo d'ioi à deman.
Toutesfés ſans ſa mort ſubito
N'aurian pas perdut uno pito,
Et que voloun ti que ſie dich,
Que n'autres ajan tant eſcrich,
Travaillat nioch & iour ſans pauſo;
Sans que n'en tiren quauquo cauſo.
Mouſſur, jugeas un pau s'aquo
Se pot anſin ſa coumo aquo,
Et ſe noun meritan l'eſtreno
D'avé prés per el tant de peno,
Faſez né coumo vous voudrés,
Per ieu noun vous diſe pus rés,
Et noun founde moun eſperanço,
Que ſur voſtro juſto ourdounanço.

L'Hoſte.

Mouſſur, Mouſſur, que de Mouſſurs,
Petits clergots, petits troumpeurs,
Que noun an que bec & paraulos
Ni d'effećts qu'à rouſigat taulos,
Digas li quantes paſtiſſous
An mangeat per lous rouſtiſſous.
Groumandots qu'embé sas bevetos
Viravoun pintos & fouilletos :
Et pioi quand avien ben dinat,
Quau pagavo ? l'Eſperounat.
Voulez d'argen ? de cots de barros,
Se vautres ſentiſſias de narros,
De l'air que vous devrian paga,
Niauré per vous ſa counquaga.

Tou lous diables sié la vermino,
Que noun valoun rés qu'en cousino.

Lou Iuge.

Toubeu, vous fez un indiscret,
Sans oussença parlas courret.

L'Hoste.

Moussur, se persouno s'oussenço,
Mai que noun age l'escourrenço,
Prengue soun quieu en las dos mans,
Et vengue m'ataqua deman.
Vous veirés bé se liaura bresquos,
Amai se feran de las fresquos,
Et sou fau tout dire, Moussur,
L'Avoucat & lou Procureur
Soun elles dous que soun las causos
Que lou paure perdié sas causos.
Incaro serio ben assez
Se liavien gagnat un procez.
Mai noun lian jamai de sa vido
Gagnat la plus mendro pratiquo,
Noun pas soulamén un procez
Que vaillo gaire ben un zest.
Et cepandant chacun demando
Pro nobis crachén à l'oussrando,
S'a rez qu'ou pougan atrapa,
Quau regarda de lion gripa
L'Avoucat & lou Proucuraire,
Sabez s'elles ou saboun faire:
Fan coumo fai lou Medecin,
Volé pas rés, & fan ançin.
Aquo soun gens religiouses,
Que Dieu ou sap s'aymoun las crouses,
Quan soun sachos d'or ou d'argén,

Las adoroun de tout ſoun ſén,
Nia gardo que tengoun ſezillo,
Qüe noun griveloun de ramillo.
Certos és vrai qu'argén fai tout ;
Mai lou ben faire paſſe tout.
Mouſſur, per, ce que me concèrno,
Touto la nioch en la lanterno,
Me cau rouda per moun lougis,
Per ſaupre qu'és ce qu'on li auſis.
Dempioi la mort dau paure diable
L'on entén aval à l'eſtable,
Pioi au pus haut, patric, patrac.
Yeu noun ſçai ſe ſerié lou drac,
Ou ſoun amo que traguez peno.
Au grand bruch qu'aquo d'aqui meno,
Tantos aval, tantos amoun,
Es ben el, ou quauque demoun.
Autro cauſo noun pot pas eſtre.
Un demoun és un méchant meſtre.
Per l'eſprit d'aquest paure cors,
S'el reſſuſſitavo das mors,
Pourrian veire de grand' merveillos.
Yeu ai auſit de mas aureillos
Plane tout anioch, ai moun Dieu,
Oun vau ieu, & d'oun vene ieu,
Helas, moun Dieu que ieu patiſſe !
Me dono d'avis que l'auſiſſe.
Et ſans que me ſoui esfraiat,
Yeu l'aurié millou eſcoutat.
Mai certos moun peu s'eriſſavo,
Quand auſiſſié qu'aquo parlavo.
Soulamén de m'en ſouveni,
Cado ſés penſe eſtavani.

Lou Iuge.

Dites moi, s'il vous plait, mon hoſte,
Mourût-il d'une ame devote ?
Ou s'il partit de ce bas lieu,
Sans chreſtienement prier Dieu ?
Mourût-il en bon Catholique,
Ou bien en façon d'heretique ?
Viſtes-vous point ſi quelquefois
Faiſoit le ſigne de la crois,
Ou s'il fut en ſa conſcience,
Touché de vive repentence.
Levez la main, mon bon ami,
Vous prometez non à demi
De me le dire tout en ſomme,
Comme quoi mourût ce pauvre homme,
Affin que par voſtre propos,
Nous jugions s'il eſt en repos.

L'Hoſte.

Mouſſur, el a quauquo ſepmano, .
Countado à bon pés de roumano,
Que moun paure hoſte mouriguet.
En premié lioc el ſentiguet,
A l'intrado & à la ſourtido,
Aſſaval uno emorrouïdo,
Que li barret lou foundamén,
Sans poudé caga nullamén.
Adoun li pren un mau de téſto,
Que revaſſavo à touto reſto,
Et diguet aqueſto canſoun,
Amai li trouvet ben lou ſoun.



CHANSON.

Eveille toi, rèveille,
Compagnon de bouteille,
A la ſanté du Roi,
Ie t'en fais la ſemonce,
Bacchus eſt mon ami,
A l'amour je renonce.

A l'amour certos renouncet,
Pioi qu'au bout d'un pau treſpaſſet,
En cridan coum'un oubliaire,
Ount és anat lou Pouticaire,
Lou Medecin & lou Barbié,
Qu'an mai que ieu de malautié.
Anas me fa veni Soulage,
Que li dounarai l'heritage,
. . . .
Emb'un V. d'aze per ſoun nas.
Oy per la mor ou vole faire.
Noun pregavo Dieu ni ſa maire,
Ni noun faguet tant ſoulamén,
Un mechant mout de teſtamén.
Cauquoſés prenié de boutado,
Entre ſous braſſes la flaſſado,
Et diſié, be l'ai atroubat,
Couſin loup anen au ſabat.
Caſcalienus nous y eſpero,
Embé Theſiphone & Megero.
Anén coumpaire cat, anén,

Qu'y ſian tan leu coumo Larén.
Et touſiour à cado paraulo,
Diſié que tenie Cagaraulo,
Et ſe vous plai au bout d'un brieu,
En tres badals nous dis adieu.

Lou Iuge.

He quoi ! n'y va-t-il pas du vôtre ?
Quand il ne dict ſon patenoſtre.
Et pour n'eſtre point exhorté
Par quelque homme de pieté.

L'Hoſte.

Mouſſur, que voulias qu'ieu fagueſſo :
Car au lioc que vous eſcouteſſo,
Parlavo de Mouſſur du Luc,
Qu'ero anat trouva Belzebut.
Per avé la mêmo ſçienço,
Qu'avié Gaufredi de Provenço.
Toujours du Luc & ſas amours,
Eroun lou but de ſous diſcours.

Lou Iuge.

Et d'abord qu'il eut rendû l'ame ?

L'Hoſte.

Mouſſur, anere à Noſtre-Damo ;
Affin que ſoun entarramén,
Fougues fach hounourablamén.

Lou Iuge.

Ne prites-vous point dans ſa chambre
Du muſc, de civete, ou de l'ambre,
D'or & d'argent en quantité,
Qu'un ami lui avoit prêté,
Le tout caché ſoubs une fueille,
Dedans le pertuis d'une egueille.

L'Hoste.

Mouſſur, jamai noun liai troubat,
Qu'uno candelo dau ſabat,
Et un viel libre de ſourcieiro,
Fumat coum'uno chiminieiro.

Lou Iuge.

Confeſſez le; car j'ai apris,
Que vous aviez tout d'abord pris
Fort ſubtilement & de ruſe,
Son habit & ſon arquebuſe.

L'Hoste.

Mouſſur, aquo liai bé croucat.
V. d'aze, noun ai ieu pagat,
Medecin, Barbié, Pouticaire.
Yeu noun poudié pas deméns ſaire,
Sinoun de prene per lou mén,
L'arquebuſo & l'acoutramén.
N'ia pas Iuge de vendemiaire,
Que noun digo qu'ou devié faire.
La desferro, s'un miou mouris,
Es ben d'aquel que lou nourris.
Bé ſalié à ieu ſa deſpoillo,
Pioi qu'oun trouvere ſous la ſoillo,
Las mouninos que vous diſez,
Que niavié coumo ne veſez.



SENTENCE.

Lou Iuge.

AYANT *entendu les parties,*
Leurs raiſons & leurs reparties,

'ar plusieurs considerations,
it suivant toutes contentions,
'ordonne que l'on restitue,
'out maintenant à nostre veüe,
'apiers, harquebuse & habit,
it que ce soit sans contredit.

Lou Procureur.

Moussur, ieu rende la liasso.

L'Hoste.

Et ieu l'arquabuso de casso.
Moussur, acabas, autromén
La vau querre en l'acoutramén.

Lou Iuge.

Quelquefois un esprit immonde,
Qui va, qui roule par le monde,
Se sert le plus souvent d'un cors,
Qu'il prend mesmes d'entre les morts.
Le plus souvent l'esprit de l'homme
S'en va de S. Jacques à Rome :
Et l'ame d'un sorcier partans
Quitte son corps pour quelque tans,
Or affin d'en faire l'espreuve,
Je suis donc d'aduis que l'on treuve,
Quelque bon vieillard & ancien,
Qui soit habile magicien.
A ce que par son art magique,
On aprene, non sa pratique,
Mais que l'on scache si ce corps,
Est vrayement du nombre des morts ;
Car si son esprit qui lutine,
Estoit allé voir Proserpine,
Ou Pluton pour le visiter,
Il reviendra sans en doubter.

C'eſt-pourquoi il faut qu'on lui rende
Ce que la Cour veut & commande.
S'il eſt mort, il eſt dépouillé,
S'il vit, il ſera habillé.

L'Hoſte.

Yeu li porte touto ſa fardo.
Veſes l'aiſſi, quau la li gardo ?
Veſtiſſes lou, deſpoüillas lou,
Tout ou avez emb'un moulou.

Lou Iuge.

Au contraire ſi par magie,
Aiant alumé la bougie,
Y joint les imprecations,
Ce corps ne reprend ſes fonctions,
Chaqu'un en preſentant requeſte,
Aura paiement de ſon debte,
Recevant par la Cour le ſien,
Qu'il prendra ſur le fonds du bien.
Ie ferai plus en cett'affaire,
Que nul autre ne ſçauroit faire,
Quand meſme il vous protegeroit.
Cependant appointé en droict,
Iuſqu'à ce que par la magie,
On ſoit certain s'il eſt en vie.
Vous y fairez donques pourvoir,
Meſſieurs, Dieu vous doin le bon ſoir.

Second Clerc.

Qu'au troubaren n'autres en Franço,
Que pratique la Negromanço ?

Premier Clerc.

Quau, quau, ieu ſabe bé un viel routi
Qu'és ſavant en aquel meſtié.
Yeu ſoui d'avis que l'anén querre,

L'Hoste.

cap se ieu noun vous aterre,
escribendis, anén,
lou querre & caminén.

L'Avoucat.

faut-i ben coumpaire l'Hoste,
ias fretat que que me coste.
s'avez jamai ausit
ome coumo aquel hardit?

Lou Procureur.

questioun que sian ben d'acordi.
z-vous que li paguen l'ordi?
: fizo de mau parla
es pouden lou bassela
ın bastoun que sie das grosses,
, & pouf, dessus lous osses.

L'Avoucat.

ı fau freta fort & segu,
que sie dau but en gu.

L'Hoste.

so, plasso, fasez nous plasso,
ıt lou mounde se ramasso
ssi, noun lia pas moien
veni lou Magicien.

Lou Magicien.

ıisso lou corps ou l'on buto,
causo de tant de disputo.

L'Avoucat.

aquest corps, & plait à Dieu
ou paure fouguesso vieu.

Lou Procureur.

gues au bon Dieu qu'ou fousso,

L'Hoſte.

Plagues à Dieu ; car dins ma bouſſo
Liaurié d'argén que noun lia croux,
M'aurié pagat coum'un tigoux.

Lou Magicien.

Laiſſas me fa, que s'és pouſſible
Vole que cante, amai que ſible,
Que danſe & que per méns d'un liard
Sié deman iouyoux & gaillard.
Prenez chacun uno candello.

L'Hoſte.

Yeu vole cauſi la pus bello.

Lou Magicien.

Chut, que degus noun ſone mout.
Levas-vous, tenez-vous debout.
Our deſtré, valdé dom floux
Qui marbé toux,
Gramataſum, gramataſum.
Taramaca gratamataſum.
Aqueſt amo que que ne digou
A fach coumo l'enfan proudigou
Dau tens qu'el gardavo lous pors.
L'eſprit és tournat dins ſoun corps,
Et l'enfan proudigou à ſoun paire.
Ca courage, laiſſas me faire :
Mai que liageo eſtacat un breu,
Vous veires que parlara leu.

Lou Magicien.

Couſin cat, couſin Cagaraulo.

L'Eſperounat.

Et doun ven aquello paraulo ?
Dau teilliaut ou de paillaſſou.

Lou Magicien.

De tartelleto & de triſſou.

L'Eſperounat.

Et Mouſſur Tepe ten las gautos.

Lou Magicien.

La nount-és Ion de quatre pautos.

L'Eſperounat.

La nount-és Iudas & Caïn.

Lou Magicien.

Aubé couſin cat, couſin chin.
Vous veſez coumo el eſtravago
Liés avis que ſoun eſprit vago
Es incaro aval au croutoun
De Proſerpino & de Plutoun.
Coumo parlo li ſau reſpondre
Autramén l'on ſe pot eſcondre.
Fau ſa coumo las maires ſan
A l'endrech d'un petit enfan.

L'Eſperounat.

Digas Meſtre Iean Solacroquo,
Es t-i voſtro man que me toquo ?

Lou Magicien.

You ſoui Ion viro lou miéjour.

L'Eſperounat.

Quand Murenei faſié l'amour,
Anet faire dau clos d'un' huitro,
Un iſtrumen coumo uno citro.

Lou Magicien.

Nia que demoroun mai d'un més,
Avan que l'eſprit ſie remés :
Mai aqueſt vole qu'aro même
Parle tant ben coumo ieu-même.
Penças, penças d'eſtre gaillard.

L'Esperounat.

L'esprit dau paure Coquillard,
L'ai vist sus uno grand' paillasso,
Embé l'amo de Garigasso.

Lou Magicien.

Tout beu, tout beu, remettez-vous.

L'Esperounat.

Coumo de resou sen huroux.
Lou veirias changeat en tourtugo,
El & aquelo grand' Astrugo.

Lou Magicien.

Estrugasso se mai aimas,
Porto uno raubo de damas :
Amai Thoni de Villo-novo,
Me diguet qu'ero touto novo.

L'Esperounat.

Yeu li veguere per darriez,
Un Moussur de las Mariez,
Qu'ero estat un Mestre d'escolo,
Pléin de chancres & de veirolo.
Veguere que l'y boulissien
Un gran pendut de Magicien.

Lou Magicien.

Chut, chut, noun digas pus rés basto.
Lou trop parla souvén ou gasto.
Aussen, aussen lou, oup, oup, oup,
Vous sés guarit, coumpaire loup.
La causo és touto manifesto,
Mai que vous noun parlés de testo,
Vegan, vegan, en quint estat,
Se trouvaro, s'és affetat.
Tengan l'un pau d'aquesto sorto,
Que semblo uno persouno morto.

L'Esperounat.

Quau es estat aquel badin,
Que m'a fourrat aissi dedin.
Levas mé tout aquest embaisso,
Et sourtez me d'aquesto caisso.
Vela qu'és de l'Esperounat.
Que n'és estat abandounat,
De toutes, sauf de Dieu lou Paire,
Qu'aquel l'a gardat de mau traire.
Fidel és mort, noun és pas mort,
Vous autres me fasez grand tort,
Pioi que n'ero pas necessari,
De me plega dins un susari.
Yeu ai plaidageat en enfer,
Davan Gringot & Lucifer,
Qu'e m'an dich que ieu noun paguesso.
Hiver n'estieu quau que fouguesso.

L'Hoste.

Que nautres noun sian pas pagats,
Ha! per la mort de mous pecats.

L'Avoucat.

Bé, bé, nous fara la countento,
A toutes, amai foussen trento.

Lou Magicien.

El a l'esprit solide & bel,
Coumpousat d'un bon naturel.
Ajas un pau de patienço
Et ne veires l'experienço.

L'Esperounat.

Bailas me moun acoutramén,
Que ieu m'abille vitamén.
Et coussi soui ieu, Dieu me garde,
Que tout lou mounde me regarde.

Ero bon à cauque flaüt,
De lou metre dins l'ataüt,
A quauque fat fadan, fantome,
Mai per ieu, foui trop galant home.
Moun arquabufo éft-i aiffi ?

L'Hofte.

Aubé faique yés, & couffi,
Que penças que l'age mangeado ?

L'Efperounat.

Yeu dife fe l'avez pourtado ?

L'Hofte.

Fa, fol, la, fol fa mi re hut,
Vefez l'aiffi dins l'atahut.

L'Efperounat.

He bé coumpaire Ion que fufo,
Laiffas aqui moun harquebufo.
Et que tout aqueft regimén,
Venié per moun entarramén !
Yeu aurie bé mai de coumpagno,
Qu'oun aurié pas lou Rei d'Efpagno.

L'Hofte.

Quauquo fés lou Diable vous bat,
Que faique venez dau Sabat.

L'Efperounat.

Que vous fez fat, l'Hofte, d'ou creire,

L'Avoucat.

Chacun de n'autres voulian veire,

Lou Procureur.

D'avé quicon s'ez de refoun.

L'Efperounat.

Tout'ven per foun temps & fefoun.
Deman fur l'houro dinnadiffo
Vous baillarai s'ez de juftiffo,

Tout'uno cargo de ſaquins,
Que, mau grabieu ſien lous couquins,
Vous pagarai tin, tin, ſur taulo.
D'aquo ieu vous donne paraulo.
Ca danſen, rejouiſquan nous,
Vous, vous, & vous, & vous,
Prenez vous per la man, canaillo.
Que que m'ajas fach, bé li vaillo,
Tout aquo vous és pardounat
Per lou couſin Eſperounat,
Faſſan ſoulamén uno danço,
Et ſauven nous, l'houro s'avanço.

Lou Magicien.

Meſſieurs, ieu noun fau aiſſi rés.

L'Eſperounat.

Anas-vous-en, & gramercés,
Et pourtas aquel tabernacle,
En ſigne de voſtre miracle.



Lous regrets dau Sieur lou Sage, ſur lou treſpas de ſous enfans : Embé las lamentatiouns & miſeros ſurvengudos à la villo de Montpelié à cauſo de la peſto.

Dedias à Mounseignou Meſſire Pierre de Fenouillet, Eveſque de Montpelié, Conte de Mauguio & de Mountferrand, Marquis de la Marque-Roſo, Conſeillié dau Rei à ſous Conſeils d'Eſtat & privat.

RAION de la Divinitat,
Eſprit doun l'immourtalitat,
Monto pus haut que las eſtellos,
Grand aſtre dount las eſtincellos

Brilliaran éternellemén,
Amoundau dins lou Firmamén,
Vous de qui las bellos penſados,
Parlas de las cauſos paſſados,
Nous faſez veire l'aveni,
Vous qu'avez dins lou ſouveni,
Doun voſtre elouquenço ſa glorio,
Tous lous treſors de la memorio,
Et deque lou bel jugeamén,
Nous charmo emb'un mout ſoulamén,
Grand Prelat, qu'un Rei redoutable,
Regardo d'un yol favourable,
Et l'honoro de ſoun amour,
Grand Prelat l'hounou de la Cour,
Eſcoutas, ſe vous plai, ma plainto,
Et ma duro & triſto coumplainto.
Coumo au Sant que me ſoui voüat,
Emb'aqueſt temps negre & troublat,
Pioi qu'à vous ſoulet ieu offriſſe,
Mas candellos & moun ſerviſſe,
Prenez dounc plaſé, Mounſeignou,
D'auſi ma plainto & ma doulou,
Plainto que noun ſaurié deſcrieure,
Doulou que me gardo de vieure,
Et que fai que dins l'atahut,
M'en vau ſans espoir de ſalut :
Car ma duro & triſto adventuro,
Fai que touſiours lou mau me duro,
Et me perſecuto tant ſort,
Que lou ſort, l'amour & la mort,
Troubloun moun repaus & ma vido.
Hélas ! la Parquo m'a ravido,
Moun bon Segnou, tout mon treſor,

Moun enfan, ma fillo, moun cor.
Ce que ren moun mau tant eſtrange,
Qu'embé mous plours moun pan ieu mange,
Et dedins lous darniés abois,
Perde moun haleno & ma voix,
Tant ma vido és triſto & funeſto,
Car deſpioi ſas morts, ſur ma teſto
Yeu ai meſes mai de peus blans,
Que n'aurié pas fach de cent ans.
Anfin moun mau incounſoulable,
M'a rendut de tout miſerable,
Et per vous dire moun tourmén,
Sié en veillan ou en dourmén,
Yeu li parle, & lous ai dins l'amo,
Coumo de vieus rayons de flamo,
Et moun eſprit journellamén,
Me lous fai veire claramén.
Grand Dieu, levas de ma penſado,
Moun fil, amai ma fillo ainado,
Ou faſez, grand Dieu, per pietat,
Que tournoun veire la clartat.
Mai helas! la cruello Parquo,
Ni lou viel Caron dins ſa barquo,
oun an pas gés de ſentimén :
Mas plaintos s'en van en lou vén.
Quand lou mau cruel que m'afollo,
Me fai plourra d'uno humou follo,
Mous pauvres enfans, moun ſecours,
La bello Cipris, ſas amours,
Et millo vertus aſſemblados,
Deſſus ſas toumbos deſcouiffados,
Paſſoun las niochs amai lous jours,
Dins lous ſouſpirs & dins lous plours.

Fier deſtin, dur, inexourable,
Délouyal, cruel, execrable.
Que ſiez cauſo de tant de maux,
Et de tant de cruels aſſauts,
Traite mau, maudit, implacable,
Vai-t-en, que ieu te doune au Diable,
Sans me troubla pus ma reſoun,
Vai-t-en, que la malodiſſioun
De Dieu te tenguo dins l'Affriquo,
Dins l'Eſpagno ou dins l'Ameriquo.
Mai quez aquo que diſe ieu?
Deſtin lou voulé de moun Dieu,
Que reglos en ſa providenço,
Ce que te coumando & diſpenço;
Pioi que cap dins lou mounumén,
Noun vai ſans ſoun coumandamen
Tu que ſans gés de differenço,
Regnos en tant d'indifferenço,
Que rendes égaus dins tas leis,
Lous bergez embé lous grans Reis.
Seigneur noſtro feblo naturo,
Et noſtro peno fiero & duro,
Nous fai eſtravaga ſouvén,
Et nous donno forſo tourmén.
Mai ben que voſtro man me blaſſo,
Que m'afflige & que me terraſſo,
Yeu vole beni voſtre noum,
Et ſie que la tentatioun,
Age fach plega ma counſtanço.
Vous ſez touto moun eſperanço,
Moun ſalut & moun recounfort.
Grand Dieu tout-puiſſant & tout-fort,
Ben que dedins voſtres abiſmes

M'agas troubat rempli de crimes,
Fafez me graço, amai perdoun,
Prenez grand Dieu compaffioun,
De nautres & de noftro villo.
Tout s'en vai deja filo à filo.
Voftre pople tout deffequat,
Semblo que l'agoun enmafquat.
Et noun lia pas cap de famillo
Qu'oun age perdut fil ou fillo :
Talamén que tout cap d'houftau,
A agut truc, pic, ou tuftau.
Jamai noun ai vift tallo guerro.
Yeu toumbe dau mau de la terro,
D'aufi parla de tant de morts.
Soixanto, quatre-vingts, cent corps
S'enterroun emb'uno journado,
Tant noftro villo és endequado.
Tau és ioi en bono fantat,
Que deman fe trobo enterrat.
L'autre coum'un home de foufre,
Dirias que l'an fourtit d'un goufre,
L'yol toufiour eftaquat au fou,
Que tout tranfit tramblo de pou.
Aqués fiecle és tant variable,
Que noun fai laiffo rés d'eftable.
Caufo eftrangeo que lou pus fan
Mouris dau jour au lendeman.
Noun lia rés que tengo fuftillo,
Yeu me courbe coum'uno billo,
Et fau ben fouvén, volgue ou noun,
Quauquo gefto de pantaloun,
Quand tant de cruellos nouvellos
Troubloun moun fén & mas cervellos.

Un amic noun ſe trobo pas,
Per vous tira d'un mauvez pas,
Quand ſerias cent cops mai en peno
Qu'oumpas un aze de Valleno.
Lous pus certains ſoun lous courbeaux
Lous carnaſſiés & lous toumbeaux.
Grand Dieu plén de miſericordo,
Tiras lou flagel & la cordo ;
Car, helas ! qu'és ce que farén ?
Et qu'és aquo que devendrén ?
Lia-t-i cap de rigou pareillo ?
S'aiſſo duro quinto merveillo,
S'aiſſo duro, noſtre bon Dieu,
Pouden dire au bon-heur adieu ;
Car l'un pus negre que de pego,
Coucho ſans paillo & ſans marſego
Dins un camp, au lon d'un camin,
Et l'autre tout nud coum'un chin,
Fa mai de pietat de lou veire
Cent cops que lon noun ſaurié creire.
L'un aura traucado la pel,
En trento pars coum'un cruvel ;
Et l'autre, pioi qu'ou ſau tout dire,
A millo ſés incaro pire.
La plus-part mouriſſoun de fan,
Lou paire abandouno l'enfan,
L'enfan abandouno lou paire,
La maire, la ſorre & lou fraire.
Jamai tallo calamitat,
S'oun avez de nautres pietat,
Ni jamai ſemblablo miſero,
S'oun apaiſas voſtro coulero :
Car deja la mort tiro tout,

'e l'un jusquos à l'autre bout.
Noun resto que de gens de paillo,
Que lou mau, la mort ni sa dallio,
Noun an pougut leva d'aici,
Gens que noun an d'autre souci
Que de rauba, & sa ripaillo,
Méchanto & maudito canaillo,
Qu'oun an ni cresenso ni lei,
Qu'au lioc, moun grand & puissant Rei,
De vous faire millo prieros,
Fan soun Dieu de las bonos cheros,
Maudits, méchants & dépravas,
Que despioi que soun escapats,
D'aquel mau cruel & funesto,
De cado jour san uno festo.
Aquel dequé l'enterramén,
De sa fenno és fach fresquamén,
Crei estre lou Rei de croutelo,
Se vei quauquo gentio femelo,
El la voudrié, lou mesmo jour,
Entretene de soun amour,
De soun tourmén & de sa flamo,
L'apelan soun cor & soun amo.
La dount lou marit trespassat,
De qui lou dou és leu passat,
N'enten pas gez d'autre lengage,
Que de parla de mariage,
Perdén d'un yol sec & tarit,
Lou souveni de soun marit,
Ben que l'ague aimado & servido,
De grosso amour touto sa vido.
L'autre pau à pau relevat,
Dau cruel mau que l'a toucat,

Pus lourd qu'uno groſſo beſtiaſſo,
Noun rend au ciel ni vœu ni graſſo,
Et ſoun traite ladre de cors,
Noun ſoungeara qu'au ben das mors.
Malhurous qu'oun ſap quand ni couro
Vendra ſa bono ou mauvaiſo houro.
Maraudas que noun iugeo pas,
Que s'és yoi, deman noun és pas.
Emb'aquo s'en fa mai à creire,
Que n'és pas pouſſible de creire.
Lou veſin ſans eſtre requis,
N'a pas ren qu'oun vous ſié acquis,
Vous fai millo & millo proumeſſos,
De prouteſtatiouns, de careſſos :
Cependan taſtas li lou poux,
Frech coumo un cadenat de poux,
Vous quito ſoubs certain preteſto,
Que s'és ſourgeat dedins la teſto.
De quint couſtat que vous virés,
Ni ſai ni lai noun trouvas rés.
S'anas embé cauque vilage,
Ou que l'y mandés un meſſage,
Per quauque affaire qu'y aurés,
En quauqu'un que parla voudrés,
Quand ſerias tout ſant & tout ſage,
Tantequan veſez un viſage,
D'un gros ruſtre, d'un maraudas,
D'un couguieu à double rebras,
Naſcut en la nouvelo luno,
Que d'uno paraulo importuno,
Vous cridara, n'avancés pas,
Qués aquo que ſai demandas,
D'un toun de voix tant esfrouiable,

Que femblo qu'aufiffez lou diable,
En l'halabardo ou l'efpiot,
Ben que lou couguieu noun fe pot
Arma de gés d'armo pus forto,
Que de las dos banos que porto,
Talamén que quatre pillars,
Petaffats que n'an pas fieix liars,
Dedins un mas, vilage ou grangeo,
Faran lou conte de l'eftrangeo.
Atabé d'un countrari cours,
Tout s'en vai certo à peu rebours.
Anfin noftro pauro campagno,
N'és pas exento de magagno,
De tribulations, de tourméns,
De laguis & de penfaméns :
Car per tout y a tant d'affaire,
Que l'on noun fap deja que faire,
Et lous paures refugiats,
Soun talamén embarraffats,
Que la plus-part an leur cabano,
Couverto de jounc & de cano,
Subiets à la plogeo & as véns,
As catarris & maux de déns,
Sans pan, fans vin, & fans pitanço,
Pléns de vermino & de mangeanço,
Reduits certos emb'un tau poun,
Que fan grando coumpaffioun :
Et noun lia couftanço tant forto,
Que noun roumpe baroul & porto.
Grand Dieu, agas de nous pietat,
Perdounas noftro infirmitat,
Sias nous noftre Dieu fecourable,
Sias nous doux, benin & affable,

Et que voſtro grando bountat,
Au lioc de la ſeveritat,
D'uno graço ſanćto & benido,
Nous ſié per jamai deſpartido :
Car nautres recouneiſen bén,
Que noſtre mau & noſtre bén,
Dépend de vous, grand Dieu ſupreme.
Atabé creſen tout de même,
Qu'apres qu'auren prou endurat,
Nous tournarés noſtro ſantat ;
Et d'un yol doux & favourable,
Nous regardarés pitouyable.
Es anſin nautres benirén
Voſtre ſanćt nom inceſſamén,
Vous renden loüanges & graços,
En toutes liocs, endrechs & plaços.
Mai Mounſegnou, que farai-ieu ?
Qués aquo que devendrai-ieu ?
S'aqueſt malhur me perſecuto,
Yeu creſe que ſoui la buto,
Ount lous pus fachouſes deſtins,
Debandoun ſous trets pus malins :
Autro cauſo pode pas creire,
A ce que mous yols me fan veire.
D'aiſſi, d'aqui, d'amoun, d'aval,
Nioch & jour auſiſſe un rambal,
Que me ten touſiours en bourdoüillo,
De quauque diable de patoüillo,
Que met moun eſprit en priſoun ;
Ou pus leu d'uno garniſoun,
Qu'inſenſiblamén & ſans ordre,
Dins lou mas m'és vengudo mordre,
Incaro que de tout couſtat,

L'houſtau ſié fort & bien croutat,
Coumpouſado de mai d'harpios,
Qu'oun lia dins l'enfer de furios.
Yeu vous dirai dounc emb'un mout,
Pioi que ſau qu'ieu ou digo tout,
Que noun creſe pas que dins l'archo
De Noé lou grand Patriarcho,
Y agueſſo tant de beſtiau,
Coumo ieu ai dins moun houſtau ;
Encaro que de tout'eſpeſſo
Maſcle & ſemelo l'y fougueſſo,
Quand lou grand deluge venguet,
Que tout lou mounde ſumerget.
Aquo ſoun pas cauſos frivolos,
Ratopenados & lingrolos,
Taupos, laſers, tavans, mouiſſaus,
Eſcaravats, ſerpens, grapaus,
Courpataſſes, chotos & graillos,
Soun nioch & jour ſus mas muraillos,
Rats, grils, grenoüillos que ſans fin,
Me tourmentou coumo un lutin :
Et la tariragno à roundelos
M'a bé tant filat de ſas telos,
Que nia per bics & per merciez,
Et per marchands canabaſſiez.
Quau bé qu'au jour de ma naiſſenço,
Quauquo malhurouſo influenço,
Preſideſſo ſus mas humeurs,
Per me cauſa tant de malheurs.
Ou qu'aquel jour toutes lous aſtres,
Noun preſageſſoun que deſaſtres.
Vous veſez, moun puiſſant Segnou,
Se moun ſort és cruel ou nou :

Pioi que noun ai ni fin ni paufo,
Que noun m'arive quauquo caufo,
Coumo aro memes vous dirai,
Mai que m'efcoutés, fe vous plai.
Darrieiromén, pot pas fa gaire,
Per vous ben counta moun afaire,
Fauguet que m'en anez dourmi,
Dedins lou mas d'un mieu ami :
Mai dourmi, cagnie dourmitori,
Yeu ero dins lou Purgatori,
Et las mendros pars de moun cors,
Soufriffien millo & millo mors;
Car per lou méns cent millo nieiros
A cartaus, bouiffels & pounieiros,
Pefouls, punnaifos, per defpiech,
M'aneroun fourti de moun liech,
Et rebaleroun trento paffes,
Moun perpoun, mas cauffos & baffes.
De forto que ben eftounat,
Coum'un fuftani boutounat,
Noun vefias que relevaduro,
Deffus ma pauro carnaduro.
Atabé de tant me griffa,
Yeu noun fçavie defia que fa,
Ni mefmes à que me proumetre.
Dins lou liech de me tourna metre,
M'anere tantequan foungea,
Aqui te vendran affiegea.
D'ana carga moun houngrelino,
Yeu la vefie d'eftoffo fino,
Semenado de gros pefouls,
Qu'atendien de fe fa fadouls,
De triffa & faire carnage,

As despens dau paure grand Sage.
Mai cepandant qu'aurien dinat,
Coussi aurie ieu reguinat.
Jamai tau gratamén d'esquinos,
Quioissos, aissellos & tetinos,
Et sans dessoublida lou col,
M'y quallie courre coum'un fol :
Car aquel ennemic s'ataquo,
A la part pus tendro & pus flaquo
Et à grand peno un soulét,
M'aguesso gagnat lou coulét,
Si ben qu'emb'aquellos tenebros,
Tristos, lugubros & funebros,
Tout nut coumo l'enfan que nai,
Faguere veni moun laquai,
Per m'aluma sans pus atendre,
Bon fioc, afin de me deffendre
Au frech fachous que pau à pau
Troublavo deja moun repau.
Et Dieus ou sap s'en temps de biso
Fai bon estre tout en camiso,
Totamén quand és la saison,
De s'aproucha dau fougueiron,
Qu'estimas mai uno flamado
Qu'oumpas uno miegeo flassado.
Cepandant dise fregeamén :
Laquai, pren moun acoutramén,
Et vai me faire sacrifice,
Per me tira d'aquest suplice,
De tout aquest maudit bestiau,
A quauque Diable infernau.
Adounc moun brave trisso-moutos,
Que lous veguet à las escoutos,

S'en vai au cagnart dau foulel,
Emb'un autre belitre emb'él,
A grands cops d'ounglos das dous pouſſes,
Tua lous blancs, amai lous rouſſes.
Coumo aquo fouguere vengeat,
Dau beſtiau que m'avie mangeat.
Tant y a, couſſi que tout tire,
Sie ben ou que moun mau s'empire,
Yeu ſerai, voulgas vous ou nou,
Tout voſtre, moun puiſſant Segnou.
Et ſe noun dirai pater noſtre,
Que noun témogne que ſoui voſtre :
Car ieu pregarai toujours Dieu,
Que la parquo alongue ſoun fieu.
Que ſe vous douno autant d'annados,
Coumo lia de legos countados,
D'aiſſi juſqu'en Hieruſalem,
Vieurez mai que Matuſalem :
Lou bon Dieu vous façо la graço,
Et que vegas un jour ſa façо,
D'un deſpart ben-huroux au Ciel,
Apres un age long & viel.



LAS AMOURS D'AU BERGÉ FLORI
et de la bergeire Olive.

AU Printemps eſmailla de flous,
Que l'air és clar, ſeren & doux,
Olivo la bello bergeiro,
Menavo ſous agnels belan,
Toujour ſas eſtoupos filan,

.ous paiſſe lon d'uno ribieiro.
Ribieiro que tous lous entours
)as bords de ſoun humide cours,
:roun de boſſes & de prados,
)e grands & de larges camins,
Ꞁoutes couvers de jauſſémins,
)e roſos & de girouflados.
Aqui venien lous majouraus,
En ſas clauſiſſos & barraus
Paſſa las journados entieiros.
Aqui trés à trés, dos à dos,
S'aſſemblavoun dedins lou bos,
Au pus fort d'au caut las bergeiros.
Aqui cantavoun de canſous,
Faſien de diverſos ſaiſous,
De centuros de lano fino,
Ou de courdouns que tout exprez,
Eroun per douna pioi aprez,
As bergez qu'avien millou mino.
Lous bergez d'un autre couſtat,
Qu'amiravoun tant de beautat,
Youn poudien tené countenenço,
.'un jougavo dau flageoulét,
.'autre s'eſcartavo foulét,
)rulat d'au fioc de lour préſenço.
Mai Cupidoun fin & ruſat,
D'un ferre de flecho breſat
Au fioch de l'amouroufo flamo,
El vous cauſis & tiro à poun,
Emb'un qu'y trauco lou perpoun,
La camiſo, lou cor & l'amo.
Aquel ero un certain bergé,
Fil d'un ruſtiquo meinagé,

Qu'on apelavo Florifeo,
Gaillard, habillat de burel,
Que lou courdou de foun capel,
Ero tout couvert de lieureo.
  D'abord qu'el fentiguet lou cop,
Dedaignous jeto foun efclop,
Se facho entr'él-mêmes, s'eftivo,
El crei d'eftre, & de n'eftre pas,
Noun fap s'és ou ben s'oun és pas,
S'és à él, ou él à Olivo.
  Cependan déjà lou foulél,
Per la veire pus bello qu'él,
S'en va, fe retiro & s'eftremo,
Que faguet que tous lous bergés,
Tant lous vefins coum' eftrangés,
Se retireroun tout de mêmes.
  Mai helas! qu'és ce qu'arrivet,
Quand Floriféc noun trouvet
Olivo, fa chero coumpagno.
El verfet uno mar de plous,
Qu'aroufcroun toutos las flous
Qu'eroun per aquelo campagno.
  Trifte coumo un bounet de nioch,
El anavo de pioch en pioch,
Sans creigne feren ni fereno,
Et noun liaguet boffes ni prats,
Bartaffes, rivos ni valats,
Que noun temougneffoun fa peno.
  Enfin, las de tant tracaffa,
El s'affeto per s'ajaffa,
Et d'uno amo touto captivo,
El noun penfo qu'à foun amour,
Et paffe la nioch jufqu'au jour,

Per tourna veire foun Olivo.
  Soun bras acoüidat, cado fés,
A fa tefto fafié cabés,
Apilado fus fa man plato,
Et fans eftre touquat dau fon,
De fous yols rajavo uno fon,
Qu'aurie fach moure Salicato.
  Entremén qu'el fouffris anfin,
La nioch per fa plaço au matin,
Se fauvo embé fa negro mino,
Et l'aubo en foun cors incarnat,
Que lou foulel liavié dounat,
Moftro fa raubo de la Chino.
  Déja lous bergez foun as chans,
L'on vei vouiagea lous marchans,
L'aloufeto canto & brefillo.
Quand Florifeo tout trouffat,
Se levo, & coumo trefpaffat,
S'eftén, badaillo & s'efterillo.
  El regardo d'un yol moüillat,
S'el ero affez ben habillat,
Per plaire à fa bello bergeiro,
Et d'un pas tardif & pefan,
S'en vai drech emb'un paifan,
Que venié lon de la rivieiro.
  Li demando en termes counfus,
S'el avié vift veni degus
Que meneffo moutouns ou fedos;
L'autre prountamén li refpon,
Que n'avié vift, mai qu'éro lion,
Qu'avien delargat de las cledos.
  Li juro, lou vefen troublat,
Qu'avié vift à l'entour d'un blat,

D'aignels embé cauquo baſſivo,
Li proutefto & fai ſagramén
Que venien infailliblamén,
Et qu'eroun aquelos d'Olivo.
  Adoun Floriſeo noun ſap,
Se deu prene un habit de drap,
Que ſous pus bel qu'aquel que porto,
De malhurous ſe dis hurous,
Et d'un air talamén jouious,
Que lou gauch & l'aiſe l'emporto.
  El vous eſpouſſo ſous cauſiez,
Entoubé que ſouſſoun grouſſiez,
Soun capel, ſoun perpoun, ſa cauſſo,
Et dau bout das artels au ſou,
Juſquos que la cambo li dou,
Se ten bandat, regardo & s'auſſo.
  Regardo ſe verié veni,
Aquelo que lou deu beni,
Ou que li deu couſta la vido.
Tantos monto deſſus un pin,
Ou s'avanço lon dau camin,
Seloun que ſoun amour lou guido.
  S'el entrevei veni cauqu'un,
Li vai drech vite coum'un fun,
Creſén qu'aquo ſié ſa meſtreſſo,
Et pioi quand vei que noun l'és pas,
El s'entorno lou petit pas,
La teſto baſſo de triſteſſo.
  A la fin aprés eſtre anat,
Eſtre vengut, eſtre tournat,
Elo ven à l'houro coumuno,
Que quand Floriſeo la vei,
N'agués pas changeat emb'un Rei

La counditioun de ſa fourtuno.
Soun viſage tout avalit,
Tournet freſc, ſerén & poulit,
Et noun ſans cauquo incertitudo,
Car el noun ſap ſe lianara,
Ou ben s'elo ſe fachara,
Se li vai fa la ben-vengudo.
Sus aquel countrari partit,
Olivo petit à petit,
Meno ſous aignels dins la prado,
Qu'oubligeo Floriſeo adoun,
D'y ana lou capel au poun,
Per li faire la bonnetado.
D'un perpaus coumo qu'a pecat,
Lou ginoul en terro plegat,
La paraulo touto mourento,
Li coumenço à tene diſcours
Sur lou ſubjet de ſas amours
Et ſur lou mau que lou tourmento.
Li dis qu'el ero tout ſoun fioc,
Que noun trouvavo pauſo en lioc :
Que patiſſié mai que las peiros,
Et coumo l'enfan qu'és au brez
Se met à ploura pioi aprez,
Que ſous yols faſien de rivieiros.
Elo noun ſap à que pença,
S'aquel bergé vou treſpassa,
Ou ſe farié de l'hypoucrito,
Noun s'en chau de ſoun ſouſpira,
Mai quand elo lou vei ploura,
Aquel plour à ploura l'incito.
Soun cor pus tendre millo ſés,
Que noun és pas lou burre frés,

Moüillo foun yol à la mêmo houro.
Chacun plouro de foun couftat,
Qu'es caufo qu'emb'aquel eftat,
L'un per l'autre foufpiro & plouro.
  Sus aquo venoun de troupels
De moutouns, de fedos, d'aignels,
De bious, de vedels & de vaquos,
Lous uns mangeon dins lous valats,
Lous autres paiffoun per lous prats,
D'autres dins lou bofc en las blaquos.
  Lous bergez lous venoun troubla,
Que lous deftournoun de parla ;
Ce que lous facho & lous dedagno.
Mai que fagueroun toutes dous ?
Elles s'en van de réfcoundous,
Per s'efcarta de leur coumpagno.
  Elles s'en van dounc à l'efcard,
Jufquos à ce que fouffo tard,
Aqui las larounos œillados,
Las mignardifos & poutouns
Et las careffos à plen founs
N'y fougueroun pas efpargnados.
  Ello l'apelavo foun cor,
Sa richeffo & tout foun trefor,
Soun mignoun & fa pus chero amo,
L'autre l'apelavo foun jour,
Soun foulel, foun tout, foun amour,
L'uniquo fubjet de fa flamo.
  Cauquos fés ello li fafié,
Embé de fioillos de roufié,
De bouquets, embé de blavetos,
Et quand noun ne troubavo pas,
Lou muguet n'y manquavo pas,

Lou ſouci, ni mai las vieuletos.
  Eles agueſſoun deſirat,
Qu'aquel jour agueſſo durat
Uno annado touto coumpleto.
Mai la nioch que ven en ſoun téns,
Jalouſo de leurs paſſaténs,
Lous preſſo de ſaire retreto.
  Toutes dous ſe toquoun la man
De ſe veire lou lendeman.
La nioch ven, & lou jour ſai gillo.
Et de pou de cauque raumas,
Chacun d'eles vai à ſoun mas,
Et ieu m'entorne dins la villo.



STANCE, A MOUNSEIGNOU de Chaſtillon.

SE veſen aproucha lou Rei,
  Et que vengo coumo l'on crei,
Per pauc que l'armado ſe moſtre
Yeu me vole faire enſegna,
Pioi que ieu me ſabe ſegna,
Lou Credo, amai lou Pater noſtre,
  Emb'un Sanct me vole voüa,
Que de me voulé ſa tua,
Per noun prene d'aigo ſegnado,
B'aime mai dins un benitié
L'y cabuſſa lou cap premié,

Que d'efpera talo journado.
Devot au davan d'un autat,
Aqui vole faire pietat,
En gemiffen cado paraulo,
Vau bé mai fa de la faiffou,
Que d'eftre més en limaffou,
Dins lou clos d'uno cagaraulo.
L'un dis que vou mouri zelat,
L'autre que vou eftre brulat,
Ben que s'en fie perdut l'ufage :
Et ieu counfeffe tout à plat,
Que vau mai eftre efcambarlat,
Et vieure un pau mai davantage.
N'autres n'aven que vous dirias
Que foun toutes fantifias,
Et fur aquo foun d'ateiftos,
Que fe lou Rei quauque matin,
Li fafié fa trin, trin, Martin,
Per fieis blans fe farien papiftos.
De la noun deu veni lou lun,
D'aqui vefen fourti lou fun,
Qu'en de cols penjoun d'Agnus Deus,
Que s'en vefoun per lous pourtaus,
Qu'au lioc d'eftre vrais huganaus,
Soun d'Argus & de Briareus.
L'on vei tau, doun la proufeffion
Deu reprima la fedition,
Qu'aquel és lou premié que groundo,
Qu'esfrountat vai laugeiramén,
Sans reçaupre coumandamén
Sur la muraillo fa la roundo.
L'autre qu'oun a pas mai de fén,
D'uno tefto pleno de vén,

S'efcarto & fai lou neceffari,
Et perqué fai aquo digas ?
Es à caufo que noun és pas,
Coumo lous autres penfiounari.
  Lou prouverbi, qu'argen fai tout,
Mai lou ben faire paffo tout,
Es trop vertat, & lous pus groffes,
Incaro qu'ajoun de mouyens,
Aujourd'hioi fe faran paiens,
Mai que touqueffoun forço cloffes.
  Tau mefdis, Mounfeignou, de vous,
Que mai que vegueffe la croux,
Et que counteffoun de mouninos,
Aquel quitarié vitamén,
Lous pfiaumes & lou teftamen,
Per ana prene de matinos.
  Aro emb'aquel temps fen venguts,
Que vivat, mai qu'ajan d'efcuts,
Aqui l'yol d'un chacun roudillo,
Tout lou mounde vou grivolla,
Que lou diable fie tant parla,
Quand ieu noun toque de ramillo.
  Cependant dedins Mounpelié
Li fan coumo rats en paillié :
Chacun tacho d'y eftre en credi,
Et nous troubaren au billoun,
Se Mounfeignou de Chaftilloun,
Noun y bouto quauque remedi.





ODE, A MOUNSEIGNOU de Montmorency.

BRAVE Duc, & pus brave incaro
Que l'on noun ſe pot figura,
Eſcoutas ma muſo barbaro,
Que ven per vous aſſegura,
Que ſe las fillos de memorio,
Dau truc de Parnaſſo la glorio,
De leur meu m'avien onch lou bec,
En ma baſſo & vulgario rimo,
Yeu ſounarié ſus mon rebec,
Voſtre nom que la Franço eſtimo.
Mai el cau qu'ieu ou entreprengo,
Jamai noun m'en ſçaurié garda,
Et cau que ſié que m'en reprengo,
Si ou vole ieu hazarda.
Que ſe lou luth que ma man pinço,
A un Vice-Rei de Provinço,
Pot eſtre un jour plaſén & doux,
Yeu li farai cent milo aubados,
Et feran las pus grand' favous
Que jamai me ſien arrivados.
Millo vertus que coumo eſtellos
Se veſoun en vous treluſi,
Seran de mas canſous pus bellos,
Lou ſujet qu'ieu vole cauſi,
Et noun liaura boſc ni mountagno,
Valoun, rivieiro ni campagno,

Que noun m'aufifquo fredouna.
Las Nimphos que voftr'amour piquo,
Vendran leurs danços ourdouna,
Au fon de tan bello mufiquo.
  Aquo fera tout moun ramage
Mous déts n'auran jamai repaus,
A la villo amai au village
Tendrai pas cap d'autre perpaus.
Las bergeiros gentios & leftos,
Me veiran à toutos leurs feftos,
Et quand dirai per vous vanta
Las canfous qu'ai fach tant divinos,
Quitaran per m'aufi canta,
Hauboiffes amai chalaminos.
  Las Domaifellos tant poulidos,
Qu'à tau poun vous an agut vift,
De voftre vifage ravidos,
Vendran toutes à moun avift,
A l'entour de ieu atroupados,
Efcouta mas douços tirados,
Et quand aurai dich lou roulét,
De mous airs en lengo vulgario,
De leur en aprene un coublét,
Me faran uno grand pregario.
  N'efpere pas pus rez qu'un figne,
De voftres yols tant foulamén,
Qu'incaro qu'ieu né fiego indigne,
Per aquo n'en farai pas mén.
Beleu coumo moun cor defiro,
Phœbus accourdara ma liro,
Phœbus que fai mai que noun dis,
Quand vou vanta cauquo perfouno,
Et que nia pus bel Paradis,

Qu'aquel que ſa louangeo douno.
Se m'arrivo tant de fourtuno,
Yeu noun ſerai pas pareſſous,
De metre pus haut que la luno,
Voſtres braves predeceſſous.
Et ravit dau Dieu que m'emporto,
Dirai d'uno voix pleno & forto,
Que lous ennemics de l'Eſtat,
An toujour redoutat leur lanço,
Et coumo leurs mans an pourtat
Quatre fés l'eſpaſo de Franço.
Lou jour qu'aquel Rei ſans exemple,
Alexandre lou Grand, naſquet,
L'image d'Orphée emb'un temple,
Ragea de ſuſou pareſquet.
Aquo voulié dire la peno,
Qu'aurie per ſoun ſujet la meno
D'aquel brave chantre divin.
Mai l'y aurié bé d'autres miracles
Per tau de vous, ſe lou deſtin
Noun avié més fin as ouracles.
Aquelos grandos piramidos
Qu'en Egipto deſpioi tant d'ans,
Tout exprez fougueroun baſtidos,
Per counſerva lou noum das Grands,
Lou temps que toutos cauſos mino,
Ne fara veire la rouïno;
Nia rez que la divinitat
De la muſo & de ſoun ouvrage,
Que grave dins l'eternitat,
Las vertus d'un grand perſounage.
Mai ieu veſe bé qu'ieu embraſſe
Un deſſein trop adventurous,

Et per lou premier cop ieu passe
Dins un gouffre trop dangeirous.
Vole premieiramén atendre,
Se prendrez plasé de m'entendre,
Car noun pourrai pas perilla,
S'uno fés ma muso remarquo,
Vostro claro estello brilla
Favourablo dessus ma barquo.
 Per tau de fuge aquello risquo,
Yeu metrai fin à moun discours,
En pregan lou Ciel que benisquo,
De vostros annados lou cours,
Et que de vous & de Mario,
Rouiallo perlo d'Italio,
Sourtigoun forço beaux enfans,
Que vengoun segui vostro traço,
Toutes braves & trioumphans,
Pioi que soun de tant bonno raço.



STANCES AU MESME.

PIOI que Dieus lou bon Dieus ou vou,
 Yeu noun ai pas un s... sou,
N'és pas lou temps que las pistolos,
Dedins ma pocho en compagnié
Fasien coumo rats en paillié,
Millo sauts & millo bricollos.
 Lou joc qu'és moun vrai elemén,
A tarit insensiblamén

Lou rieu argentin de ma bourço,
Et mouririé desesperat,
S'aros que soui tant alterat,
Vous me deffendias vostro sourço.
  Las musos me viroun lou quieu,
Et refrougnados contro ieu,
Sans accord & sans armounio,
Aros toquoun moun instrumén
Parce qu'on dis coumunamén,
Qu'oun a d'argen n'a pas de mio.
  Despioi long temps dous cent escus,
Coumo sabez me soun deguts
Per causo justo & legitimo,
Moussur, cancellas l'oubligat,
Coumandas que jeu sié pagat,
Et vous ausirez forço rimo.



DIALOGUO DE DOS PAYSANDOS.
sur l'intrado de Madamo de Montmorancy.

Francesco.

MA sorre, que de merevillos !
Yeu voudrié que toutos las fillos,
De toun village amai dau mieu,
Quitant leur filouso & leur fieu,
Sai fougueffoun aissi vengudos :
Dansarian coumo de perdudos,
Farian rages das pes darriez.
Noun ausissen que menestriez.

Per toutes lous cantous de villo.
Yeu crefe que fai n'a dex millo,
Tant tout fai troto çai ou lai
Margot, digos me, fe te plai,
Ount as eftat? ount fies anado?
Ount as-tu ta legno paufado?
Quas tu fach defpioi de matin?

Margarido.

Qu'ai fach? noun pas un grand butin.
Ai paufat mas cargos de legno
Davant lou logis de l'Enfeigno.
Ai laiffat per fept ou hioch fous
Tout aqueft grand plen panié d'ious:
Et noun ai agut fin ni paufo
Per veire aquefto bello caufo,
Et qu'oun age mez moun beftiau,
Dins l'eftable d'un dau Courrau.
Mai digo m'un pau, ma fourreto,
Ount as-tu laiffat la carreto?
Que tu noun agos menat Ion?

Francefo.

Ion s'endort deffus, qu'avié fon,
Per tau qu'aquefto neit paffado
Jufquos que l'aubo s'és levado,
S'és amufat à fa l'amour:
Anfin a veillat jufqu'au jour,
Embé fa fraingairo Loüifo.
Quand uno perfouno devifo,
Lou temps coulo fans y penfa.
Ion n'és fat qu'oun pot pas piffa.
Au Courrau nous atén que buffo,
Endourmit coumo uno bouduffo.
Aqui tout yoi lou trouvarén,

De l'houro que nautres voudrén.
Vegan soulamén jusqu'à vespros,
Tout aisso de cauquos fenestros :
Car cau que tu deguos sçavé,
Que ieu ai vendut atabé
Mous froumageous & mas cerieiros,
Tout en coucho per las carrieiros
Et n'ai fach un mercat pourrit ;
Et despioi ai toufiour courrit
Deçai, delai, coumo uno folo,
Per veire de trouva Nicolo ;
Afin que veguez de lesé,
En nous autros tout lou plasé.
Mai aquelo desesperado,
San nous atendre s'en anado.
Toutos-fés digos m'entremén,
Qu'as vist digne d'estounamén ?
Car ieu fai foui touto ravido.
Conto m'ou dounquos Marguarido.

Marguarido.

Yeu ai vist, à bels troupelats,
D'homes qu'eroun toutes armats,
Et qu'à grands cops d'arquabusados,
Fasien resoundi las calados :
D'autres, tant à pé qu'à cheval,
Que d'amoun venien assaval.
L'un descendié, l'autre mountavo.
Tantos l'un l'autre se poussavo.
Aquo noun eroun que d'anas,
Que de venis, que de tournas.
Lou Pile-Sant-Geli noun ero,
Que cris de vai, de ven, d'espero,
Tourno deçai, tourno delai,

ſpero m'un pau ſe te plai.
'out lou mounde liero en varaillo.
.gueſſes viſt ſur la muraillo,
)es gens que juſquos as varléts,
[ountavoun deſſus lous merléts.
.ous uns anavoun de deforos,
I'y avié que pourtavoun de gorros,
)'eſcharpos ou quicon de bel,
)'autres de ploumos au capel.
\gueſſes dich qu'eren en guerro.
\neroun au miech d'uno terro,
/ers lou camin de Caſtelnou,
Que de tant qu'eroun, faſien pou.
?ioi s'en vengueroun vers la villo,
Tous lous gendarmos à la filo,
Toûjour pif, pouf, patrac, patrac,
Tiravoun que faſien lou drac.
Noun niauié petitos ni grandos,
Ni bourgeſos ni artiſandos,
Que per ou veire pauc ou prou.
Noun agueſſoun un feneſtrou.
Agueſſes viſt las doumaiſellos,
Que faſien aqui de las bellos.
L'on noun veſié que charmarié,
Tout lou lon de l'Aguliarié.
Las carrieiros entraveſſados
De bels pourtaus facs en arcados.
Et aval vers lou Counſoulat,
Tout aquo n'és enramelat.
Yeu pode dire qu'à ma vido,
Noun ai viſt cauſo tant poulido :
Ni jamai tant que ieu vieurai,
Talo belezo noun veirai.

Francefo.

S'ou aviez tout vift, Marguarido,
Tu feriez bé millou ravido,
Coumo ieu qu'ai vift en aval,
De doumaifellos à cheval,
De la centuro en haut armados,
En leurs gounellos chamarados
En de grand paffaman d'argén.
Jamai noun ai vift talo gén :
Sinoun que toutos las perfounos,
Las apelavoun d'Amafounos,
Pus bellos, moun enfan de Dieu,
Que noun és pas un jour d'eftieu.
Aquo noun eroun pas de fillos,
Eroun pus leu de merevillos.
Aufiffias à cado cantoun,
Lou tambour para pata poun,
Et la troumpeto que founavo.
Lou Diable la rés y manquavo,
Vieulouns, mandoros & laüts,
Pifres, chalaminos, flaüts,
Et de géns qu'embé leurs voix plenos,
Cantavoun millou que d'ourguenos.
Iamai de tout lou lon de l'an,
Mouffen Ion noftre capelan,
En foun clergue que li repliquo,
N'a fach de tant belo mufiquo.

Margarido.

Mai, Francefo, el faudrié fçabé,
S'aiffo fe fai per mau ou bé ;
Car s'aiffo menavo la guerro,
Couffi labourarian la terro ?
Couffi farian de femena ?

Que pourrian faire per dinna ?
Dieu nous gardo de talo escorno,
Pourrian bé demanda l'aumorno
Dins méns de la mitat d'un an.

Francefo.

Que tu ſies baugeo, moun enfan !
Moun veſes-tu qu'aqueſto intrado
Es eſtado atau preparado
Per aquelo Damo d'ailai,
Que van mena dins un palai,
Qu'és au mitan de la carrieiro,
Dins aquello bello liticiro.
Regardo, noun veſes aici,
Madamo de Mommouranci.
Roudillo la bén, Marguarido.

Marguarido.

Ieſus, Segneur Dieu, qu'és poulido !
Ma ſourreto, que me countas !
Per ma fé, ieu n'ou ſçavié pas.
Se ne fouſſo eſtado infourmado,
Yeu avié uno girouflado,
Trés roſos & cauque gaujét,
Toutes enſemble emb'un bouquét,
Qu'ieu n'aurié ſach de cor & d'amo,
Un brave preſén à Madamo,
Qu'ello aurié prez de ſor bon grat,
Veſén ma bono voulountat.

Francefo.

Taiſo-té. Fas-tu de la baugeo ?
Crido mai, afin qu'ello t'augeo.
Aparten-t-i as païſans,
De faire de preſéns as grans ?
Chut, ma ſorre, ſtai en ſilenço.

Marguarido.

Pioi qu'aiſſi és voſtro preſenço,
Et que moun yol vous pot cauſi,
Madamo, ſe vous plai m'auſi,
Se Dieu nous fai jamai le graço
De veire voſtro belo faço,
Dins noſtro vilage petit,
Dau pus gran juſqu'au pus petit,
Noun pas en tant grando fanfaro,
Mai au méns en fort bono caro,
Vendran à voſtre lendavan,
Embé tout ce de pus bel qu'an :
Et au ſoun de las cornomuſos,
En leurs bellos camiſos cruſos,
Danſaran lou long dau camin
Tout ſemenat de jauſſemin.
D'uno autro part las païſandos
Auran ſach de bellos guirlandos,
Ounté ſe veiran las coulous
De millo & millo bellos flous,
Qu'en l'hounou d'uno talo feſto
Vous vendran pauſa ſus la teſto.
Adieuſias, Madamo, ieu men vau,
Se voulez rez de moun houſtau,
Seloun ma petito paurieiro,
Tenez me per voſtro chambrieiro.
Yeu dirai coumo à Montpelié
Fai chacun en particulié :
Que noſtre Segne vous beniſquo.
Yeu pregue Dieu que nous auſiſquo,
Et que viſquas jouiouſamén
Juſquos au jour d'au jugeamén.



ELEGIE.

DINS l'efpeffou d'un bofc foulitari & fauvage
Ounte nia rés de bel que voftre bel image,
Que toufiour m'acoumpagno, amourous afligeat,
Sans ne poudé fourti, ieu demore affiegeat.
L'aiguo que de mous yols inceffamén degouto,
Y a cavat un roc en faiffou d'uno vouto,
Que me pot bén defendre & la nioch & lou jour,
De l'injuro dau ciel, mai noun pas de l'amour.
Dedeffus un autat que fe vei à l'intrado,
Vous y fez de ma man au naturel pintrado,
Aqui cent fés lou jour lou vifage moüillat,
Et lou cor tout en fioc me trove aginoüillat.
Davan aquel pourtraict tout ravit ieu demore,
Et devoutioufamén lou revere & l'adore,
Li demande fecours & remedi à moun mau,
Et coumo s'ero un Dieu, de prieros li fau.
L'honore de perfuns amai de facrifices.
Bref aquo d'aqui foun toutes mous exercices :
Car moun fort amouroux fai qu'emplegan lou téms
Per un tant bon fubjet, mous efprits foun counténs.
Dins aquelo caverno acatiquo & humido,
Quand ieu vieurié cent ans vole paffa ma vido.
Aqui quand lou printéns miricouquat de flous,
La terro pintrara de cent millo coulous,
Jeu farai de ma man millo & millo guirlandos,
De rofos, jauffemins, girouflados, lavandos,
Vieuletos & foucis, que de chaquo couftat
Rengearai lou matin perdeffus voftre autat.

Touto forto d'auffels que foun dins lou boufcage,
Y vendran tout exprez per faire leur ramage :
Et acoumpagnaran de leur cant las canfous
Que ieu ai coumpaufat en diverfos faifous,
Per vous (chero Meftreffo) ô cruelo memorio !
Dau tens qu'un millou fort me coumblavo de glorio,
Que vefié voftro façо, & d'amour enflamat,
Tout de meme qu'aimavo, ieu ero autant aimat.
Pioi apres quand l'eftieu que rend la terro effucho,
Lous aubres d'aqueft bofc aura cargat de frucho,
Ce que premieiraméns ieu y rencountrarai,
De pus bel & millou, vous ou counfacrarai.
La refto emb'un cantoun de ma caverno efcuro,
Metrai per me fervi l'hiver de nourrituro.
Aladounc qu'és lou tens de la caffo en lou fréch
Anarai dins lou bofc au pus fauvage endréch,
Per trouva cauquo beftio alaïns refcoundudo,
Que fera de ma man fur la plaço eftendudo.
Afin de vous en faire un facrifice aprez,
Deffus moun cor glaffat oumbrageat de ciprez.
Belo, vefez aqui couffi ferés fervido
De ieu, paure amourous, lou refto de ma vido.
Que fe quand ferai mort per cop d'hazard un jour,
Lou deftin vous menavo emb'aquefte fejour;
Crefe que de pietat dedins lou cor touquado,
Sur ma toumbo de flous farias uno bauquado.
Et quand de noftr'amour adounc vous fouvendrié,
Beleu de voftres yols cauque plour defcendrié
Deffus moun cor glaffat que fentirié incaro
Un plafé merveillous d'uno favou tant raro :
Et fans doute dirias que la parquo a grand tort.
De m'avé fach tant leu lou butin de la mort.



ELEGIE.

YEU crefié que Venus & touto fa fequelo,
Noun me poudien dreffa jamai pus de querelo
Et que l'aftre cruel que me dono lou jour,
Me farié defcouvri l'embufcado d'amour.
Paure mal-avifat ! d'oun avé en ma cervello
Lou trifte fouveni de ma peno cruello,
Et de noun reffenti moun goufié ulcerat.
D'aigo fort & d'enguen tout moun cors alterat,
Moun fang tout efpuifat per lieuros, noun per enços,
Me devien per lou méns eftre autant de femounços,
Per me rendre pus fage & per me retené,
D'aquel malhurous trin que yeu devie tené.
Yeu avié refoulgut de refourma ma vido.
Et tene lion de yeu l'amour folo banido,
Craignen de retoumba en ma premiero errou,
Deteftavo aquel fexe & l'avié en horrou.
May yeu changere leu de cor & de lengage,
Tau poun aguere vift aquel tant bel vifage,
Que venguet à mous yols apareftre tant beu,
Que de veire cava à mous pes un toumbeu,
Ni aprés cént tourméns ma mort affegurado,
Ni de fauffa as Dieus la proumeffo jurado,
Que ferié toujour chafte & de noun pequa pas,
Tout aquo cependan certos n'empachet pas,
Qu'yeu noun amortiguez l'ardou que me tranfporto,
Per brulla pioi aprés d'uno febre pus forto.

Infettat de venin tout laguiat & counfus,
Farié incaro dieto quatre ou cinq cops ou pus.
Apres avé fouffert uno trefiefmo atencho,
La paillardo calou devié pas eftre eftencho ?
Afin de me laiffa pioi apres vieure fan,
Lou refto de mous jours. Mais helas ! cependan
Jeu foui inceffamén entre las mans avaros
Das Medecins trompeurs & Chirurgiens barbaros,
Lousquals an efpuiffat alquimiftos acors,
Et ma bouffo d'argén, & d'humeur tout moun cors.
Mai durant la doulou que fans pietat m'acablo,
Cau que juge ma fauto aquez cop efcufablo ;
Car yeu noun poudié pas jamai me garanti,
Ni creire qu'atabé m'én pouguez repenti,
Se vous plai d'efcouta la funefto aventure,
Qu'és caufo qu'aujourd'yoi yeu foui tout plen d'orduro.
El s'ero ben passat un an & quauque jour,
Que yeu m'ére fauvat dau naufrage d'amour,
La coulou & lou peu tournavoun fur ma faço,
Que m'avien déja fach oublida ma difgraço.
Moun fang renouvellat dins mas venos bouillié,
Coumo fai lou bon vin dins lou founs d'un celié.
Amour mai que jamai certos me chatoüillavo,
Et de nouvels defirs moun efprit s'alumavo.
Cependant yeu voulié de pou de cauque mau,
Veire toujour la plaço & vifita l'houftau,
Avant que me fretta embé cap de femello,
Quand à moun dam veguere uno jouino pieufello
Que l'on poudié jugea avé quinze ou fege ans,
Sous peuffes efclatavoun de fin or, de brillans,
Soun fron ero pus blanc que lou lys, & las rofos
Sus fas gautos femblavoun à de floures efclofos,
Dount la bono fentou & l'efmail precious

Toutes mous ſéns countento & me rend amourous.
Quand la veguere atau d'uno humou tant aimablo,
Sa paraulo moudeſto, ſoun œillado ſemblablo,
De talos qualitats ſoun bel corps reveſtit,
Yeu noun m'en proumetié que vertut & proufit.
Doun ſans penſa à rez méns qu'au mau que me domine,
Me vau precipita l'yol claus à ma rouïno.
Maudit! devié pas yeu jugea en moun pecat
Que ſouvén ſous la flou lou colobre és cachat?
Atabé deſempioi noun ai à ma penſado
Que l'ardou dont moun amo ero adounc tourmentado;
Car noun pouguere avé un plaſé bon ny bel,
Qu'oun me fougueſſo prés incaros au panel.
Helas! & quantos fés faſen la rigouroufo,
A ello rejetat ma demando amouroufo,
Et ce qu'incaro mai augmento ma doulou,
Quand veſié ſoun viſage tout pintrat de coulou,
Quand tout impatient m'esfourſave de prendre
Ce qu'en tant d'artifice ello ſçavié deffendre,
Yeu empleguere adounc lou ſoin, la peno & l'art,
Car yeu deſeſperave de l'y freta lou lart,
Aladounc lous preſéns la renderoun gaignado,
Et coumo per un charme entre mous pez toumbado,
Oubtenguere à la fin ce que ieu pretendié,
Amay me dounet may certo qu'yeu noun voulié.
N'aguere pas eſtat hioch jours pres de ma bello
Que ſente regreilla uno doulou nouvello,
Semblablo emb'aquel mau que coumo un linge viel,
M'avié uno autro fés trauquat ma pauro pel.
Deja deſſus moun froun van naiſſe de puſtulos
Qu'on nous ſçaurié gari per de ſimplos pillulos,
Ma voix rauquo put tant que degus noun pot pas
Demoura pres de yeu que ſente lou ſangas.

Yeu trantalege tout, inceſſamén ieu crache,
Et de verguogno qu'ai, dins l'houſtau yeu me cache :
De ſorto que me cau remettre entre las mans
D'aquelles loups cruels & bourrels inhumans,
Que m'an fach endura de tourméns incrouyables.
Mai cauque jour lous Dieux à moun mau pitouyables,
Dedins aqueſto cambro coumo emb'uno priſoun
Me mandaran la mort ou ben la guariſoun.



SOUNET AU REY.

INCOUMPARABLE Heros, grand foudre de la guerro
A vous ſoul aparten la Palmo & lou Laurié,
A vous ſoul apartén aquel nom de guerrié,
Pioi que tout cedo as cops de voſtro cimeterro.

Voſtre ſoul menaça tout l'ennemic aterro,
Et la forço dau Turc noun vous reſiſtarié.
Que vous vei, vei un Mars, à qui Mars cedarié,
Quand el farié trambla lou ciel amai la terro.

Jamai l'on noun a viſt qu'un Louis de Bourboun,
Qu'ajo toujour bravat la barquo de Caroun.
Tout ſe trouvo embé vous en pou & en alarmos.

Vous noun mourès jamai, d'oun que vengo l'effort,
Car yeu veſe d'esfrai déja cacha la mort,
Et Plutoun que fugis au ſon de voſtros armos.



AUTRE SOUNET AU REY.

GRAND Rey yeu ai foungeat qu'yeu ero prez de vous,
Embé la pertufano, & tout plén de courage.
Cepandan en foungean vengueroun dous grans lous
Que dins un tournoman changeroun de paffage.
Grand Rei ieu ai foungeat qu'y avié dous patrous,
Dins la profoundo mar prez de faire naufrage.
Vous vengueres, grand Rei, que trop bon & trop dous,
Adouberes d'abord la vello, lou cordage.
Et pioi lou gal cantet, & apres fouguet jour.
Sans vous tout periffié per n'en parla pus cour.
Tout anavo à bazac, aco ero un deluge.
Quand fouguere éveillat d'un faut efpouventous,
Faguere millo fés lou figne de la crous.
Et à moun grand Louis fouguet tout mon refuge.



SOUNET A MOUNSEIGNOU de Valançai.

MOUNSEIGNOU, voftre nom és un non porto cop
Nom redoutable & grand, martial & fublime,
Nom qu'aquo noun fe pot qu'un grand Rey noun l'eftime,
Pioi qu'oun fe pot affez loüa, n'eftima trop.
Nom qu'as braves guerriez és dous coumo firop,

Nom qu'un effeminat ſans courage & ſans ime,
A l'hounou d'aquel nom ſau mémes qu'el s'anime,
Vauguez incaro méns que noun pas un eſclop.
O nom de Valençai, ô cauſo merveillouſo,
Tira d'un lache corps uno amo generouſo
Ou ſoun d'effeɛts divins ou d'un grand cavaillé.
Grand certos, Mounſegnou, vous ou ſez à outranço,
Et noun ſans grand ſujet noſtre grand Rey de Franço
Vous a ſoul Gouverneur cauſit per Mounpelié.



SOUNET AU MESME.

SE noun ero lou joc & lou fachous amour,
Que coumo de demouns perſecutoun ma vido,
Sans menti yeu aurié voſtro aureillo ravido
De millo beaux ſounets, qu'yeu farié cado jour.
De vous ſoul, Mounſegnou, yeu parlarié toujour;
Car naturelamén la Muſo m'y convido,
Et Ceſar noun és pas tant vantat per Ovido,
Que vous ſerias de yeu vantat à voſtre tour.
Tant de divers benfas qu'en voſtro endrech m'obligo
Cau bé que de ma man ſur lou papier eſcrigo,
Pioi que deſſus moun cor la voſtro me l'eſcrieu.
Que ſerié yeu hurous & ben ramplit de glorio
Se d'aiçy à cent ans que noun ſerai pus vieu,
Mous eſcrits ne poudien counſerva la memorio



SOUNET A MOUNSEIGNOU *de Mounpelié.*

LOU monde ſeguirié coumo un iſſan d'abeillos,
Mouſſur de Mounpelié ſe prechavo toujours :
Et noun lia Turc, Payen, ne fach à peu rebours,
Que nous venguez Chreſtian, d'auſi tant de merveillos :
  Effets toutes divins de cauſos noumpareillos,
Qu'un home age poudé per ſous doctes diſcours,
D'infuſa lou ſalut dins l'amo das pus ſours,
Et d'anima, changean las peiros en aureillos.
  Grand Prelat, loungamén pioſquas eſtre benit,
Longamén pioſquas-vous eſtre en lou ciel unit,
Ciel de que voſtre eſprit ten la vivo eſtincello,
  Ciel que ſoun yol d'amour veillo toujour ſur vous ;
Et qu'enfin en vertut de Jeſus & ſa crous,
Un jour en Paradis brillez coumo uno eſtello.



ESTRENOS A MOUSSUR *lou Barou de Valançai.*

MOUSSUR recevez per eſtreno,
Noun pas uno richo cadeno,
Perlos, rubis ou diaman,
Mai un founét qu'à la candello

Nafquet anioch de ma cervello,
Per aqueft premié jour de l'an.
Yeu fau coumo aquel que s'embriaigo
Que dins la mar vou gita d'aigo.
Anfin loüant voftro vertut,
Vous me dirés en confequenço,
Que per mouftra moun ignourenço,
Vaudrié mai que demourez mut.
Ce qu'és vertat : mai fe ma rimo,
Ne pot aumenta voftre eftimo,
Pioi que fez la memo valou,
Et tout-à-fait recoumandable,
Ageas au méns per agreable,
Que ieu fié voftre fervitou.



SOUNET A MOUSSUR LOU Baroun de Valançai.

QUAND lou ciel vous fourmet, el affemblet en vous,
Lou pus riche trefor de touto la naturo,
El vous faguet (Mouffur) fa chero creaturo,
Soun chef-d'obro parfet, & parfetaméns dous.
Voftre bon naturel tout humble & courageous,
Tout brave & tout vaillent fans founs & fans mefuro,
Témoigno que vous fez d'uno effenfo fort puro,
Et puraméns tirat d'un tige ben-hurous.
Invincible Baroun, la Glorio das Gen-d'armos,
A que Mars a dounat foun courage & fas armos,

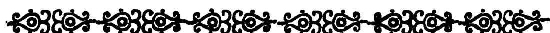
Et Cupidoun ſoun arc, ſa flecho & ſoun carquois,
Que jeto l'yol ſur vous, ravit coumo en eſtaſo,
Vei embé vous l'Amour & Mars ſur voſtro eſpaſo,
Car vous fez tout galant, tout noble, & tout François.



Sounet à Mouſſur de la Motho, Lieutenént Colonel dau Regimen de Picardie.

MOUSSUR, voſtro valou vai certos au de là
De ce qu'on trobo eſcrich de las gens de meliſſo,
Vous avez millou fach qu'Achilles ni qu'Uliſſo,
De ſorto qu'on vous deu admira ſans parla.
La troumpeto & tambour, ni mai lou qui vela,
Lou canoun porto effrai tirat ſans avariço,
Noun ſervou ſoulamén que per vous metre en liço,
Afin d'ou faire tout ſous voſtro man trambla.
Voſtro eſpaſo qu'on vei brillanto & dangeirouſo,
Es de voſtros actiouns la lamo generouſo,
Bravo, tuo, meurtris, fai tout ce qu'ello vou.
Que pot, mount'à chival ſans eſperoun ni boto,
Fugen lou bras vaillént de Mouſſur de la Motho,
Car el douno tant leu la mort coumo la pou.





Sounet à Mouſſur de Veno, Lieutenent Colonel dau Regimen de Nourmandie.

SE ieu vau legiſſen lou nombre das faits d'armos,
Qu'an fach per lou paſſat las gens plus renoumats,
Jeu veſe tant & mai de grands fiocs alumats,
Que brulou à l'hounou d'aquelles grans gens-d'armos,
  Alexandre lou Grand d'un yol moüillat de larmos,
Ben que jouine, diguet à ſous pus chers aimats,
Moun pere a déja tant de poples ſubjugats,
Que noun m'a rés laiſſat digne de mas alarmos.
  Lou deſir d'acqueri faguet qu'aquel Segnou
Témougnet aquel cop l'effet de ſa valou.
Ben que Mars ren ſouvén la fourtuno incertaino;
  Mai aqueles guerriez, Philippe, ni degus,
Noun ſoun à coumpara, n'Alexandre noun pus,
A las mendros actions qu'a fach Mouſſur de Veno.



A MOUSSUR LOU IUGE-MAGE.

Sounét

MOUSSUR, ſe vous tenez un reng de qualitat,
  Grandamén avançat, coumo de Iugemage,
Es, parce que vous ſez juſte, prudén & ſage,
L'ouracle de la Cour, l'amo de l'equitat.

Noun ſans cauſo toûjour à la pouſteritat,
Se parlara de vous coumo d'un perſounage
Que noun regardo pas l'aparenço ni l'age,
Mai qu'a de l'orphelin & la veuſo pietat.
Jamai vous noun tiras de la bouquo, ſentenço,
Que noun l'anés cerqua dedins la conſcienço :
Tant vous ſes pur & net, lou cor dréch & loyal.
Un jour ieu vous veirai, ſe Dieu plai, ſans conteſto,
Dedins un Parlamén lou mourtié ſur la teſto,
Quand aurés triumphat emb'aqueſt Preſidial.



REMERCIAMEN A MOUNSEIGNOU de Rouban, ſur lou favourable perdoun que me faguet quand vouguere ſa ſauva Mouſſur lou Canounge Gramound.

GRAND-merci, Mounſeignou, ſe m'avez perdounat
Emb'autant de douçou que m'avien coundamnat
Cauques Catarinots, qu'à gorgeo desplegado,
Cridavoun que falié que ieu fougueſſe 'més
Et menat au Palais priſounié per un més,
Au pan ſec ſoulamén, & à l'aigo eſpurado.
Que ſe me ſoui troubat de voulé ſa ſourti
L'un de mous bons amis per lou veire pati,
Dins las aprehantiouns de quicon de ſiniſtre :
Sen ſau pas eſtouna. Serié-t-i pas reſoun
Qu'un Papiſto aſſagez, quand ſerié de beſoun,
De nous faire ſourti de Beziers un Miniſtre ?

Et pioi ſe ieu me ſoui un pau licentiat,
Es parcé, (Mounſeignou) qu'el és moun aliat,
Que jeu deve ſervi ſur tous autres affaires.
Outre que vous ſauprés per cauqu'un noun ſuſpet,
Que n'autres ſai l'aven toutes en tau reſpet,
Qu'el és mémes tengut l'hounou de ſous confraires.
Aqui noun li falié, ſe ſous eſtat lurrat,
Per ſourti libramen qu'un habit bigarrat.
Que s'el ſe ſous mouſtrat d'uno formo diverſo
Tant de grippo-minaus que lian cridat harlan,
L'aurien meſcounegut, & prés per Tamburlan,
Ou ben per lou grand Turc ou lou Souphi de Perſo.
Mai cau noun aurié ris, ſe Mouſſur de Ģramoun
Se fougueſſo changeat aquel jour en demoun,
Et qu'el ſe ſous boutat tout en griffos & pattos,
Jeu creſe que n'aurié talamens graufignats,
Qu'elles aurien fugit coumo de rats bagnats,
A qu'aurié mai courrit vers la porto de Latos.
Helas! jamai auſſel prés & pipat au viſq,
Noun a ſaique courrit coumo jeu tant de riſq,
Vous noun veſias aqui qu'eſpaſſos degainados,
Qu'un belitre deçai, qu'un harlandié delai,
Qu'un viſage de mort tout trevirat d'esfrai,
Que tumulte, que bruch, confuſion & pouſſados,
Jamai ieu noun creſié dins un pareil hazar,
Que d'eſtre aſſaſſinat coumo Iules Ceſar.
L'un prenié ſon mouſquet, qu'alumavo ſa mecho,
Que cridavo, ça, ça, tuen l'eſcarlambat.
Enfin elles m'avien tant ben empanelat,
Que ieu noun ſçavié pus de quint bois faire flecho
Jeſus! ount ero ieu, en quint' eſtremitat!
Coum' un Sant, m'an en l'air per lou camin pourta
En me tenen las mans, cambos, peſes & braſſes.

Qu'a vift Sant Sabaftian & coum'el és pintrat,
De la mêmo faiffou, Mounfegnou, m'an intrat,
Entournat per lou méns de cinquanto matraffes.



GALIMATIAS.

AQUO fe fap, chacun ou dis,
Qu'à l'autre mounde és paradis.
Lous enfans de la douço vido,
Et que foun exens de fouci,
Trouvoun foun paradis aici,
Quand an la bourfo ben fournido.
Lou diable la pus bravo gén
Y a qu'aqueles qu'an d'argén;
Ni mai qu'oun n'a caufo pus piro,
S'és uno pietat d'eftre à féc,
S'ez un grand plafé d'argen féc ;
Car l'on fai tout ce qu'on defiro.
Se ieu me fentiffe fournit,
D'aquel metal fant & benit,
Jamai uno ioyo pareillo,
B'aurian la perdis, lou capoun,
Lou fucre embé lou cambajoun,
Sans efpargna dono bouteillo.
Crefez me, que fan ben lou drac,
Lacloto, Bouffuge & Regnac,
Sioillos, Maffanos, Roquo & Meftre,
Elles vivoun fans peffamén,

Que jusqu'au jour dau jugeamén,
D'aquelo faissoun piofcoun estre.
Yeu li desire soulamén,
Un eternel countentamén,
Et done à Moussur de Laclotto,
Moun brave Boussuge & Regnac,
Noun pas un lioc coumo Gignac,
Qu'és uno vilo trop pichoto ;
Mai li done lou Pourtugal,
L'Espagno en soun Escurial,
S'enten tan leu qu'y pourran estre :
Et done tout lou revenü
De la Gieno & dau Peïu,
A Sioillos, la Salado, & Mestre.
A vautres ieu noun cerque pas,
Ni mai noun vous souhaite pas,
Vilos, vilages ni bicoquos,
L'Auvergne ni mêmes Clarmoun,
Mai Flandres, l'Itaillo & Piemoun,
Dignes de Massano & de Roquos.



DESCRIPTIOUN DE LERGO, ET dau tratamén que Moussur Valat faguet à Mounsegnou de Mounpelié, & à sous amis.

JAMAI, au grand jamai, un delice semblable,
Jamai l'on noun a vist un lioc tant delectable,
Lioc doun l'admiratioun ravis l'entendemén,
Et troublo estasiat l'yol & lou jugeamén,
Lioc certos sans pareil & sur que la naturo

A vougut exerça ſa pus richo peinturo.
Parterro merveillous qu'un coutounat tapis
D'herbo de verd-eſcu ren tout unis & lis.
Yeu noun creirai jamai que l'Auroro & Cephalo,
Noun s'y ſien cauquo fés viſtos per intervalo,
Qu'aquel lioc benhurous noun ſié lou ſoul ſejour,
Oun s'eſgaio douillét, lou petit Dieu d'amour.
Aqui millo filéts de châque ſon veſino,
Lou venoun arouſa de leur aigo argentino,
Lous aubres d'alentour, à que Lergo fournis
Soun liquide elemén jamai noun lous banis
De li lava lou pe de ſoun humido courſo,
Que fauourablamén decoulo de ſa ſourſe;
Aubres touts fruts & bels, toujour couvers de vert,
Et que ſembloun brava la forço de l'hiver,
Aubres qu'à la favou de leurs eſpés oumbrage,
Touto ſorto d'auſéls y cantoun leur ramage.
Bref, fau qu'aquel entour ſié coumo eſtat cauſit
Per eſtre l'abregeat & lou ſoul racourſit
Das chans Eliſéens; car noun nia rés au mounde,
D'égal ni d'aprouchant qu'à pus prez lou ſecounde.
Outre qu'és ce qu'avian & que noun avian pas?
Qu'ero pus ſuperflus lou lioc ou lou repas?
Cau a-t-i jamai viſt de ſervices ſemblables,
Ni de tant de faiſſous de meiſſes diſſemblables?
Neauméns delicats & dignes d'un feſtin,
Où l'on humo à ſouhait la flou dau millou vin.
Apreſtes noumpareils, ount manquo la paraulo,
Quand cau repreſenta l'ordre d'aquello taulo,
Tout aboundavo aqui de diverſos faiſſous,
Tout l'iero de bon gouſt, ſouſſo car ou peiſſous.
Pioi aprez au deſſert dounat outro meſuro,
Noun s'eſpargnavo pas ſucre ni counfituro.

D'autro part lou vieuloun & l'aubois charmadou
Nous tiravo ſubtil l'amo per l'auſidou,
Fous avan ou aprez la taulo deſcuiſado,
A doublo refećtioun nous dounavo l'aubado.
De ſorto que ſous airs baten l'air douçamén,
Nous boutavoun noun ſçai coumo hors de ſentimén,
Sans que rés nous reſtez per liauſi ſa merveillos,
Qu'un corps ſans mouvement reduit tout en aureillos
Et ſilan lon d'Eraut ce qu'ero remarquat,
Que l'on noun s'ero pas ſoulaméns embarquat,
Que d'un ſon penetran au mountan & deſcendre,
Un grand noumbre d'auſſels venien per lous entendre.
Anſin en retournan noun eren pas venguts,
Que d'abort à l'abort y eren attenduts
Per de jouinos beautats dau pus proche village,
Que noun recuilliſſien d'un gratious viſage,
Adoun chacun prenié la ſieuno per la man,
Et diſpos coum'aco s'en anavo dançan,
Juſquo qu'oun poudié pus & que cambos & braſſes,
Nous ſaſien aſſeta de forço qu'eren laſſes.
Mai lou coumble d'hounou ero qu'un grand Prelat
Aſſiſtavo as feſtins de moun brave Valat.
Grant Prelat dount l'eſprit pus net qu'un criſtal veire
Penetro juſqu'au ciel & aiçaval ſa veire
Qu'el és tout tranſſandant coumo ſas perfećtiouns,
Renden lou mounde mut de tant d'admiratiouns.
Admirable Prelat, grand Prelat qu'oun pot vieure,
Que dins ce qu'on ſe pot assez loüa, n'eſcrieure.
Grand Phœnix, d'aqueſt tems la perlo & lou diaman
Et das pus bels eſprits l'uniquo & ſoul aiman,
Eſprit au grand reſſort de coumpas de prudenço,
Paſſat per l'alambic & couſit en ſçienço,
Oraçle pur & cla, d'un prix ſans prix, eſquis.

Naturel rare & cher qu'oun ten rés de l'aquis,
Incoumparable à tout, à que la vertu douno
Noun pas un Evefquat, mai la triplo Courouno,
Tiaro qu'on aten qu'un femblable pilié,
Qu'un pivot coumo és fach Mouffur de Mounpelié.
Mounfegnou, fe vous plai d'efcufa ma franchifo,
Voulé parla de vous m'és uno grand fouttifo;
Car voftre grand efprit merito d'avoüa,
Que l'on vous deu pus leu admira que loüa.
Toutos fés, Mounfegnou, perdounarés au Sage,
Au méns per aqueft cop; car foun rude lengage,
Ni foun ftil n'és pas caufo de grand valou,
Tout ce qu'eftimo mai qu'és voftre fervitou.
Aquello counditioun m'es bé tallaméns douço,
Que d'humblo volountat moun affectioun me pouffo
De parla coum'aco & vous dire emb'un mout,
Que ieu foui tout à vous coumo vous fez moun tout.
Cepandant ourdiffén lou fieu d'aqueft'efcagno,
Yeu faguere lauriou que roumpere coumpagno,
M'en vau laugeiraméns coumo me reprouchet
Aigramén Mounfegnou, percé qu'el s'en fachet.
Ce qué m'atriftet fort, & defpioi miferable,
Yeu n'ai dins l'eftoumach un regret incrouiable.
Sus aquo Mounfegnou defcent à S. Claméns,
Trate tout lou reftant fort efplandidaméns,
Et à la vouluptat d'uno fon claro & bello
Que lou lon de fous prats inceffamens ruiffello,
Féftegeo largeaméns las gens qu'eroun emb'él,
Moftro qu'oun liavé rés que fous femblable à él,
Rés à él parangoun d'obligeant ni qu'atendo
A l'oumbro de foun corps couffi qu'on ou entendo.
Touto ma counclufioun és que ieu pregue Dieu,
Que me faffo autant bon coumo ieu foui tout fieu.

STANCES A MOUNSEIGNOU de Mounpelié.

MOUNSEGNOU, yeu foui anat querre,
Las vrais lagremos de S. Pierre,
Et d'un cor murtrit & frouiffat
Affligeat en ma counfcienço,
Yeu referque la penitenço,
Digne de moun vice paffat.
Mai ni l'aigo que goutto à goutto,
De moun yol deftillo & degoutto,
Ni lou regret que m'a toucat,
Ni tout ce qu'on me fçaurié dire;
Noun pot qu'augmenta lou martire
Dau fouveni de moun pecat.
Souveni certos deteftable,
D'un forfait tant abominable,
Que noun fe pot affes puni,
Ce que me fai grandaméns creigne;
Car yeu fçave que Noftre-Seigne,
Noun laiffo rés à impuni.
Toutosfés ce que m'affeguro,
Es que dins la Sancto-Efcrituro,
Aquo d'aqui nous és proumés,
Que mai que preguen Dieu lou paire,
D'un bon cor & coumo on deu faire,
Aquel pecat nous és remés.
Vela perqué me recoumande,
A Iefus-Chrift & vous demande,

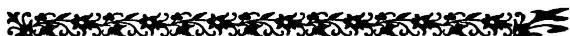
Mounſegnou, cauquo abſolution,
Afin que voſtro man ſacrado,
Qu'és per aquo fa, dediado,
Me doune la benediction.
Anfin la reſto de ma vido,
D'un humou chreſtiano & ſolido,
Dins moun houſtau vieurai countén,
Sans ſoungea qu'à fa mous affaires,
Deteſtan autan las coumaires,
Coumo yeu liai vougut de bén.
Que grêle, que vente & que plogo,
Si ferai yeu dau catalogo,
Amai dau noumbre das vivéns.
Devot toûjour en mas matinos,
Yeu rendrai d'actions capuchinos,
A la Gleiſo & dins lous Couvens.
Dounc, Mounſegnou, ieu vous counjure
De creire que ieu me meſure,
De que vous ſoui fort oubligat;
Car la crento de vous deſplaire,
M'a fach d'aquel malhur diſtraire,
Dins lou cal ieu ero negat.



SOUNET A MOUSSUR DE Touiras.

EN Mouſſur de Touiras ſe vei un vieu tableu,
Ount és repreſentat au naïf la prudençо;
L'on y vei figurat un grand Mars en vaillençо,
Et millo perfections d'un naturel pinceu.

Soun esprit coumpausat d'ambre gris, sucre & meu,
Toûjour haut élevat dessus l'experienço,
Parez coumo tirat de la supremo essenço,
Et coumo favouri de la terro & dau ceu.
Degus noun pot douta, non pas l'amo pus basso
De Moussur de Toiras, ni de sa noblo raço;
Ni qu'oun sié d'un grand Rey vist d'un yol coumo cau.
Sas valous son sans soun, & liaurié prou d'affaires,
Que dedins l'Univers se trouvessoun sieix fraires,
Tant braves, tant vaillens, & d'un semblable houstau.



SOUNET A MOUSSUR LO
Baroun de Peraut.

SE dau tens que lous Grecs avien assiegeat Troyo,
La oun liavié davan tant de gens de renom,
Vous y foussez estat aupres d'Agamemnon,
L'on agues pus leu vist aquelo villo en proyo.
A vostr'hounou chacun aurié fach fioc de joyo.
Achilles ni Ajas, ni foudre ni canoun,
Noun foussoun rés estat au prix de vostre noum,
Escrich au camp de Mars d'uno immourtelo croyo.
Beleu vous me creirés un pauc trop hazardous,
De faire dau letrut, & de parla de vous :
Mai vous m'escusares, se ma ploumo és hardido,
Sé ieu bon Catoulic ou quand ero Uganaut,
Toûjour ieu soui estat au Baroun dé Peraut,
Et lou vole servi tout lou téms de ma vido.



SOUNET A MOUSSUR DE Montarnaud.

QUE las benedictions de Dieu vous sien donados,
Qu'à tout tens & jamai pioufcas eftre benit,
Que de voftre caftel, tout malheur fié banit,
Et qu'on vejo embé vous flouri voftros annados.
Toutos voftros actiouns foun grandamén loüados.
Vous fes tout plén d'hounou, & ne fes tout ramplit.
Vous fes en la vertut cimentat & unit,
Et tout ce que fafez foun caufos admirados.
A vous noun manquo ren qu'un jantil femelan,
Que ne pioufquas avé cauque poulit enfan,
Coumo dau premié liech ne tenez l'interpreto.
Yeu efpere qu'un jour nautres auren l'hounou,
De veire en Lenguadoc de las Damos la flou,
Que fera, fe Dieu plai, la petito Toinetto.



SOUNET A MOUSSUR DE MURLES.

MON brave Cavalié tout à fait generous,
Lou peril vous fournis de palmos & de glorios,
De las pus grand' actions tiras voftros victorios,
Tant vous fes eftimat & brave & courageous.
Nia que li veirias fa lou figne de la croux,

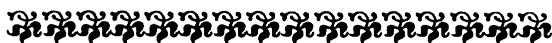
Que councagats de pou jusquos as genitoiros,
Au soul bruch dau canoun, faran milo prieros,
De crento de passa lou fleuve Stigious.
 Ha! poultroun que tu siez, effeminat belitre,
Que tenes dau Francez tant soulaméns lou tiltre,
Ount és la fleur-de-lis que te deu anima.
 Moussur de Murles és das pus hardits l'exemple,
Mars lia dounat soun cor, soun autat & son temple,
Et Pallas noun lou pot veire que per l'aima.



A MOUSSUR MARTIN MOUN COUSIN.

Sounet.

MOUN cousin, vostre esprit toujour guindat au ciel,
Transçandant & subtil se rendra memourable :
Tout ce que vous fasez és coumo inimitable,
Et gravo vostre nom d'un burin immortel.
 Las fortifications que fasez à Lunel,
Et lous materiaux d'un grand noumbre innoumbrable,
Mostrou que vous rendrés aquel lioc imprenable
Et qu'en lou Lengadoc noun niaura pas un tel.
 Vostro soin qu'és requis en talo Citadelo,
Noun ven pas d'un esprit de petito cervelo.
Atabé que la vei tant & quant s'ébaïs.
 Jamai un tau cimén de sablo, caus & peiros,
Ni jamai un pareil Moussur de Rastenclieiros,
Digne de gouverna tout un puissant païs.



SOUNET A MOUSSUR LOU BAROUN de la Rouqueto.

CERTOS ſoui pla laguiat, Baroun, ou podez creire,
Me pode pas tené tant ieu me ſente flac.
Se vous ou trouvas bon vous vole veni veire,
Ambé l'aide de Dieu, au Caſtel de Briſſac.
Vous y avez de vin que ſauto dins lou veire,
Et toûjour ſans manqua de caſſillo à plen ſac.
Medecins & Barbiez, toutes me ſan encreire,
Qu'ieu aurai leu aqui remés moun eſtoumach.
Taupoun ſerai guerit, en voſtros ſevenolos
Jouious me veires ſa cinquanto cabriolos :
Vous menarés lou branle, & diren de canſous.
Après quand ſerés las, dedeſſout uno treillo,
Lou goubelet en man, couiffats de bouraſſous,
Anaren gentimen enterra la bouteillo.



SOUNET A MOUSSUR LOU BAROUN de Caſtros ſur ſoun nom de La Croix.

AQUEL nom de la Croux, es nom ſant & ſacrat.
Jeſus-Chriſt ſur la Croux a ſouffert mort cruello,
Mort que nous a tirats de la mort eternelo,
S'enten las gens de ben qu'el agut en agrat.
Jeſus veſen en Croux dins las Gleiſos pintrat,

Lou ſigne de la croux moſtro l'amo fidello,
Signe qu'à ſervi Dieu tout bon Chreſtian apello,
Ben que ſans ſe flata chacun y és ingrat.
  La marquo de la Croux és emb'elo parfaito,
Baroun, de voſtr'ouſtau la Croux és l'interpreto,
Que vous ſes tout parfet, tout brave & courageous,
  Parfait de corps, d'eſprit, & tant conſiderable
Que Caſtros és benit d'un tau nom venerable,
Et qu'ajoun un Baroun tant vaillent coumo vous.



A MOUSSUR LOU BAROUN D'AUBAIS

Sounet.

ENTRE nautres diſen embé noſtre lengage,
  Que dins lou petit pot lotgeo lou bon enguen,
Aquo ſe torno anſin, & per aquo s'enten,
Quand dins un petit corps reſido un gran courage.
  Ount és lou cavaillié pus prudent & pus ſage?
Cau és aquel d'aqui que meſcle mai de ſen,
Dins ſous actes guerriez, & que ſié tant vaillent,
Qu'on lou deguo eſtima miracle de noſtr'age?
  Es vous, brave Baroun, que per cent millo eſſais,
Faſez juſquos au ciel brilla lou nom d'Aubais,
Et que farés toûjour parla de voſtro vido.
  Es vous que s'ez l'Ajax & l'Hector tout à fait,
L'Achilles paſſo-tout, lou talamén parfait
Que Mars n'és eſtounat & Minervo ravido.



SIXAIN.

CAU que fié qu'age de maux d'yols,
Sien ti lagagnoufes ou mols,
Afin qu'oun age l'humour trifto,
Boute coumo Mouffur Chabert,
A fas vitros un veire vert,
Et li counfourtara la vifto.



SOUNET A MOUSSUR DE MIRAMAN, *Trefaurier de Franço.*

YEU crefe que lou ciel vous a tengut la man,
Per vous countribua ce qu'avié de pus rare,
El noun s'és pas jamai troubat en vous avare,
Pioi qu'el vous a caufit per foun foul diaman.
Vous fez das grans Segnous l'Epheftioun, l'aiman:
Et l'home pus ingrat tant mêmes qu'el s'égare,
Es couftrench d'avoüa, quint difcours que prepare,
Qu'on deu foul admira Mouffur de Miraman.
Aquo chacun vous deu, pioi que tout admirable
Vous fez foul admirat d'un fil de Couneftable,
De Mounfegnou lou Duc, dount l'efpafo à la man,
Fai trambla terro & ciel fous lou fais de fa lamo.
Mouffur, ieu pregue Dieu, que vous fias fa mêmo amo,
Soun cor, foun même tout, foun cher de Miraman.



SOUNET A MESSIEURS DE GIRARD ET d'Aſſas, Treſauriers generaux de Franço.

MESSIEURS lous Treſauriés de Girard & d'Aſſas,
Yeu pregue toujour Dieu que viſquas cent annados,
Que ſien toutos de meu & talamén ſucrados,
Que noun l'y rencontrés que ſantat & que pas.
A vautres que vous cau? rez noun vous manquo pas,
Noun avez de jaunous à gran viro palados?
Voſtros taulos noun ſoun de bons meiſſes cuiſados?
Qu'és aquo que voulez, qu'és ce que demandas?
Rés qu'un corps de ſantat noun vous és neceſſari.
Leiſſas doun per cent ans lou coumpaire ſuzari,
Ailai emb'un cantoun que vengue arnat & viel.
Et s'au bout d'aquel temps la naturo vous manquo,
Que vengats decrepits, qu'ajas la barbo blanquo,
Et ben au nom de Dieu voſtre plaſſo és au ciel.



SOUNET AUX MESMES.

HUROUSES Treſauriez, longamén pioſquas-vous
Vieure jouiouſamén chacun en ſa famillo,
Et vous mantengue Dieu embé voſtro ramillo,
Que porto ſur lou froun la marquo de la croux.
Se ſavié de gagna dins Roumo lous perdous,

Et changea mous pecats en tallo couchounillo,
Couſſi lianarié yeu per ſa vitamén gillo,
Et tourna de deſſai ſans touqua das talous.
  Mai à que tout aquo moun ſujet és d'eſcrieure ?
Lou deſir que ieu ai qu'ajas long temps à vieure,
Que tout vous tourne en bén & en prouſperitat,
  Qu'ajas de bels enfans ount la vertu abounde,
Car yeu noun creſe pas que liage gens au mounde,
Que meritoun mai d'heur ni de felicitat.



SOUNET A MOUSSUR LOU TRESORIER Greffeuillo.

MOUSSUR, tant que vieurez yeu ferai benhurours,
  Et per vous en danſan farié ſieis cabriolos,
Parce que ieu ſoui ſegur que toujour ſieis piſtolos,
Quand yeu n'aurai beſoun las trouvarai en vous,
  Lou diable lou denié, maillo, pillo ni croux,
Me cante ben ſouvén, bouſſos, ni digneirollos,
Au Sage ben ſouvén li prenoun d'humours follos.
Que noun a cap d'argen fai tout à peu rebous.
  Lou coumpaire piquet, palamars & chicanos,
Me boutoun cado cop talamén à las canos,
Que ſe noun ero vous que me preſtas l'eſcut,
  L'on me veirié penaut, & la teſto baiſſado,
Maudire autant lou joc, boulos & paliſſado,
Que noun vous beniſſen lou jour que ſez naſcut.

SOUNET AU MESME.

SEZ queſtioun de parla d'un home nounparel,
Cau parla de Mr. lou Treſaurié Greffeuillo,
El ten de la vertut & lou greffe & la feuillo;
Et la flou & lou fruch noun ſe trobo qu'emb'él.
Tout rayounat d'hounou luſis coumo un ſouleil,
Nia pas qu'à ſous egals que lou cor noun li doillo,
Quand veſoun que lou ciel tout à fait lous deſpoillo
De tant de riches douns qu'oun ſe troboun qu'à el.
Cent ans vous doune Dieu d'hurouſo & longo vido,
Et à Madamo autant toujour freſquo & poulido.
Mouſſur, pioi que vous ſez tout à fait meritan,
Et que Madamo ou és & parfétamén bello,
Yeu pregue toujour Dieu que deſſous ſa gounello
Fuilletés, nioch & jour lou .....

A MOUSSUR LOU IUGE CRIMINEL,

Sounet.

NIAURA que parlaran d'un grand Juriſcounſulto,
Ou bén d'un que ſçavant ſera fort eſtimat,
Et s'eſmerveillaran quan Dieu liaura douuat
Un eſprit penetrant la cauſo pus oculto.

Un home ben ſenſat entr'él même counſulto
Ce que deu dire & ſa quand és dins un Senat,
Afin qu'en oupinan ſié tout à fait tournat
Dau couſtat que lou dréch & que la lei reſulto.
Aquo ſe trobo pas ſinoun as Magiſtrats,
Que ſoun coumo l'on dis de cervels ben timbrats ;
Car la puſpart s'en van coumo l'eſcaraviſſo.
Que ſe Mouſſur Gaillan loù Iuge Criminel,
Noun tenié dau devé la peiro de l'anel,
Veirian, coumo lou drac, avalai la Iuſtiço.



A MOUSSUR LOU IUGE GRASSET,

Sounet.

NY avant ni après l'univerſel deluge,
Jamai noun s'és troùbat un Magiſtrat pareil,
Jamai l'on noun a viſt home ſous lou ſouleil,
Avé tant d'equitat coumo Mouſſur lou Iuge.
El deteſto las gens que van per ſubterfuge,
Et qu'aimoun de rouda coumo ſai lou vertél.
La Juſtiço & lou drech logeoun toujour emb'él,
Enfin das ouppreſſats el és lou ſoul refuge.
S'el és parfait de corps, ſoun eſprit ou és mai,
Per ſa reputatioun noun mourira jamai,
Ello vieura toujour au temple de memorio.
Lou ciel l'aurié liat d'un eternel laçét :
Mai la terro li dis, laiſſo Mouſſur Graſſét,
Entreméns qu'es à icu, noun enveges ma glorio.



A MOUSSUR LOU COUNSEILLIÉ SOULAS.

Sounet.

QU'ES aiſſo, ſerias-vous vengut d'humou avaro?
Yeu ai viſt autrosfés que dedins un jardin,
Vous me faſias toûjour beure dau millou vin,
Et nous ebaudiſſian d'uno jouiouſo caro.
Yeu noun ſabe qu'és tout ni à cau ſe pren aro,
Quan noun veſe poulets, perdiſes ni lapins,
Me pren, yeu noun ſai que, cauque certain chagrin,
Deſempioi que tenez voſtre bouſſo tant raro.
Adieuſias doun plaſés, joios, amai ſoulas,
Se noun veſe Mouſſur lou Conſeillié Soulas,
Me prene per la man & me faire careſſos,
S'enten d'ana triſſa coumo qu'és ben vengut,
Yeu me veſe deja dedins un atahut,
Sans eſpera pus rés que d'Exaudis & Meſſos.



A MOUSSUR DE SANT JORDY.

Sounet.

YEU ſoui coumo counfus & plen d'eſtounamén,
Quan noun pode trouba de paraulos prou bellos,
Ni mai de counceptiouns enfans de mas cervellos,
Afin de vous loüa coumo cau dignamén.
Lous homes pus ſenſats y perdoun jugeamén,

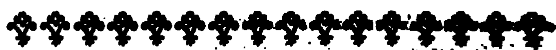
A vous caurié cerqua de loüangeos nouvellos,
De difcours relevats per deffus las eftellos,
Et que tout vous cantez au plus haut firmamén.
Yeu noun fai qu'és de vous, mai doun que yeu me vire
Yeu aufiffe per tout, & per tout aufe dire
Que mefclas la fienço embé lou coutelas.
Que d'un bras tout vaillent terraffa & piqua l'ordi,
Noun pot eftre dounat qu'à Mouffur de S. Jordi,
Qu'és la glorio de Mars & l'hounou de Pallas.



A Meffieurs l'Avoucat & Procureur dau Rey, Mrs. de Perdris, & de Perdrié, Sr. de Maurillan.

SOUNET.

ENTRE Mouffur Perdris & Mouffur Perdrié,
Aquo foun gaire bé dous noms coumo femblables,
L'un & l'autre foun géns grandamén equitables,
A l'ovro fe counnouis, coumo l'on dis, l'ouvrié.
Toutos fas counclufious van d'un cor dréchurié
Et noun fan jamai rés que d'actes fort loüables.
Atabé toutes dous foun fort recoumandables,
Et fe fan courouna d'un eternel laurié.
Dedins fous jouines ans fas actions fans oumbrage,
Sai lous fan eftima miracles de noftre age,
Et jamai Mounpelié noun aura pus bel hur,
Que d'avé d'Oufficiez d'uno trempo pareillo ;
A noftre Prefidial foun coum'uno merveilllo,
Tant l'Avoucat dau Rei coumo lou Procureur.



SOUNET A Mr. L'AUDITOU SOULAS.

QUAU noun fe fouvendrié de Mr. l'Auditou ?
Serié yeu fans cervel & fanfo fouvenenço ?
Non, non, yeu l'ai toujour tout tan qu'és en prefenço,
Coumo tout meritant & tout remplit d'hounou.
Incaro qu'uno fés m'anet dire de nou,
De quinfe ou vingts efcuts, & contro ma crefenço,
Me diguet noun n'ai pas, mais paffo fous filenço.
Si ferai yeu toûjour foun humble fervitou.
Aro fen emb'un téns que l'amic és ben rare,
Se noun ten de l'humou d'un home qu'és avare,
Noun certos que per el ieu noun m'en plane pas,
El és trop moun amic & de mêmes fans vice,
El fab bé que ieu foui de tout à foun fervice ;
Et que noun fau eftat que de Mouffur Soulas.



SOUNET à Mouffur lou Receveur Calvet.

SE s'endeven jamai que nautres ajan guerro,
Et que yeu piofquo un jour vous rendre fatisfach
De tant & tant de ben que toûjour m'avez fach,
Yeu ferié pus countén que lou Rey d'Angleterro.
Yeu noun pillarié pas embé la man efquerro,
Tout y cabuffarié, tefto, pefes & mans,
Mai que trouvez lou jas de cauques diamans,

Ou de forço doublouns rescounduts dins la terro.
Quand yeu pense embé vous, Moussur lou Receveur,
Se las vertuts qu'on a fasien un Empereur,
Coumo lou pus parfait sur tout autro persouno.
Yeu crese que deman vous serias de l'escot,
Changearian vostre oustau, jardin amai tricot,
En lou Sceptre Rouyal d'uno doublo Courouno.



SOUNET à Moussur de Lauselergues moun cousin.

YEU vous pode jura, cousin de Lauselergues,
Que se yeu ero Rey coumo noun ou soui pas,
Que noun prendrié jamai qu'embé vous moun repas,
Et noun nous quitarian ni festos ni dimergues.
Yeu vous voudrié douna Lansargues & Valergues,
Nismes, Usez, Lunel, Soumeire & Mounpelié,
Et se dins pauc de tens lou bon Dieu ou voulié,
Vous aurias Pesenas, Mountagnac & Coussergues,
Toulouso, Mountauban, Narboun' amai Besiez,
Ailai caurié laissa per lous counils, Clapiez.
Enfin ieu vous farié ma soulo creaturo.
Et sabez cau serié premié Prince dau sang,
Quand lou deurié pourta sur lou col coum'un banc,
Nostre grand cousinas lou Viguié Valescuro.





SOUNET A MOUSSUR GENTIL.

GENTIL ou és de nom amai de fait gentil,
Gentil és d'un' humou agreablo & gentillo,
El a lou corps gentil & la taillo gentillo,
Tout se trovo en Gentil parfaitomén gentil.
El és la projection, lou fixe & voulatil,
L'esprit pus espurat que d'Homero & Virgilo.
Esprit que ren emb'el touto causo facilo,
Esprit que tout dau ciel és sur toutes gentil.
L'on dirié que yeu soui cauque gran alquimisto,
Se moun esprit jamai avié tant bono visto,
De subtil penetra jusquos emb'aquel poun,
Yeu me dirié gentil ; mai certos ma cervello
Cedo à Moussur Gentil & crusou & coupello,
Car el és tout d'argén, & yeu soui tout de ploun.



SOUNET A MOUSSUR DE CARLENCAS.

L'HOME lou pus doüat de graço noumpareillo,
Lou Pero qu'a das fieus mai de ioyo & d'hounou,
Es Moussur Carlencas, lou tige de la flou
Das enfans de vertut, ount és touto merveillo.
Enfans, noun pus enfans, mai gens que sur l'aureillo
Portou, raço de Mars, lou bouquet de valou,
Raço sur que lou Ciel d'uno justo favou,

D'un yol tout plen d'amour inceſſamén lous veillo,
  A jamai pioufcas vous eſtre toutes benits,
A jamai pioufcas vous eſtre toujour units,
Et qu'enfin vous mouſtrez fils d'un tant digne Pero.
  Tout treſſalis de gauch au nom de Carlencas,
Yeu pregue donc lou ciel que longamén viſcas,
Et que done ſalut à voſtres Pero & Mero.



SOUNET A MOUSSUR DE SOURGUERES.

YEU noun m'eſtoune pas ſe Mr. de Sourgueros,
  Es amic de l'ouſtau de Mouſſur de Toiras,
Mai jeu m'eſtounarié s'el noun ou ero pas,
Car el honoro trop las perſounos guerrieros.
  Quint maudit malhurous, quintos amos gauchieros,
Cau és aquel d'aqui que noun aurié lou bras,
Elevat juſqu'au ciel embé lou coutelas,
Per ſervi vaillammén Mr. de Raſtenclieiros ?
  Anſin lou pus upat és counſtrench d'avoüa,
Que l'on noun lou deu pas tant ſoulamén loüa,
Mai ben lou revera ſur tous lous autres homes.
  Outro que vous dirai que s'el és grand guerrié,
L'on eſtimo en effet Mouſſur de Montfarrié,
L'uniquo parangoun das braves Gentils-homes.





SOUNET A MOUSSUR GOUDELART.

YEU ai viſt forço gens qu'avien l'air fort gaillard,
Bon joc, bono faiſſoun, bon ſen & bono teſto :
Mai jamai noun ai viſt un autre paſſo leſto,
Qu'égale tant ſié pauc moun couſin Goudelart.
Soun courage és ſans pair, & fai qu'à tout hazart
Au pus fort dau peril y vai à touto reſto,
Que l'eſpaſo à la man coume la malo peſto,
Piquo, tuo, meurtris en courageous Ceſar.
Aqui noun és pas tout, emb'el l'ia davantage,
Moun brave Goudelart per deſſus ſoun courage,
A l'eſprit pur & net & parſaitomén bel,
Coumpauſo doctamén, de ſorto que cau creire,
Que jamai noun s'és viſt, ni noun ne ſaurian veire
Un autre coumo aquel ſous la capo dau ciel.



SOUNET à Mouſſur lou Chancelier Ranchin.

ESCULAPO és eſtat un ſçavan Medecin
Et dins Raumo adourat coumo cauſo divino,
El és eſtat tengut Dieu de la Medecino,
Ovido, à ce qu'on dis, nous ou raporto anſin.
Mai parlén de Mr. lou Chancelié Ranchin,
L'Apollon d'aques téns, que counouis à la mino,
Sans que taſte lou poux, ni que vego l'urino,

Lou mau, & lou guaris en defpiech dau deftin.
Atabé foun efprit que dins lou ciel fe campo,
Lou fai das Proufeffous lou foulel & la lampo,
Lou Rey, lou parangoun, l'uniquo & noumparel.
Jamai au grand jamai noun s'és vift foun femblable,
El ferviguet tant ben Mr. lou Couneftable,
Qu'el li fouguet toujour l'oli de foun calel.



SOUNET A MOUSSUR VALAT.

FORÇO & à quantitat fe vei d'homes habilles,
Que tranfçandans toundrien de peufes fus un you
D'autres, & la plus-part, qu'oun valoun pas un fou,
Per eftre d'efprits lourds, grouffiez & inutiles.
Efprits apefantis, terreftres & reptiles
Gens fans tefto ou l'aurien groffo coum'un pairou,
Benhurous és aquel que fai tout ce que vou,
Et qu'es tengut au reng das efprits plus fubtiles.
Vivo dounquos l'efprit, vivo l'efprit pus bel,
Qu'aio long tens y a penetrat jufqu'au ciel,
Qu'à la Poufteritat flourifquo fa memoire.
Quand finimoun vendra & qu'aura tout triblat,
Milo vertuts que foun embé Mouffur Valat,
L'immourtalifaran d'uno eternello gloire.





SOUNET A MOUSSUR DE Mountarnaud.

MOUSSUR de Mountarnaud, l'hounou das galans homes,
Yeu pregue toujour Dieu qu'oun ſias pus huganaut
Yeu pregue toujour Dieu, illuſtre Mountarnaud,
Que ſias coumo vous ſez la flou das gentils-homes.
Que maudits & damnats à jamai ſien lous homes,
Que vous deſiraran ne pau ne prou de mau.
Qu'à chacun vegeo yeu lou fioc à leur houſtau,
Et que ſien tourmentas toujour per de fantoſmes.
Et oun ſe trouvarié l'autre pus courageous,
Pus digne d'eſtre aimat, & pus vaillent que vous ?
Yeu creſe que pourrien rouda touto l'Europo.
Que ſe cauque inſoulent m'ou voulié diſputa,
Li dirié qu'és un ſot, & qu'aneſſo counta
Las eſtellos dau ciel en las fablos d'Eſopo.



A MOUN GRAN DIABLE D'AMIC.

Sounet.

MOUN gran diable d'amic, que farén toutes dous
Tu ſiez mau maridat & yeu incaro pire,
De qué tu ni mai yeu noun aven pas à rire,
Car ſe l'un és negat, l'autre és dedins un pous.

Cau a-t-i jamai viſt rés de tant mal-hurous,
Se n'autres noun anan anſin de mau en pire,
Que toun viel femelan toujour rene & ſouſpire,
Et la mieuno atabé que jete anſin de plous.
  Yeu ſoui d'aqueſt aviſt, ou n'autres ſeren neſſis
Que li laiſſen piſſa & ploura ſous desfeſſis,
Et creba de deſpiech as deſpens d'un brayé.
  Mai parlen & digan ſus aqueſto coulero,
Se la mort nous mourdié l'un & l'autre cerbero,
  Cau ferié pus fachat, ou lou Sage, ou Bouyé?



SOUNET.

NOUN veirai yeu jamai arboura l'eſtendart,
  Ni batre lou tambour, ni ſouna la troumpeto?
Noun me trouvarai yeu à la man l'eſcoupeto,
En cauquo executioun que jogue lou petart?
  Quan meſme me devrien perça de part en part,
Me coire à la ſartan en façoun d'aumeletto,
Quan me graſillarien coumo fan la meletto,
Si eſſajarai yeu un acte de Ceſart.
  Toubeu, la pas, la pas, laiſſen ailai las armos.
Que ſerviſſoun las pous, lous esfrais, las alarmos?
Et parcé que veſen nous douna tant d'aſſaus,
  Que ſe toutes avian coumo ſe deu la viſto
Tan lou bon Huganau coumo lou bon Papiſto,
Nous mouquarian de tout & farian pets & ſauts.



A PIERRE ANDRÉ DIT COQUILLARD.

Sounet.

APRES que Pierre André lurrat & ſin paillart
Aguet prou débauchat de fennos & de fillos,
La Coumaire pren tout embé ſas grans faucillos,
Un matin dins lou liech lou vous podo gaillart.
Anen, ſoudis, la mort, coumpaire Cauquillart,
Aici n'és pas queſtioun de bailla d'andounillos,
Aros vous pourrias fa de mouns & merevillos,
Que cau ana trouba Carroun lou bon viellart.
Jeſus ! doun ſortes-tu ? que ta paraulo es rudo ?
As pus grans pecadous noſtre bon Dieus ajudo,
Au lioc de m'afligea laiſſo me prega Dieu.
Prego dounc vitamén, car la fatalo parquo,
Te vou l'amo & lou cor changea delai la barquo,
L'un en auſſel de Mai, l'autre en peiſſoun d'Avrieu.



SOUNET.

YEU veſe de gens qu'an bon joc & pauro mino,
Et d'autres paure joc & qu'an bono faiſſoun,
Ne veſe un courageous & un autre poultroun,
L'un qu'es home de pax & l'autre d'eſcarſino.

Yeu n'aufiffe parla Grec & lengo Latino,
Et d'autres fans fabé ni Francés ni Gafcoun.
Sabez que vefe ieu autour dau fougueiroun ?
Forço vaillens au plat & fçavans en coufino.
La bello caufo qu'és de noun s'hazarda pas,
Vous n'aufirias quan foun en cauque bon repas,
Yeu ai fach, yeu ai dich qu'un tau fe prengo gardo ;
Forço braves fouldats fe trovoun à dinna,
Et pioi, Dieu nous enten, fafez lous dégatna,
Li taparias lou quieu emb'un gran de mouftardo.



A MOUSSUR VALAT.

Sounet.

AICI n'es pas queftioun de boffes ni de prados,
De Parnaffo lou moun ni mai dau païs plat,
Moun intentioun noun és qu'à parla d'un Valat,
Dount decoulo la fon de las mufos facrados.
Mufos qu'aquel Valat a tout-à-fait charmados,
Valat, non, mai quicon que fourtuno a coumblat
D'un meritant bonheur & de felicitat,
Sus que tourno lou ciel fas pus cheros œillados.
S'aquel tant gran Prelat que n'a pas foun pareil
Aimo & s'es alliat d'un home coumo aquel
Et per tout merita & per li eftre tout fouple.
Alexandre lou Grand aimavo Epheftioun,
Mouffur de Mounpelié d'uno douço affectioun,
Aimo, vei & cheris Mouffur Valat au double.



A MOUSSUR BOURNIER, LIEUTENEN Particulier au Gouuernament de Mounpelié.

STANCES.

MOUSSUR lou Lieutenen Bournié,
Vous fez dins uno coumpagnié,
Que noun an pas la raubo minço.
Mai ſe jeu ere enqué lou Rey,
Yeu vous farié d'home de ley,
Gouverneur dé cauquo Prouvinço.
Voſtro reputatioun n'és pas
Reduito embé tant pau de cas,
Que noun s'exente de la parquo,
Car l'on vous ten coumo un Neſtor,
Lou cap de ploum, la bouquo d'or,
Digne d'eſtre aupres d'un Mounarquo.
Yeu vous aurié fach un ſounet,
Noun pas tirat d'un cervel net,
Coumo fan en lengo franceſo,
Mai tau qu'el ero, l'imprimeur
Me l'anet perdre par malheur;
Qu'à tous lous diables la ſadeſo!

FIN.



PIÈCES DIVERSES.

A MONSIEVR VALAT, GOVVERNEVR du chasteau de Montferran*.

MONSIEVR,



EVX qui ne sçauent pas les obligations que ie vous ay & le plaisir que vous prenez à voir les productions de mon esprit, se pourront figurer que j'abuse de vostre nom auec trop de liberté, en le faisant protecteur de mes folies. Mais moy qui fais profession par vne douce esperience de cognoistre les plus secrets ressorts qui font mouuoir vostre ame, & qui me suis ataché dépuis long temps, par vne agreable necessité, à n'auoir point d'autre volonté que la vostre, Ie suis tout asseuré que vous ne regarderez pas d'vn œil moins charitable cette rose d'Authomne, que vous auez fait celles de mon Printemps. Si ie me trumpois en faisant ce jugement de vous, ie metrois en compromis celles d'vn des

---

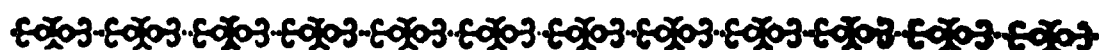
* Cette lettre & les dix pièces suivantes sont réimprimées d'après l'édition de 1636.

grands genies de la France, qui vous ayant choiſi pour l'objeƈt de ſes plus rares faueurs, nous a vouleu monſtrer que vous n'auez pas moins de merite que Meſſenas, ny luy de prudence qu'Auguſte. Hureux ſi pour faire un troiſieſme la nature m'auoit pourueu d'autant de ſçauoir que Virgile, & d'vne vene auſſi fertille que celle d'Horace, pour fournir à vn poeme heroique qui peut eſgaler l'artifice auec lequel ils ont porté ſi haut les loüanges de l'vn & de l'autre ; Se ſeroit la que vous verriez, par des Charaƈteres que le temps ny l'enuie ne ſçauroit iamais éfacer, les aduantages que la verité peut auoir ſur la fable ; & que ie ne me glorifierois pas à faux tiltre comme ie fais par des rauauderies, lorſque ie dis que ie ſuis

MONSIEVR,

Votre tres humble & obeyſſant ſeruiteur,

D. SAGE.



SONET AV SIEVR SAGE.

LAS œuures que tu fas en vulgari lengage
Monſtroun bé qu'an qui conque n'es pas triuial,
Tu te fas admira dedins aquel trauail,
Et lous pus beux eſprits n'idolatroun que Sage.
Lous verſes d'aqueſt temps as tieus rendoun houmage
Tu as ſi ben vnit la naturo embé l'art
Que das verſes que ſon fachs embé may de fard,
Tu ne moſtres lou corps & lous autres l'image.

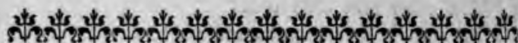
Tu as tort d'apela tous efcrichs de foulies,
Tu as trop bé mouftrat tout ce que tu valies,
Un Sage n'a iamay que de bellos penfados;
Elles foun lous tefmoings de tas perfectiouns,
Et la poufteritat baifara las pezados,
Sage, dau mendre treEt de tas counceptiouns.



STANCES AV MESME.

SAGE mon plus cher foucy
De qui le chef s'enuironne
D'vne immortelle couronne
Permets que ie pende icy
Sur le front de ton ouurage
Comme deffus vn Autel,
Ce gratieux tefmoignage
De mon amour immortel.
Ainfin i'auray la moitié
De l'honneur & de la gloire
Dont iouyra ta memoire;
Auffi la ferme amitié
En laquelle on nous voit viure
Veut que i'obtienne cet heur
Que ie fois dedans ton liure
Comme ie fuis dans ton cœur.
Ce n'eft pas pour y chanter
Tes vertus ny ton merite;
Ma loüange eft trop petite
Pour dignement les vanter,

Tant feulement ie defire
Pour comble de tout mon bien
Que mon nom fe puiffe lire
Conioint auec le tien.
La dure loy du trefpas
Fait fouuant que l'amy tombe
Soubs une diuerfe tombe ;
Mais elle ne pourra pas
Eftrains de chaifne fi forte
Quoy que tout cede à fes coups,
Difioindre en aucune forte
La meilleure part de nous.



ODE, AV MESME.

MON Sage, auquel Apollon
A des lauriers d'Helicon,
Fait vne riche couronne,
Par laquelle glorieux,
Efleue iufques aux Cieux,
Ton beau frond qu'elle enuironne.
Ie me fuis promis cet heur,
Que tu me ferois l'honneur
D'agreer que ie contente
En cet endroit mon defir
Qui ne veut qu'hors de loifir
Quelque fruict ie te prefente.
Je fçay que par moy rendu
Le los felon qu'il eft deu,

Ne peut eſtre à ton merite ;
Faire cela comme il faut,
C'eſt vn courage trop haut,
Pour ma force trop petite.
  Auſſi mon Sage vrayement
De te loüer dignement,
Ce n'eſt pas ce que i'eſpere,
Tu receuras toutesfois,
Non pas ce que ie te dois,
Mais ce que ie pourray faire.
  Entre tant de beaux eſprits
Dont on priſe les eſcripts
Le tien ſe treuue ſi rare,
Que trop iniuſte feroit,
Si quelqu'vn te comparoit
A vn autre que Pindare.
  Si le ſuiect quelque fois,
Veut que l'on enfle la voix,
En cella qui te ſurpaſſe,
Et d'vn inconſtant Berger
Qui peut les amours, leger,
Chanter de meilleure grace ?
  Icy la merueille giſt,
Que ſi bien mon Sage dit,
En vn ſi pauure lengage,
Qu'on n'auroit pas meſme creu
Que l'eloquence l'euſt peu,
S'il n'en euſt montré l'vſage.
  Vis donques malgré l'effort
De l'obly & de la mort
Et qu'autant dure ta gloire,
Que le Soleil ſes chevaux,
Laſſez de leurs longs travaux,

Vers le ſoir menera boire.
Croy moy les grands Roys n'ont pas
Sauué leurs noms du treſpas,
Par de baſtimens ſuperbes,
Car des meurs de Babilon,
A peine trouveroit on
Des marques parmy les herbes.
Tel eſt l'arreſt du deſtin,
De toutes choſes la fin,
Eſt par le temps meſurée,
Ceux qui ſont aux muſes chers
Viuent touſiours, car des vers,
Eternelle eſt la durée.



STANCES AV MESME.

SAGE, qui des vertus dont les Dieux ſont auares
Au reſte des humains,
As receu largement les richeſſes plus rares,
Qui partent de leurs mains,
I'admire tout rauy ton ame ſi parfaite,
Dedans vn ſi beau corps,
Et croy, ſans te flater, que les Dieux qui l'ont fait,
Ont fait tous leurs efforts.
Auſſi ne voit on point d'vne ſi bonne trempe
Les eſprits de ce temps,
Les aſtres auiourd'huy n'en font point qui ne rempe
Soubs ſes bas elemens.

Le tien qui ne void rien dedans cette eſtenduë,
Qui le puiſſe eſgaler,
Meſpriſe ce ſeiour & penetrant la nuë,
Eſt touſiours dedans l'air.
Auſſi tes vers n'ont rien qui ſente la pouſſiere ;
Leur ſtile eſt ſi net,
Qu'on vante ſur tout ceux qui voyent la lumiere,
Ceux de ton cabinet.
De moy ſi ie pouuois apres mes longues veilles,
Imiter ton eſprit,
Ie chanterois ta gloire & les rares merueilles,
Du bel œil qui t'éprit :
Obiect certainement digne de la memoire
De tout cet vnivers
Et qui merite bien que tu graues ſa gloire,
Sur l'airain de tes vers.
Donne moy ce plaiſir puiſque de mon genie,
Exempt de paſſion,
Tu ne deſires rien que iamais il denie
A ton affection.
Le porteur de ces vers, ſans m'eſtre veneu dire
Qu'il partoit de ce lieu,
Me preſſe tellement, qu'a peine ie puis dire :
Adieu mon Sage, adieu.



ODE AV MESME.

SUS que d'vn laurier triomphant,
Ores ton chef on enuironne,
Que des perles de l'Orient,
L'on t'en face vne couronne,

Et que l'on consacre à tes vers
Tout le plus beau de l'vniuers,
  Que du plus gentil escriuain
La plume chante tes loüanges,
Et que ton nom soit dans l'airain,
Escript auec la main des Anges.
Que iamais il ne soit osté
Du front de la posterité.
  Mais quel chantre pourroit encor,
Sage, loüer assez ta gloire,
Toy qui graues en lettre d'or,
Ton los si bien à la memoire
Que le plus agile pinceau,
Ne peut l'oster mieux du tombeau.
  Qu'Augé Gaillart & que Bellaut
Qui ont escript en ce langage,
A tes œuures ores il faut,
Que tous deux cedent l'aduantage,
Car au prix de l'or de ta voix
Leur lyre n'estoit que de bois.
  D'vn esprit fort & vigoreux,
D'vne si douce melodie,
Tu dis si bien ce que tu veux,
Que la plume la plus hardie,
Demeure court t'oyant parler,
Pour ne pouuoir si haut voler.
  Poursuis donque brave sonneur,
A decorer nostre lengage,
Pour moy ie veux à ton honneur,
Offrir les vœux de mon courage
Et à tes Carmes immortels,
Leur dresser Temples & Autels.
  Que si des enuieux esprits

Veulent mordre ſur ton ouurage,
Auec la pointe du meſpris,
Creue l'enfleure de leur rage
Fais leur voir que ton doux rebec
Ne craint la pique de leur bec.



SOVNET AV MESME.

BON-IOUR, Sage, bon-iour, comment te portes-tu ?
En te venant offrir les vœux de mon ſeruice,
Dy moy s'il y à long temps que tu n'as point .....
En ces iours de delices.
Si tu tardes long temps Dieu qui t'a reueſtu,
De tant de qualitez aux femmes ſi propices,
Tarira ceſt humeur qui nourrit ta vertu,
Dans ces doux exercices.
Chaſſe le deſeſpoir de cette auſterité
Qui geſne ſoubs ſes loix ta douce liberté,
Des dames adorée.
Et viens auecqu'moy frequenter les autheurs,
Qui peuplent en ce temps comme en l'age dorée,
L'empire des .....



L'AVTEVR, SONNET.

IAMAY noun me prendran per grand homme d'eſtat,
Iamay noun ay legit ny libres ny pancartos,

Iamay noun ay iougat qu'as dats & à las cartos,
Iamay noun ay rendut l'argen que m'an preſtat ;
Iamay noun creſe pas d'aué fach autre eſtat,
Iamay noun ay mangeat que perdiſes & tartos,
Iamay noun ay agut qu'vn cop las febres cartos
Iamay noun ay pougut faire de l'arreſtat.
Iamay noun tourne ſa de desbauchos pareillos,
Iamay noun iogue pus iuſques à las aureillos,
Iamay noun ſourtiray gaire bé de l'houſtau.
Iamay noun aimaray fenno, puto ny fillo,
Iamay noun vole pus arboura la vedillo,
Iamay noun m'auſiran dire ny faire mau.



LE MESME AVTHEVR.

Sonnet.

IAMAY noun ay gaſtat oly ny ny mai candello,
Per eſtudia lou grec, l'hebrieu, ny lou latin,
Iamay noun ay veillat ny veſpre ny matin,
Per retené quicon dins ma lourdo ceruello.
Ce ieu barbouille en vers mon humour m'y apello
Coumo un faſtaſque eſprit de faire lou lutin,
L'on noun pot euita ſoun mal-huroux deſtin,
L'ignorenço embé-ieu n'ez pas cauſo nouuello.
Ieu noun ſouy pas tant fat de me creire entendut,
May tau qu'oun vaudra pas las brayos d'vn pendut
Fara de mous ſounets & de mous vers litieiro.
Toutes-fes s'a de ſen auan que s'en truffa,
Tache premieiramen aumens de millou fa,
Et pioi mouqué ſe prou de ma rimo grouſſieiro.



SIXAIN.

MOUSSVR Valat ieu ay apres,
Que de matin vous auias pres
Un leurau batent la campagno,
S'ez anſin que l'ajas caſſat,
Faſez que preſt & ben lardat,
Lou mangen deman en compagno.



QVATRAIN.

VOVS me diſez touſiour quand ieu ay arbourat,
Que de perdre l'hounou la crento vous tranſporto
May tant qu'ieu vous tendray voſtre trauc cauillat
Nou cau pas qu'ajas pou que voſtre hounou né ſorto.





DIVERSOS PIESSOS TROUVADOS

Apres la mort de l'autheur *.

DIALOGUE DES NIMPHES

Repréſenté devant Monſeigneur le mareſchal de Schomberg à ſon entrée à Montpellier.

GRAND *duc dont les vertus ſurmontent la naiſſance,*
C'eſt en vous que le ciel d'un merite excellent
Voit la gloire établie avec plus d'aſſurance
Que de tous les Romains le renom violent.
Ils ont avec orgueil couru toute la terre
Et l'ont aſſujettie à leurs étranges loix;
Mais vous eſtes chez nous un miracle de guerre
Dont les nobles ayeuls ont aſſiſté nos roys.
Que ſi de leurs hauts faits j'entreprens la loüange
Je crains de ſuccomber ſous un faix ſi peſant
Et pour ce vain effort il faudra qu'en échange
De mes affections je vous faſſe un preſent.

(*) Réimprimées d'après l'édition de 1725 & collationnées ſur celle de 1650.



La Nimphe de Montpellier.

DON te ven, ſe te play, digos, bello esfrountado,
Que demandos, que vos, en ton francin françois,
Me voudriez tu leva l'hounou que m'es dounado
D'exalta mon (grand duc) embe noſtre patois.
A que fa ton diſcours & ton fardat lengatge
Quand parlariez tout ioy & meſmes tout deman,
Tu noun ſauriez ave ſur ieu ges d'avantage
En ton ceci, cela, de parla franchiman.
Aquo ſai es ſenſat, la cauſo es counogudo,
Res noun pot pas aſſez loūa mon duc d'Alvin
Ou tirarien dau ciel, la lenguo ben pendudo
D'un ange, ou ben d'un corps que fouſſe tout divin.
Ieu vole confeſſa que tu ſiez fort gentillo,
Que noun fas pas un plec, quę ſçavez diſcouri;
May de me preceda, ieu que ſouy de la villo,
Aquo noun ſe pot fa, incaro mens ſouffri.
Gran duc dont l'extraction & la raço glourioſo
A pourtat davan Mars ſon redoutable eſtocq,
Vous ſias lou ben vengut, bello amo generouſo,
Per nous faire flouri tout noſtre Lenguadoc.
Duc de qui la valou animo las hiſtoires
Et gravo ſon renom dins l'immortalitat,
Es vous ſur que lou rey affermis ſas victoires
Coum'un puiſſant pilié que ſouſten ſon eſtat.
Qu'es ce que ſe pot fa ou ben que ſe pot dire
Que vous noun agas fach ou que noun agas dich,
Que lia dins voſtre cor que lou ciel non admire
Et qu'oun ſié redigeat d'un eternel eſcrich.

Vous ſes aici, grand duc, dins un païs fertile,
Aboundant, Dieu merci, en tout ce que nous ſau,
L'oli ſay manquo pas qu'es grandomens utile
Non plus que lou legun, lou blat, lou vin, la ſau.
La naturo ſay ſa de montz & merevillos
La terro ſay produis d'un favorable accés,
Tout ſay es vigourous, homes, fennos & fillos
Et tout ſay es content, grand duc, quan vous ſay ſés.
Autrosfes aven viſt l'argent rouda par terro,
Tout ſai reſplandiſſié d'or & de broucatel,
May deſpioy qu'aven viſt lous troublos de la guerro,
Tout aquo s'es changeat en d'habits de burel.
Las perlos, lous rubis, lous diamans, l'eſcarlato
Tout aquo que ſervis as riches ornamens.
Et tout aquo d'aqui que de pus bel eſclato
Non counouy certos pus noſtres acoutramens.
L'air non ſay es pas mens, bel, doux, & agreable
Quinto ſaiſou que ſié ſay ſa bon demoura
Lou mounde y es courtois, benin & fort affable,
Que non auran lou cor que per vous adoura.
Las fillos d'autro part la mendre que ſe moſtre
S'ello ſe vou para per ſe ſa veire au jour,
De ſon yol crouquarel qu'aura ravit lou voſtre,
A de que vous douna tout un monde d'amour.
Voſtre cor d'aquel pas ſau que l'i contribuë
Et que tout amourous ſe rende à ſa merci;
Mei ben que li vegas un viſage bouruë
Aquello mort non es qu'un dous charme ſouci.
Qu'au jour d'ioy l'on non ſié que joyo & que lieſſo
En eſperan de vous un repaus non parel
Que toutos pregan Dieu au precho & à la meſſo
Que viſquas mon grand duc à l'eſgal dau ſoulel.
Lous tambours qu'auſiſſen, lous piffres, las trompetos

Nous animon non ſai à cauquos devotiouns?
Mai tout à quo non ſon qu'un manoul de brouquetos
Au reſpet dau braſié de noſtres affectiouns.
Tout ce que nous fallié, tout ce que nous manquavo.
Ero certos, grand duc, per coumble de bon-heur
Qu'à la favou dau rei, comme l'on deſiravo,
Vous pogueſſen ave per noſtre gouverneur.

LA FRANÇOISE reſpond.

Je veux bien t'accorder tous ces beaux avantages,
Que deſſus ton fumier tu publies ſi haut;
Mais tu m'avouëras qu'en tout temps, en tout âge,
C'eſt mon art qui preſide à parler comme il faut.
Je ne veux point bleſſer l'honneur de la province,
Et s'il en faut venir à un partage égal,
Nous ſommes tous François, ſujets d'un même prince;
Mais ce lieu que je tiens en eſt le principal.
Si l'humeur de mon roy de ſon ſejour m'honore,
Et ſi de mon ſejour on a veu proceder
Tous les ordres ſacrez que la province adore,
A faire ces honneurs je te dois preceder.

LA NIMPHO DE MONTPELLIER.

Autres fes lous Romains d'un diſcours autant libre
D'un gros cor coume tu nous an parla ſouven,
Mai lous aven reduits & couchats juſqu'au Tibre
En l'eſpaſo à la man pus vite que lou ven.
Las damos d'aquel lioc & d'aqueſto provinço
Non ſai enfanton pas qu'oun faſſon d'Annibals,
De Roulans, de Renauts, & la fenno pus minço
Noun ſai que de Ceſars & d'homes martials.
Noun m'interroumpes pus la joyo & lou delice
Qu'aujourdioi l'on non pot n'eſcricure, n'eſprima

Gran Duc nautres non sen que per vous sa service
Et tressaillien dau gauch qu'aven de vous aima.
Lou Frances es Frances & courtes toutes ensemble,
Per que me venes tu troubla de la saisson?
Que ten dau vrai Frances non pot qu'on y ressemble
Quito me donc lou lioc per drech & per raison.

LA NIMPHE FRANÇOISE.

Si pour avoir la paix je te dois faire place,
Ce n'est pour ton merite, mais pour ne troubler pas
L'aise que recevra ce grand Duc, dont la face
M'invite à ce devoir par ces divins apas :
De ma discretion la gloire me demeure,
Et la presomption demeurera sur toi :
S'il en doit estre ainsi, il faut que de cet heure
Tout ce qui parle bien se retire avec moi.
Certes il m'est facheux de voir qu'une bourgeoise
Me ravisse l'honneur qui m'est deu justement ;
Mais bien je me retire, & la langue Françoise
Cede au barragouin qui parle sottement.

LA NIMPHE DE MONTPELLIER.

Vay, passo ton camain, glourioufo, mal apreso,
Es tu & noun pas yeu que parlos sotamen;
A quo se mostro ben à ta lenguo franceso
Qu'oussenso sans raison & trop laugeiromen.
Grand Duc à qui lou ciel a dounat de richessos
Et de dons superflus d'un proudigou voulé
De nostres maux passats banissen las tristessos
Per nous renga, grand Duc, dessous vostre poudé.
Aro tout lusira, tout reprendra son estre
Et tout sous vostro man ressaupra ley de vous
Et trouvarez grand Duc pioy que ses nostre mestre
Que nautres vous seren ben humble servitous :

Voſtre houſtau relevat per deſſus las eſtellos
Dont naiſſon de ſeignous plens de benedictions
Nous oubligeon d'y ſa d'ouffrandos eternellos
Sur un autat baſtit de noſtros affections.
Et à vous, o gran Duc, illuſtro & magnanimo,
Nous autres vous ouffren d'un don particulié
Noſtres corps, noſtres bens, & tout ce qu'on eſtimo
Et la villo ſurtout de noſtre Mounpelié.

NIMPHE DE CARAVETTOS.

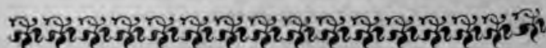
Poples embalauſits qu'avez perdut l'aleno
Dau grand deſir qu'avez de counouiſſe mon nom
Arreſtas vous, yeu ſouy la Nympho de Valeno
Que vene publia d'un grand Duc lou renom.
Tout ce qu'yeu vous dirai non ſon pas de ſournetos
Ni de diſcours en l'air enflats de vanitat;
Aiſſo ſoun de vertats qu'an pres de Caravetos
Leur naiſſenço & s'en van dedins l'Eternitat.
Un jour qu'oun avié res qu'un petit plat d'auſino
Dins un roc que naturo a fach per mon repaus
Yeu veguere veni la Nymphe Merluſino
Que me counſouloit fort emb'aqueſt dous prepaus:
Ma ſore yeu ay quitat lous poples d'Alamagno
Que ſoun deſpioy long temps en grand calamitat
Per te veni trouva dins uno terro eſtragno
Et te dire un ſecret qu'es plen de veritat.
Tous travals ſoun paſſats, tas joyos ſoun vengudos,
Tu pouſſedos desja tout ce que te faillié;
Quito dounc vitamens tas montagnos bouſſudos
Per ana viſita lous bals à Mounpellié.
Aqui tu noun veiras treluſi que noubleſſo
Que ploumos, que ſatin, clinquans & broucatels;
Chacun s'esfourçara à bani la triſteſſo

Et lous mendres houftals femblaren de caftels.
Non fe parlara pus de guerro ni de pefto
De famino, d'impos ni de countributiouns,
Tant qu'aqueft Duc vieura feren toutés de fefto
Et non veiren jamais pus de defolatiouns.
May que me fervirié de faire aici un hiftorio
De touts lous bons fuccez que nous foun arribats,
Aiffo es un autré Hector qu'oun aymo que la glorio
Et non fe fouven pas de l'hounou das coumbats.
El non pren pas plafe d'efcouta fas loüanjos
Mens encaro d'aufi fous aplaudiffamens,
Son nom qu'es redoutat dins las terros eftranjos
Trobo dins fas vertus fous embeliffamens.
Preguo Dieu foulamen que te faço la gracio
De lou veire long-temps dins fon gouvernament,
Que preferve toujours fon houftau de difgracio
Et per lou demouran n'ages pas penfament.
El coupara lou cap à la guerro civilo;
Lou Rey fera fous el fervit & hounourat;
El fara reflouri as champs & à la villo
Un fiecle pus hurous que lou fiecle daurat.
Faffo doncquos lou ciel & lous deftins proupices
Qu'apres tant de malheurs d'ounte sen efcapats
Poufcan veire l'effet de tant de benefices,
Noftre Rey triomphant & tout lou monde en pas.

Grand Duc, chacun fe rejoüis
De l'aifé & dau ben quel joüis
De l'hounou de voftro prefenço.
Deja yeü fay vefe veny
Lous fatiros per vous beny
Et per vous fa la reverenço.
Toutes d'un vifage rifen
Vous dounaran cauque prefen

Et s'anas au bosc de Valeno
Elles saran que vous prendrez
Autant de casso que voudrez
Sans y prene gaire de peno.
Elles y cassaran per vous
De lebres & de lebratous,
De cabrous, de bichos incaro
De pors senglats, de marcassins,
De servis amai de lapins,
Ou be d'autro casso pus raro.
Aqui Pan en son flajoulet
Fara dansa cauque balet,
A sous silvains à pel veludo,
Qu'abillats de fioillo d'arbous
Dansaran à l'entour de vous,
Au soul bruch de vostro vengudo.
Las bergeiros en sous amans
Vendran embe sous yols charmans,
Aqui se veiran las Driados,
Lous faunes cournuts, lous tritouns,
Las nagades qu'en divers touns
Vous faran d'acors & d'aubados.
Sus lous aubres lous auselets,
Au gay souna das flajoulets
Das pastres ou berges rustiquos,
Entounaran que may pourra
Un air qu'un roussignol dira
Sans serqua vieulons ny musiquous.
Lou terraire sera couvert
D'un tapis gazounat de vert,
Et aquel entour que lou rodo
De grands bartassez hauts montats,
Depioy lou deluge plantats,

Y feran nafcut à la modo.
Las rofos & lou jauffemin
Creifferan fur voftre camin;
Las vieuletos, las giroufflados,
Las tulipos, & lous gaugets
Mouftraran fous boutous rougets
De cent coulous mericoucados.
Lou zephir y refpirara
Un vent doüillet que ravira,
De l'ambré gris de fon aleno,
Tirat de l'oudou de la flous,
Qu'oun fentiran res que per vous
Tant que feres dedins Valeno.



SOUNET DE LIDIAS A PHILIS *fur un goufta que faguet ambé S. Antoni foun Courival, lou jour de Noftro-Damo.*

LA tourre de l'empach jamay non fouy eftat
Mai des qu'yeu ay apres qu'an fach uno partido
Me vezes avali ou m'en ana d'aufido
Afin d'on troubla pas res qu'ajou arreftat.
Car quinte plaze l'ia fe fes accoumpagnat
En de gens que vous fan uno mino emboutido
Tout foul aymarie may mangea d'aiguo boulido
Qu'oun pas en tallo gen tourtos ou pigeounat.
Vella donques perque rejouiffes vous toutos
Sans ave pou qu'you fie jamay à las efcoutos
S'yeu non fouy couvidat feguiffe pas degus.

Mangeas don en repaus la tourto & tourtilliado
Que beleu cauque jour que noun ſay ſera pus
Me dounares à yeu uno bono journado.



AUTRE SUR LOU MESME SUJET dau gouſta de Sant Antoni.

BEU faiſeur d'almanachs, innoucent aſtraloguo,
Digos couſſi as fach l'almanach d'aqueſt an,
Que ſie deſtinbourlat comm'ez un viel cadran,
L'on te devrie mena comm'un aze à la loguo.
Yeu creſo que ta teſto aquel jour ero en foguo
Ou ben capricornus te ſouſtenie la man
Quand ambe toun coumpas anavos coumpaſſan
Las feſtos per las mettre uno à uno à la lioguo.
Car per te ben mouſtra qu'en reſou l'on te blaſmo
Dau jour de noſtre ſant tu n'as fach Noſtro Damo
Que ſe tu creſes pas qu'aquo ſiege vertat,
Demando à Philis, à ſon pero, à ſa mero,
Sau vingt cinq de mars l'an pas ſoulenniſat
Didins ſon propre houſtau que Sant Antoni liero.



PLAINTE DE LIDIAS À PHILIS

Sounet.

PHILIS me fau mouri, mon mau ez incurable,
Enfin ay deſcouvert don me ven mon malheur

Mon paure corps batten qu'on es jamay trompeur
Non a recours qu'à tal bel objet tant aimable.
  Pourtant yeu n'aufe pas me dire miferable
De crento que yeu ay de paffa per menteur;
May per te miel monftra qu'on fouy pas un pipeur
En dous mots te diray la caufo que m'acable.
  Sache que per me fa veni fec comm'un pic
Tout aymo mon rival & tout m'es ennemic
Ton paire, maire, forres & toutes tous pus proches.
  Difon à tout moumen : fouffris lou mon enfan;
Et fe non ou fas pas, te fan millo reproches
Que non fies pas chreftiano à n'ayma pas un fan.



A MONSEIGNEUR LE DUC D'ALVIN.

GRAND Duc, la glorio de la cour
  Se lou rey d'un yol plen d'amour
Vous cheris, œillado & careffo,
Que lou Ciel vous voguo beni,
Et que vous faffo fouveni,
Monfeignou, de voftro proumeffo.
  Yeu dife Monfeignou proumes,
Perce qu'el a tantos un mes,
Qu'au figne que m'aneres faire,
Dau pouffé en lou fafen filla,
Me temoignet prou fans parla
Lou ben que vous me vouillas faire.
  Que fe yeu tene un cop de vous,
Aquello bello & fanto Croux

Pregaray tant Dieus per lous voftros,
Et per voitro proufperitat
Que toujour autour d'un autat,
Me veyran en de pater noftros.



AUDIT, LOU REMERCIANT DE VINGT PISTOLES que l'iavé dounat parten per la Cour.

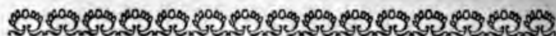
MONSEIGNOU, fur voftre defpart,
D'un cor affligeat & fans fart,
Tefmoigne uno tant grand trifteffo
Qu'yeu fouy refoulgut chaíquo jour,
Jufquos que tournes de la Cour,
De vous faire diro uno meffo.
L'argen que vous m'avez dounat
Non ez pas brizo deftinnat,
Ni à danços ni à cabriollos;
Mon chapelet à la grand croux
Vou que yeu pregue Dieu per vous
Que beniguo voftros piftolos.
Aro me veyran pregua Dieu
As capuchins à Sant Mathieu,
Qu'eftounaray toutes lous peros ;
Et per amor de vous, grand Duc,
Quan non vindrias qu'à la fan Luc
Ieu feray toujours en prieros.





SOUNET D'UN AMOUROUS A SA MESTRESSO que liavié esfaſſat ſon pourtrait.

ENFIN vous avez donc esfaſſat ma peinturo
Et ſans aucun ſujet n'aves tourqua lou quyeu,
Yeu non m'en fache pas vous jure ſur mon Dieu
Si non quan non n'avez tourquat voſtro naturo.
Voſtre eſperit changeant, voſtro humou pau ſeguro
Vous a portado à qui creſen qu'aqueſt eſtieu
Yeu non vous poudié pas paga la coullatieu
Coumo fan lous galans que venoun d'aventuro.
May s'yeu agues ſauput qu'aymeſſes la gourgetto
Tant coumo vous aymas lou joc de la bureto
Yeu vous aurié tratado chero de perdigal.
La fougaſſo ambe l'iou, la tourto, la crouſtado,
Drageos de Loudun, citron de Pourtugal,
Vous aurié regourjat & à voſtro ballado.



SOUNET.

REGARDO ma doulou, regardo ma patienço,
Inconſtanto Philis deſpioy qu'as eſpouſat,
Yeu ſoufriſſe de mau cent cops may qu'un dannat
De veyre ta frejou & ton indifferenço.
Non ſou lous ſagramens qu'as fach en ma preſenço
Lon de tous eſcalies me tenen embraſſat,
Quand me diſies : mon cœur, quand auray fianſa
Yeu te permetray tout ſans ges de reſiſtenço.

Pioy te ſies maridado apres à la chut chut
Pendan qu'yeu ero abſent ſans qu'ajo res ſauput
Au retour yeu creſié Philis ſara l'afaire.
Mais helas ! au rebours quant t'ay agut parla
Coumo un fondeur de cloches ſouy eſtat eſtounat
De me veire dupat ſans eſpoir de ren faire.



SOUNET.

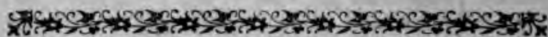
LOUS habits de ſatin, coutillon, grand dantello
En tout que ſien d'argen noun vous paroun pas fort,
Au contrari chacun vous vezen crido à mort
Et diſon d'oun ſortis aqueſto doumaiſello.
L'un dis cau es aqueſto & l'autre qui eſt elle
Es cauquo fauſſo teſto enfin couverto d'or,
Par la faire paſſa, mes un vezin d'abord
Dis que ſes maridado & que n'es uno telo.
Et pioy de tout ſoun ſen nous conto qu'aves pres
Un jouyne mirondeu que ſes mes dins lou bres
Fil d'un grand cavalié qu'avié troumpat ſa maire,
Pouſſedo de grands bens, tourillos, moulins, cans
Que lou tout eſtimat per un bon eſtimaire
Revendrié par lou mens à may de doux cens francs



SOUNET.

AMIC ſe tu teniés per haſar dos anguillos
En las mans per la quo, ne creiriés tu dinna ?
Ou ben ce cauque jour t'anavos permena
En cauque rendevous de veuſos ou de fillos,

S'ellos te proumetien de mons & mereveillos
Afin de t'oubligea de las millou ayma
Que jureſſoun qu'un jour pourriez tout taſtouna,
Creiriez tu qu'aquo fous vertat en andounillos ?
Que digueſſoun après que t'aymaren toujour
Que res non l'y pourié fa changea ſon amour
Qu'ellos tendrien millou que lou pe d'uno taulo.
Gardeio mon efan qu'aquo n'es res que ven
Car que ten fenno, veuſo ou fillo, de paraulo,
L'anguillo per la quo pot dire qu'oun ten ren.



A MOUSSUR DE MONTMOURENCY.

MON grand & illuſtre ſeignou
Ar'es lou cop ou jamay nou
Que quau que vous me ſias proupice
Et qu'uno liberalitat
Tirado de voſtro bontat
Me rende quauque bon ouffice.
Lou bonheur m'a de tout quitat;
Lou malheur me ten eſtaquat ;
La mort me rodo ambe ſa dailho,
Sy que ſans eſpoir de ſalut,
Yeu me veze dins l'atahut
Per non ave dinié ni maillo.
Lou joc aquel maudit demon
Non m'a pas laiſſat un teſton
Et vous dirias qu'uno ſourciero,
Amb'un charme diabolic,
A dounat un pic & repic,

Aqueſt cop, à ma gibeſſieirio.
So que me rend triſte & penſif,
Lou teint palle, bleſme & paſſif,
Reduit en fantoſme de vido ;
Car milo convulſions de mort
M'an deja deſſecat lou cors
De veiro ma bourſo tarido.
Cau que ſachas, moun grand ſeignou,
Que ſe me mettez en vigou
Yeu non emplegaray journado
Sinon à prega Dieu per vous
Et per aquello ſanto croux
Que liberal m'aurés mandado.
De ſorto que vous me mettrez
De mort à vido aqueſt fes
Et me tirarés dau ſuſary
Et beleau dedins cauques jours
Lou ſort que m'es aro rebours
Ceſſara de m'eſtre contrari.
May certos yeu ſouy tout confus
De crento de cauque refus,
Toutos fes lous grands perſonnatges,
Lous nobles & puiſſans ſeignous,
Notamens que ſoun commo vous,
Toujours favoriſoun lous ſatges.



AU MESME.

QUINT ſant trouvaray yeu per ouffri mas candelos
Si noun apres tout dich au grand Montmourancy
Emb' aquel fils de Mars que m'enten au touci

12 **

Et que me pot mounta pus haut que las estelos.
Grand Duc dount las actiouns generousos & belos
D'un eternel printens flourissoun sans passi,
La Franço en general & lou pople d'ayci
Vous courounou, grand duc, de palmos immourtelos.
Deja lou Lengadoc ero coumo perdut,
Se vous, mon grand seignou, noun fouguesse vengut,
Tout mourié de desir amay d'impatienço.
Aro d'aiso & de gauch tout lou mounde es jouyous,
Chacun à cor ouvert noun parlo que de vous
Et noun fay que beni l'heur de vostro presenço.



SIXAIN.

DESEMPIOY que lou pauvre Satge
A perdut de l'argen l'usatge,
Vous dirias quel est trespassat
Triste, pensif, & soulitary,
Semblo un mort qu'es mes au susary
De tout lou monde abandounat.



AUTRE.

GRAND duc pioy qu'aves la puissanço
De lou tira de la souffranço
Fases que n'ageo vitamen,
Afin qu'aquesto apres soupado
Vous viosquo faire uno boutado
Per vous fa rire soulamen.



DE L'OUNCLE QUE FAGUET HERITIÉ *lou couven.*

LOUS paires, lou nebout, la mort
Jogoun cau ſera lou pus fort;
La mort qu'és ſans miſericordo,
Per ſa pourtioun l'oncle ne pren,
Lous paires atrapoun l'argen,
Et lou nebout tiro la cordo.



EPITAPHO DAU SIRE ABEL.

AISI dejout gis ſiro Abel
Que quand voulié margua un coutel
Ou lous bouts d'uno miegeo cano,
De ſa teſto prenié la bano.

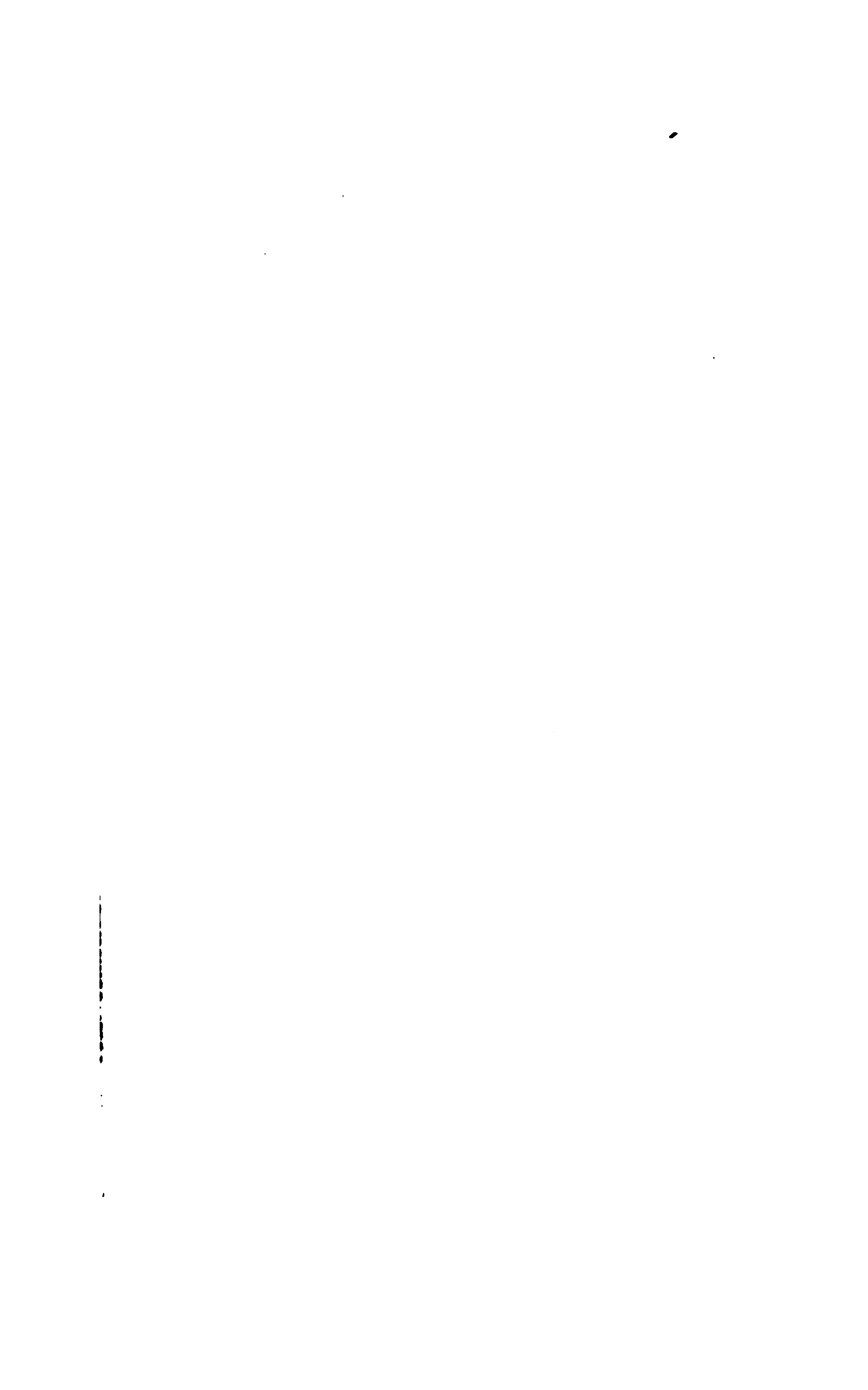




TABLE.



PASSAGES SUPPRIMÉS





PASSAGES SUPPRIMÉS. *

Page 12, vers 9.

Quand fai baifa lous piſſadous.

Page 31, vers pointés.

D'uno puto pleno de fraudo
Reçaupet uno piſſo-caudo
Et vingt chancres das plus couſénts.

Page 50, vers pointés.

O petito fento ount l'amour
Li fai ſoun ben-hurous ſejour !

Page 78, vers pointé.

De c... naut, c... bas & counas.

---

* Cet appendice contient les passages des éditions précédentes qu'on n'a pas cru pouvoir conserver dans le corps de celle-ci. Le patois, dans les mots, jouissait naguère des mêmes priviléges que le latin : langage populaire, on lui permettait de braver les bienséances du monde, surtout au XVII[e] siècle, où la belle société ne se piquait pas d'une retenue farouche. Mais la littérature moderne a de telles rigueurs que nous avons dû chercher à concilier les goûts du public, en général, avec les exigences des bibliophiles, ennemis des livres incomplets. On ne pouvait faire à Sage, classique dans son genre, l'injure de le publier par extraits. La première partie de cette édition est de Sage à jeun ; le voici, après boire, dans ses véritables « folies », qui ne rachètent malheureusement pas leurs vivacités par trop de verve, ni d'esprit.



Requesto de las Chambrieiras de Mountpeliè. A Mounseignou de Valançai. *

SUPPLIE humblamén las Chambrieiros,
Qu'aimoun d'escoula las oulieiros,
Proche dau nervi dau pissot,
Priapus noun és pas tant sot,
Que noun nous ago fach entendre
Qu'avian suject de nous deffendre,
Et nous a coumandat esprez
Per lou sieu & nostre interez,
De vous fa, Mounsegnou, requesto,
Sur nostro perto manifesto.
Lou fait és & nostro raisoun,
Que se cassas la garnisoun,
Avé fach uno citadelo,
Que fara la son putanelo?
Randevous toûjours assourtit,
De nostros fillos de partit.
Que devendra nostro gareno?
Se lou furet noun s'y permeno,
Et s'oun fasen peta brunét,
La mecho sur lou bassinét.
Lou grand plasé quand l'on se flanquo,
Dins la cairillieiro de l'anquo,
En de bono poudro qu'ajas,
Arrapa lou counil au jas;
Car que trobo milou la cavo,

* Page 109, entre les deux pièces.

Se pot dire Rey de la ſavo.
Mounſegnou, agas dounc égar,
A tant de blanquo & belo car,
Tendudo, delicado & freſquo,
Et pus douço que meu de breſquo.
Que devendrien tant de ſouldats,
Qu'ań quitat las cartos & dats,
Et que ſe ſoun gardats dau vice,
Per ſe jougne à noſtre exerciſſe ?
Faut-i que perdoun coumo aquo,
Lou privilege de leur quo ?
Noun (Mounſegnou) vous ſes trop ſage,
Per nous priva de leur bandage.
Pioi vous ſçavez qu'à chaquo houſtau,
Chaquo lanterno a ſoun fanau.
Deſempioi voſtro Valentino,
La veſino embé la veſino,
Se diſoun & veſpre & matin
Anioch moun genti Valentin,
M'entretenié de talo cauſo,
Me dis qu'oun a ni fin ni pauſo,
Que noun ſié touſiours prez de ieu :
Et pioi me juro ſur ſoun Dieu,
Que farié per ieu de miracles.
El parlo coumo lous ouracles ;
Et voudrié faſen lou muguét,
M'eſtabourdi de ſoun caquét.
Se voulié creire à ſas paraulos,
Sourtirien leu de cagaraulos,
Sur lou cap de noſtres marits,
Que dirien triſtes & marrits,
D'oun ſortoun aqueſtos banudos.
Mai n'aven pas beſoun d'ajudos.

Yeu n'ai un que veſpre & matin,
Me ſap bailla lou picoutin,
Et que m'eſpouſſo pla la fardo,
De la naturo gailloufardo.
Sou li repliquo l'autre adoun,
Lou mieu n'a pas bono façoun,
Et noun a ni graſſo ni mino :
Mai quand és deſſous la courtino,
Et que l'ai més de bono humou,
Poudes dire s'y a rimou,
Et couſſi me fai ana l'amblo,
Vous dirias que la terro tramblo,
Et que Briare enbe cen mans,
Me farro lous rens & lous flans.
Mai laiſſen aqueles afaires.
Revengan à noſtres fringaires,
Tournén à noſtres Valentins,
Que proumetoun per lours deſtins,
De faire mouns & merevillos,
Quand l'autre dis, fennos ni fillos
Noun lous deurian pas eſcouta,
Niaura que ſe faran mounta,
Et qu'en faſén l'eſcarlambeto,
Faran de grano de braieto.
Que de capuſamén de quieu,
Sai aura l'hiver & l'eſtieu !
Sai veiren ploure mai de banos,
Qu'oumpas de cloſſes d'avelanos.
Nautres ſai veiren dins dex ans,
D'enfans gaſcouns & franchimans,
Que nous faran creba de rire.
Moun Valentin noun m'anet dire,
En m'entretenen l'autre jour,

Mon bel Ange, ma chere amour,
Ma rare & parfaite Silvie,
Vous estes ma gloire & ma vie,
Et le seul plaisir de mes yeux.
Que pour vous je suis langoureux !
Je vous prie, ma belle image,
Par vostre celeste visage,
D'avoir pitié de mon tourment.
Et tantequan me met la man,
Aissaval dessous la gounello.
Pioi me dis : ma touto rebello,
Si vous favorisez mes vœux,
Je me dirai le plus heureux
Cavalier de toute la terre.
Garas, vesez aissi ma mere,
Sou li fau ieu, maudit damnat.
Quand vous sias un cop empegat
Nia pas moien de s'en desfaire,
Qu'avalisquo tau calignaire,
Fasez vostre pan, adieusias,
En veritat vous me fachas,
En li fasen mauvaiso mino,
Quand me dis : chero Valentino,
Vous me pouvez donner la mort,
C'est la cruauté de mon sort,
Qui vous a donné cet Empire ;
Car par ma foi je ne soûpire
Que pour vos beautez seulement.
Vous n'aurez jamais point d'amant,
Soiez moi ou douce ou cruelle,
Qui vous soit comme moi fidelle.
Je suis fort vostre serviteur,
Mais faites-moy cette faveur

De vous rendre un peu plus traitable,
Je me donne cent fois au Diable,
Si j'aime au monde rien que vous,
Pourquoi donques vous fachez-vous ?
Savez vous pas que ma confiance,
Merite quelque recompenſe ?
Sus aquo me dis : au revoir,
Adieu ingrate, adieu, bon ſoir.
Leur impourtunitat és grando,
Soudis adounc l'autro friando,
Et coum'aquo en s'en anan,
L'uno dis à l'autro, à deman,
Adieuſias, bon-veſpre, veſino.
Yeu que counouſquere à lour mino,
Qu'aimavoun mai un ſauſſiſſot,
Que noun pas un plat d'archipot,
Li diſié, adieuſias donc parlieiros,
Incaro ben que ſian chambrieiros,
Quand trouban un bel viragau,
Nous ſaben ſa fourbi lou trau,
Et tamben brandiſſen padellos,
Coumo las pus grans Doumaiſellos.
Mounſeignou, per quand voudrias-vous,
Faire mouſi noſtres pelous,
Qu'uno peſſo tant eſtimado,
Fous d'un chacun abandounado,
Coumo lia deja d'eſpiouns
Habillats en certains mourpiouns,
Que s'en venoun d'eſtrangeo terro,
Afin de nous faire la guerro.
Mai tant qu'un ſouldat aura l'yol,
Bandat ſur noſtre quinqueirol,
N'a gardo qu'y boutoun lou mourre ;

Car d'aquel pas la man y courre,
Et det à det, coumo bel blat,
Noun nia pas un qu'oun ſie ſeuclat.
Couliatris, mourſoundut & triſte,
Cachat ſous la braio & lou riſtre,
Vous prego qu'ageas pietat d'él,
N'autros vous en pregan emb'él;
Car lou paure en ſa magro trougno,
N'auſo pas ſourti de vergougno.
Ce conſideré, Mounſeignou,
Vous nous farez aquel hounou,
De nous comprene au catalogo,
Afin qu'en tout temps, negé ou plogo,
Preguen Dieu que vous rendo hurous,
Et que longamén pioſquas-vous
Gouverna en pas noſtro villo,
La tenén paiſiblo & tranquillo.
Apointas nous dounc, ſe vous plai,
Noſtro requeſto ſans delai.
Le tout bien deuëment enquis,
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.



*SATYRE.**

DAVALO un pau à la carreieiro,
Ribaudo, ſouiro, revendeiro,
Ou me veiras mounta à moundau
Coumo un demoun dins toun houſtau.

* Page 123, avant l'Elegie.

Roumprai portos amai ſarraillos,
Et metrié lou fioc à las paillos,
Soun ero la pou das veſins,
Afin de t'y crema dedins.
Coumo uno maſquo mau-ſaſento
Tu penſavos ſa la plaſento
De me meſcla dins tous diſcours,
Et de parla de mas amours.
Sabes-tu pas mal-encountrouſo,
Qu'ez d'uno perſouno amouroufo ?
Pus douço qu'un agnel l'avez.
Mai ſe li ſan rés de travez,
Lou fioc ſe met à las eſtoupos ;
Ataquarié las gens en troupos ;
Incountinen lou ferre en man
Ataquarié Caramantran.
A pus rés ſoun amo noun ſoungeo,
Qu'en d'aquel ſujet que lou roungeo,
Et ſe farie pus leu pengea,
Davant que noun s'en revengea,
Jamai noun te quite, bagaſſo,
Que noun te deſoundre la faço.
Toun nas noun ten pas que d'un fieu,
Te couparai la raubo au quieu.
De tencho touto uno ampoulado,
Ta maudito faço pelado
De millo plagos couvrira,
Que jamai noun ſe garira.
Enfin tu feras tourmentado
Cent fés mai qu'uno amo dannado,
Et vaudrié mai que Lucifer,
Té tengueſſo dedins l'enfer,
Taurié mai vaugut gambaleto,

ta pichoto eſcabeleto,
jour que tu parleres d'él,
fach rouda toun vertél.
penſos-tu, fauſſo ribaudo,
›o, lebrieiro, chino caudo,
ıarello de tous veſins,
ļue danços lous mataſſins,
ıd portes ſus ta coculucho
banaſtado de frucho,
ʒagna quauque paure ſou ?
s m'un pau, n'as-tu pas pou,
quauque malheur noun te vengo ?
s tu creire, fauſſo lengo,
toun parla deſourdounat
iege jamai perdounat ?
equan qu'és nioch tu te boutos
feneſtro à las eſcoutos,
: veſez paſſa quaucun,
ıntinént sortez lou lun,
iſez, ſie vrai ou meſſorgo,
me counouiſſes à ma morgo,
s ieu que paſſe aqui toujour,
veſpre per faire l'amour.
toun cor qu'en mau toujour penſo,
unou de las fillos ouffenſo,
ɜu veſe, & lou mounde ſap bén,
ſoun toutos fillos de bén.
ı amo, delouialo peſto,
ı ſap pas qu'és d'amour houneſto.
voulié perſouno prega,
voulié cauqu'un emplega,
u'ellos fouſſoun mau viventos,
no tu, amai tas parentos,

T'aurié adreſſat lou paquét,
Per m'ajuda de toun caquét.
Car emb'aquo tu ſiez dreſſado,
Maquarelo ſino & ruſado,
Et de toun eſperit tourtut,
Aquo és la plus grand vertut.
Se fougueſſos naſcudo bello,
Series-tu pas leu maquarello?
Auriez ſeguit coum'un cadel,
Juſquos au plus mendre bourdel.
Déja vingt cops Mouſſur Niſſolo,
T'aurié fach ſuſa la veirolo.
Mai lou ciel que noun voulié pas,
Que fagueſſos tant de peccas,
Coumo ſe pot veire, t'a facho
Touto tourtudo & controfacho.
De toun corps la vileno pel,
Es pus negro que moun capel.
Ta teſto, toun ventre, tous braſſes,
Davan toun quieu marchoun dous paſſes.
Tu fas pou as petits enfans,
Semblo qu'ajos quatre cens ans,
Tant as ſur la faço de ruos.
Tous peuſſes ſoun coumo de puos,
Ounté ſe permenoun ſadouls,
Milo regiméns de peſouls,
Sans coumprene l'arrieire gardo,
Que te mangeoun deſſout la fardo.
Tous yols lagagnouſes au bord,
Luſiſſoun coum'un carboun mort.
Et ta gorgeo que toûjours bavo,
Es coum'uno porto de cavo.
Tu ſentiſſes mai qu'un fangas.

De tas aisellos & dau nas,
Sourtis uno sentou pus forto
Qu'aquelo d'uno bestio morto.
Bref tu siez facho d'un tal air,
Que lou pus grand diable d'enfer,
Et lou pus paillard de sa bando,
Quand dansaras la sarabando,
Au sabat dedin cauque jour,
Te voudran per faire l'amour.



SATYRE.

DIEU vous gard de mau, Franchimando,
Aissi l'home que vous coumando
De troussa vostre coutillon,
Noun pas per avé la fretado,
Mai d'un foüet de poustillon,
El cau que vous sias estrenado.
Vite, leu, sans tant de grimasso,
Descoubrissez vostro carcasso.
Que servis de toussi lou pot.
Aussen tout jusqu'à la camiso,
Yeu vole, se faire se pot,
Amourti vostro paillardiso.
Fasez millou, barras boutiguo,
Autroméns vau freta d'ourtiguo,
Vostre quieu de trop f. usat.
N'és-t-i pas prou d'avé susat
Douge ou quinze fés la veirolo
Embe ta coumaire Nicole ?

L'yol de trop rire me deftillo,
Quand aquelo antiquo fibillo,
Millo fés pus lourdo qu'un quieu,
Vous fa la jouve & la belotto.
Se foun premié fil ero vieu,
Pourtarié deja la calotto.
S'ello & fa pichoto garçeto,
Eroun deffus lou pioch de Ceto,
Ou à la cimo de Brefcoun,
Noun faudrié pas cap d'autro marquo,
Que lou .fioc que fort de leur c...
Per guida de nioch uno barquo.
Quauque viel bouc que la courtifo,
Li dis qu'és incaro de mifo ;
Amai li fai cauque prefén,
Mai nautres que noun fen pas gruos,
Et qu'aven de bons yols, vefen
Et fous peufes blans & fas ruos.
Aquelo lourdo faço chicho,
Voudrie faire encreire qu'és richo,
En foun coutilloun de fatin,
Que faique n'y cofto pas gaire ;
Car un que cantavo en latin,
Autres fés li lou faguet faire.
De Franço ello és aiffi vengudo,
Tout exprez per eftre f...
Sous pretexte de plaideja,
Mai la jetaren leu deforo,
Et la faren ben delougea,
Se fai fai trop longuo demoro.
Au diable, vileno fourcieiro,
Se vous trove pus en carrieiro,
Jeu vous farai un horre joc.

Fujes, n'aguen pas de diſputos,
Nous autres gens de Lenguadoc,
N'aiman pas de tant vieillos putos.



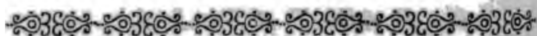
SATYRE.

PETIT graveur glorious
Countentas un curious,
Et mouſtras li voſtro teſto ;
Car lou veſinat ateſto,
Que vous pourtas un ploumau,
Que noun vous eſta pas mau,
Fach & pauſat de la ſorto,
Coumo aquel qu'un moutoun porto.
Digas me couſſi és naſcut ?
Et deſpioi couro an creſcut,
Aquellos tant gentios banos ?
Car noun y a pas trés ſemanos,
Que ſur voſtre petit cap,
Noun n'in pareiſſien pas cap.
Soun-t-i deſpioi voſtros nopços,
Sourtidos aquellos boſſos ?
Certos, aquel double bout
Vous oundro & vous paro tout.
El vous relevo la taillo.
S'anas en quauquo bataillo,
Lous ſouldats vous cauſiran,
Et ſans menti vous faran,
Per ben hounoura las armos,
Courneto entre lous Gens-d'armos :

Car ferias pas tant auquét,
Que de prene lou moufquét,
Incaro que pourtés ben lefto,
La fourquetto fur la tefto.
Se feguiffias moun avis,
Quitarias aqueft païs.
Laiffarias voftro boutigo,
Per ana emb'aquelo ligo,
Qu'a fach Mouffur d'Efpernoun,
En voftre double canoun,
En voftro groffo boumbardo,
Coulfado à la gailloufardo.
Car fans doute él vous farié
Metre de l'artilliarié;
Ou fe la plaço és garnido,
Yeu vous done bé ma vido,
Se noun fez incontinén
Capitani ou Lieutenén.
Mai vous fugiffez la guerro,
Coumo lou peis fuch la terro,
Et pus poultroun qu'un Gefiou,
Voulez pas fourti de l'iou,
Ne jamai perdre de vifto,
Incaro qu'oun fias papifto,
Lou clouquié de Montpelié,
Ni la porto dau celié.
Se fes d'aquelo naturo,
Aurez fort pauro aventuro :
Noun ferés riche jamai.
Yei crefe bé qu'aimas mai,
De glorio enflat coum'un ouire,
Laboura deffus lou couire,
Ou grava fus lou loutoun,

Per gaigna cauquė teſtoun,
Sans courre ges de fourtuno,
Emb'uno guerro impourtuno,
La moulié novo au couſtat,
Qu'enten bravomén l'eſtat,
Et que ſap de ſa jouineſſo,
Cent millo tours de ſoupleſſo,
Qu'ello pratiquo embé vous,
Quand ſez au liech toutes dous.
A voſtros cambos s'enlaſſo,
Tantos elo ten la baſſo,
Et pioi aprés lou deſſus,
Vous boulego coum'un fus.
Et talamén vous permeno,
Qu'emb'aquelo douço peino,
Enfin vous tiro das flans,
Ce qu'engendro lous enfans.
Se noun vous en prenez gardo,
Soun humou caudo & paillardo,
Vous rendra ſec coum'un os,
Et vous metra dins lou cros,
Davan que l'an s'acoumpliſquo.
Couririas pas tant de riſquo,
D'ana contro l'enemic,
A l'haſart de cauque pic,
Ou de cauque cop de balo,
Que touſiour n'és pas mourtalo.
Vendrias ſans doubte un matin,
Cargat d'un riche butin.
L'home és d'aquelo naturo,
Que millo tourméns enduro,
Et pren peno coum'un chi,
Per afin de s'enrichi.

Serias-vous tout au countrari,
Anas me querre un Noutari
Fafez voftre teftamén,
Et prenez me vitamén
La lanço ou lou cimeterre,
Coubriffez-vous tout de ferre,
Sans vous foucia de pot;
Car voftre cap noun fe pot
Arma de milouno forto,
Que de las banos que porto.



EPIGRAMME.*

L'AUTRE jour ieu m'ero endourmit,
Deffout l'oumbro d'uno figuieiro,
En me reveillan tout fubit,
Veguere uno groffo chambrieiro,
Que me diguet en fe mouquan,
Dieu vous gard de mau, fraire Blaze,
Yeu li refponde tantequan
Vous me farez dire un v.. d'aze,
Yeu m'apelle pas coumo aquo.
Adounquos la degouilladaffo,
S'en ven & m'atrapo la quo.
Incaro qu'ieu tengue la caffo,
Sou me dis ello, noun cregnas;
Car ieu volle que fa grand faço
Cabuffe dins moun iragnas.

* Page 138. Entre les deux pièces.

Sus aquo li monte deſſus,
Et quieu ſus quieu, anen Perreto,
Vous ſuſſarez doun d'aquel jus,
Que diſtillo de ma braietto.
Ai ! ſoudis ieu more de ſon,
Dieu garde voſtro cornomuſo,
Tal eſtrument noun és pas bon,
Se la rego dau quieu noun s'uzo.



FANTASIES.

UN droullas anet dire aiſſo,
Enb'uno fillo per las vignos,
Et tout ſallat tenié ſa quo :
Yeu te farai part, ſe devignos,
Qu'és ce qu'ieu tene dins ma man ?
Uno figo, ſoudis la fillo.
N'as pas devignat, moun enfan,
Qu'es moun v.., gros coumo uno quillo.



AUTRO FANTASIE.

YEU cavillage uno femello,
A plec de quieu dins un houſtau ;
Et Dieu ſap ſe moun viro-gau
Li faſie doubri la prunello.
Quand aquello bello pieuſello
Me diguet, m'amour, moun ſoulas,
M'és aviſt que me traverſas,

En voſtro groſſo caramello.
Yeu li diguere adounc, ma bello,
Se vous noun mourez d'autre mau,
Que d'aquel de moun viro-gau,
Vous noun ferés jamai mourtello.

Page 152, vers 14.

Fuilletés nioch & jour lou trau de ſoun mitan.



*SOUNET A MOUSSUR D. L. R.**

YEU ſoui marrit quan tout lou mounde dis
Qu'amour vous a piquat de ſa mouſtardo,
Per un ſujet que chacun n'en meſdis,
Et que noun vau que vous en prengas gardo.
Se vous ſez tant friant dau toucadis,
Cerquas pus leu cauquo garço gaillardo,
Qu'en li dounan cauque pan de cadis,
Quan vous plaira li eſpouſſarez la fardo.
Vous me diſez quan vous reproche aquo,
Que l'on n'ez pas lou meſtre de ſa quo,
Et que vous ſez d'amouroufo naturo.
Qu'aquel plaſé counſiſto en fantaſié,
Aquo es vertat; mai un bon Eſcuyé
Noun laiſſo pas gouverna ſa mounturo.

* Page 161, après la ſeconde pièce.



CANSOUN DE LA MAU MARIDADO. *

A l'oustau d'un viel renous
M'a mezo moun paire,
Tout frounsit & langagnous
Qu'oun me sap res faire
Touto la nioch s'en enfen
E jamay non me dis ren;
Sa cadaulo es grevo,
Pot pas fa coullevo.

La nioch quand vou semena
Un pau de sa grano
Doun miel se penso affana
Doun miel el m'engano;
Son araire mau fergat,
Tout à fais destimbourlat,
Quant es à la reguo,
La reilho se pleguo.

Ben leu lou tens yeu veyrié
De batre l'estrado
Qu'yeu souven lui monstrarié
D'un counil l'intrado;
May son furet vau tant pau
Qu'el s'arresto sur lou trau,
E n'a pas corage
De faire carnage.

---

* Pièce publiée, pour la première fois, dans l'édition de 1650, qu'elle termine. Nous la réimprimons d'après cette édition et celle de 1725.

Lou bec de soun esprevié
Mol coumo uno figuo,
Noun counouy pas lou gibié
Loü de la garriguo.
L'atge vieil l'a tant batut
Que de ratgeo l'a mourdut,
E per sa cavillo
Fau uno soustillo.
Mon Dieu qu'yeu gueririé leu
De ma tristo mino,
Se de cauque jouvenceu
Prenié medecino.
La fillo es coumo la flou
Quand elo met sa coulou
Fau que sié arrousado
A la matinado.
Yeu souy nourrido fort ben
Amay miel vestido;
Mes à quo non me sert ren
Se non souy fourbido.
Que sert lou barbo ben parat
Et l'arnez tout auripelat
Se à la dinnado
Non à la sivado.
Yeu vous jure en veritat
Qu'yeu souy resoulgudo
De cerqua cauque goujat
Que me siege aiudo.
Lou moulinié ben sensat,
Quan la resclauso a manquat,
De l'aigo vezino
Fa faire farino.
Et de la fon & dau pous

Tiras à tout ouro,
Suyvan lou dire de tous
L'aiguo n'es milhouro.
Non vesez vous un chival
A l'estable, res non val,
Battez en l'estrado
Amay de parado.
Estendez sur lou mestiè
Vostre filadoro
Qu'an un an l'ay estariè
N'a ges de parure
Non cau que lou teyssseran
L'y passe per lou mitan
Ambè sa courdeto
Un pan de naveto.
Lou canon, se d'un trelis
Couvert non demoro,
Per bel que siè s'enroüillis
Dedins & de foro.
Non fau que lou gay rasclet
Leu vous tenguo toujours net
E apres la poudro
Batre ben la bourro.

FIN.



Achevé d'imprimer à Lyon

en MDCCCLXXIV

PAR MOUGIN-RUSAND

l'un des imprimeurs

DE LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

LISTE

PAR ORDRE D'ANCIENNETÉ

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

I. — M. C. COULET, libraire-éditeur de la *Société des Bibliophiles Languedociens*, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

Pour sa bibliothèque particulière : 1 exemplaire sur peau de vélin. — Pour divers clients : 1 exemplaire sur parchemin; 25 exemplaires sur papier de Hollande.

II. — M. DE LA PIJARDIÈRE, archiviste de l'Hérault, MEMBRE FONDATEUR, président de la *Société*, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

III. — M. I. MIE, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur parchemin.

IV. — M. PAUL DU LUC, substitut du procureur de la République, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur parchemin.

V. — M. E. DEANDREIS, banquier, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

VI. — M. ROQUES fils, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

VII. — M. le Marquis DE SAINT-MAURICE, propriétaire à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

VIII. — M. POUGNY, préfet de la Somme, MEMBRE FONDATEUR, à Amiens.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

IX. — M. R. GORDON, docteur en médecine, bibliothécaire-adjoint de la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

X. — M. R. LAURENS, conseiller à la Cour d'appel, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XI. — M. ERNEST PAILHIEZ, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XII. — M. FARRAT, docteur en médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XIII. — M. VAGNAIR, professeur au Lycée de Bordeaux.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XIV. — M. ESPITALIER, à Cette.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XV. — M. CAMILLE LAFORGUE, propriétaire, à Quarante (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XVI. — M. GEORGES SEGUY fils, étudiant en médecine, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XVII. — Mme STEFANI, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XVIII. — M. CHANCEL, doyen de la Faculté des Sciences, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XIX. — M. le Baron CHARLES DE TOURTOULON, propriétaire, à Valergues (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XX. — M. GERMA, avoué licencié, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXI. — M. RICHARD LION, fondé de pouvoirs du Comptoir d'Alsace, MEMBRE FONDATEUR, à Paris.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXII. — M. le Baron HUC, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXIII. — M. ESTOR, docteur en médecine, professeur-agrégé à la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXIV. — M. LAFOSSE, docteur en médecine, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXV. — M. FERNAND TROUBAT, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXVI. — M. C. CAVALIER, docteur en médecine, professeur à la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXVII. — M. GABRIEL BORT, notaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXVIII. — M. J. BÉCHAMP fils, étudiant en médecine, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXIX. — M. ROUCH, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXX. — M. L. DE LA ROQUE, avocat, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXI. — M. A.-F. FOUQUES, négociant, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXXII. — M. A. MARCEL DE LA BAUME, avocat, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXIII. — M. LOUIS COSTE, notaire, à Quarante (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXIV. — M. F. CAZALIS, docteur en médecine, propriétaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXV. — M. CHARLES ROGER, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVI. — M. EUGÈNE LISBONNE, avocat, ancien bâtonnier, président du Conseil général & de la Commission départementale de l'Hérault, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVII. — M. ALEXANDRE MARTEL, étudiant en médecine, au château de Cassan (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVIII. — Mgr le duc D'AUMALE, membre de l'Académie française & de l'Assemblée nationale, général de division, à Paris.

1 Exemplaire sur peau de vélin.

XXXIX. — M. P. CAZALIS DE FONDOUCE, propriétaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XL. — M. DOAZAN, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Fins (Cher).

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XLI. — M. STÉPHANE MESTRE, à Lyon.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLII. — M. LOUIS GRASSET, avocat, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLIII. — M. ÉMILE CAUVET, avocat, à Narbonne (Aude).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLIV. — M. CARLIER, architecte à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLV. — M. MARIUS ANTERRIEU, propriétaire, à Gigean (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVI. — M. ALBERT PERRIER, à Narbonne (Aude).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVII. — M. le Vicomte RENÉ DE FORTON, propriétaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVIII. — MM. BENEZECH frères, libraires, MEMBRES FONDATEURS, à Béziers.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XLIX. — M. A. CLÉMENT, docteur en médecine, membre du Conseil général, propriétaire, à Frontignan (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

L. — M. BARRAL DE BARET, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LI. — M. ALFRED BLAVY, avoué près la Cour d'appel de Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LII. — M. MOREL, libraire, à Nantes.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LIII. — MM. DULAU and C°, libraires, à Londres.
2 Exemplaires sur papier de Hollande.

LIV. — M. FRANCISQUE CUZIN, relieur, MEMBRE FONDATEUR, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

LV. — M. FABRÈGE, avocat, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVI. — M. le Maire de CETTE, pour la bibliothèque de la Ville.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVII. — M. DE PARISOT DE LA BOISSE, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVIII. — M. G. MASSON, libraire-éditeur, président du *Cercle de la librairie,* à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LIX. — M. CHABER, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LX. — M. AUGUSTE FABREGAT, vice-président de la Société archéologique de Béziers.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXI. — M. H. GARIEL, conservateur de la Bibliothèque de la ville, à Grenoble (Isère).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXII. — M. Paul de GIRARD, membre du Conseil général de l'Hérault, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIII. — M. LAMBERT, professeur de musique, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIV. — M. Joseph MICHEL, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXV. — M. l'Abbé OLIVE, à Cette (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVI. — M. A. PLANCHE, docteur en médecine, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVII. — M. ROUQUETTE, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVIII. — M. LEMERRE, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIX. — M. BAUR, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXX. — M. BRUGUIÈRE-FONTENILLE, avocat, à Clermont (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXI. — M. Adolphe DUMAS, docteur en médecine, chirurgien adjoint à l'hôpital de Cette (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXII. — M. Casimir SÈBE, propriétaire, à Cazouls-lez-Béziers (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXIII. — M. le général DOMERGUE, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXIV. — M. Guillaume GUIZOT, directeur du service des cultes non-catholiques au ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXV. — M. Dominique LABIA, à Frontignan.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVI. — M. le docteur de MARTIN, président de la Commission archéologique de Narbonne (Aude).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVII. — M. Charles SAGNIER, négociant, à Nîmes.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVIII. — M. ANTHOUARD, avoué-licentié, au Vigan.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXIX. — M. ROUX, vétérinaire, à Lunel-Viel.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXX. — M. le docteur CAMBASSÉDÈS, au Vigan (Gard).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXI. — M. le Maire de NARBONNE pour la Bibliothèque de la Ville.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXII. — M. Edward ô'BYRNE, au château de S.-Gery, par Rabastens-sur-Tarn.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXIII. — M. HERLUISON, libraire, à Orléans.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXIV. — M. PAUL DAFFIS, éditeur-propriétaire de la *Bibliothèque Elzévirienne*, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXV. — M. le Maire d'ALAIS, pour la Bibliothèque de la Ville.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXVI.— M. GASTON CARENET, à Gigean.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXVII. — M. CÉSAR MOURE, à Frontignan.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXVIII. — M. BARBIER, libraire, à Rouen.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXIX. — M. LOUIS DES HOURS, sous-préfet, à Orange (Vaucluse).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XC. — M. BONNET, docteur en médecine, à Mézières (Ardennes).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XCI. M. FRANÇOIS ROUVIÈRE, propriétaire, à Nîmes.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

Membre honoraire.

M. PAUL LACROIX (bibliophile JACOB), conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ.

M. C. COULET, Grand'Rue, 5, à Montpellier.

ARTISTES DESSINATEURS.

M. MARSAL, à Montpellier.
M. PUGENS, à Montpellier.

GRAVEUR DE LA SOCIÉTÉ.

M. DUJARDIN, graveur de la Banque de France, à Paris.

IMPRIMEURS
DE LA COLLECTION DES CENT-QUINZE.

M. D. JOUAUST, à Paris.
M. MOUGIN-RUSAND, à Lyon.
MM. A.-Louis PERRIN et MARINET, à Lyon.
MM. CHENEVIER et CHAVET, à Valence (Drôme).

IMPRIMEUR EN TAILLE-DOUCE.

M. EUDES, imprimeur de la Société des *Aqua-Fortistes*, à Paris.

FABRICANTS DE PAPIERS.

MM. Van GELDER ZONEN, à Amsterdam.
MM. BLANCHET et KLÉBER, à Rives (Isère).
MM. DE LA RUE and C°, à Londres.
MM. FRAMJEE CAMA and C°, à Hong-Kong.

BROCHEUR.

M. MELLINANT, à Montpellier.

CLERC DE LA SOCIÉTE.

M. Jules GUILLARD, à Montpellier.



ENCOURAGEMENTS

OFFICIELS

ACCORDÉS A LA SOCIÉTÉ

DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

Avril 1873. — M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE transmet à la Société un témoignage de sa satisfaction pour les soins qu'elle apporte à l'exécution de ses travaux.

Juillet 1873. — M. POUGNY, PRÉFET DE L'HÉRAULT, propose en ces termes au Conseil général d'accorder une subvention à la Société : « La *Société des Bibliophiles Languedociens*, fondée récemment à Montpellier, dans le double but de publier les documents historiques ou littéraires relatifs au pays, et de propager le goût des impressions d'art et des beaux livres, a tenu les promesses de ses statuts. Plusieurs d'entre vous ont accordé leur haut patronage à cette Société... »

Août 1873. — LE CONSEIL GÉNÉRAL DU TARN vote une subvention à la Société, sur le rapport de la commission des finances conçu en ces termes : « La commission demande une attribution spéciale, fort peu considérable d'ailleurs, pour l'acquisition des ouvrages et documents historiques relatifs au Midi de la France, réimprimés et

publiés par les soins de la *Société des Bibliophiles Langue-dociens*, dont le siége est à Montpellier. Il nous a semblé qu'il y aurait un intérêt considérable à pourvoir notre bibliothèque de livres devenus fort rares, pouvant être consultés avec fruit par les amateurs de belles impressions et de curiosités historiques. » Le crédit est voté et le conseil général autorise l'achat des publications faites par la *Société des Bibliophiles Languedociens*.

Septembre 1873. — Le Conseil général de l'Hérault souscrit à deux collections et vote une subvention à la *Société des Bibliophiles Languedociens*.

Même mois. — Les Conseils généraux de l'Ariège, de l'Aveyron et de la Haute-Loire votent des encouragements à la *Société des Bibliophiles Languedociens*.

Décembre 1873. — Par arrêté du 29 de ce mois, M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts souscrit à dix exemplaires de tous les ouvrages parus dans la « Collection des Cent-Quinze » de la *Société des Bibliophiles Languedociens*.

COLLECTION DES CENT-QUINZE

LISTE DES OUVRAGES

En vente chez C. COULET, Libraire-Editeur

DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

Grand'rue, 5, à Montpellier.

DISCOURS DE LA GLOIRE DE LA FRANCE, par P. GARIEL, publié d'après le seul exemplaire connu de l'édition de Jacques Roussin (Lyon, 1643), avec une introduction par A. DEVARS.

Tirage : 238 exemplaires, en tout.
Prix : En souscrivant à la collection. . . . . F. 5
— De l'ouvrage séparément 10

—

L'ENTRÉE A MONTPELLIER, *le 18 juin 1617, de la duchesse de Montmorency,* reproduction textuelle de la première édition, avec une introduction par le comte de SAINT-MAUR.

Tirage : 200 exemplaires, en tout.
Prix : En souscrivant à la collection. . . . . F. 5
— De l'ouvrage séparément 10

—

LES GOUVERNEURS anciens et modernes de la province de Languedoc, par P. GARIEL, publication de P. SAINCTYON.

Tirage : 242 exemplaires, en tout.
Prix : Sur papier Whatman . . . . F. 15
— Sur papier de Chine. 12
— Sur papier de Hollande 5

—

UN PROJET GIGANTESQUE. *L'industrie des draps et les Relations de la province de Languedoc avec le Levant au XVIII[e] siècle.* Édité d'après le manuscrit inédit, par John SEEKER.

Tirage : 242 exemplaires, en tout.
Prix . Les mêmes que ceux de l'ouvrage précédent.

REQUÊTE DES ENFANTS A NAITRE *contre les Sages-Femmes du Languedoc*. Facétie du XVIIIe siècle, publiée par Elie FRAISSE.

Tirage : 300 exemplaires, en tout.
Prix : Les mêmes que ceux des ouvrages précédents.

—

MAGUELONE SUPPLIANTE, par P. GARIEL. Réimpression textuelle de la très-rare édition de Montpellier, 1633, publiée par A. DEVARS.

Tirage : 242 exemplaires, en tout.
Prix : Les mêmes que ceux des ouvrages précédents.

—

LIVRET ANNUEL DE 1874. — Mis en distribution le 15 décembre 1873, il contient plusieurs documents relatifs aux ouvrages parus, le fac-simile d'un autographe de Jean Gillet, imprimeur de l'*Entrée de Mme de Montmorency* et fondateur de la typographie à Montpellier, etc., etc.

LA SOCIÉTÉ

DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

A MIS SOUS PRESSE :

Collection des Cent-Quinze, format in-4o.

HISTOIRE DE LA VILLE DE MONTPELLIER, par Charles d'AIGREFEUILLE. Nouvelle édition contenant les additions inédites préparées par l'auteur pour la réimpression de son ouvrage, des preuves extraites des principaux dépôts publics, des notes, une continuation jusqu'en 1790, une table générale des matières par ordre alphabétique, etc., avec des cartes géographiques

d'après toutes les planches de l'édition originale, des vues et des plans inédits, etc., etc. Publiée sous la direction de M. DE LA PIJARDIÈRE, archiviste de l'Hérault, bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

La nouvelle édition de l'*Histoire de la ville de Montpellier* formera, avec les additions, quatre magnifiques volumes in-4° qui paraîtront chacun en deux parties. Le prix de chaque partie pour les souscripteurs des exemplaires numérotés de 116 à 300, est de 12 fr. 50. A partir du n° 301, le prix sera de 15 fr.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

RAPPORT SUR LA DÉCOUVERTE D'UN AUTOGRAPHE DE MOLIÈRE, par M. de la PIJARDIÈRE, seconde édition, augmentée du fac-simile. Impression de luxe par RICARD frères, de Montpellier.

Prix : Papier vergé de Hollande . . . . 4 fr. 50
— Papier vélin . . . . 2 fr. 25

—

RAPPORT SUR LES ARCHIVES de l'Hérault, présenté à M. le Préfet par l'archiviste du département, M. de la PIJARDIÈRE, bibliothécaire honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Pour l'année 1873. Broch. in-4°, tirée à 102 exemplaires. — *Prix :* 3 fr.

Le *Rapport pour l'année 1873* contient une pièce en dialecte languedocien : *Lous estatus & ordonnanç.s de la confrairio de mousu Sant-Blase* (Vic, 1424.)

—

L'ORIENT EN LANGUEDOC. Voyage d'un ambassadeur turc sous la Régence. Relation de Méhémet-Effendi, annotée avec de curieux documents inédits, par John SEEKER, de la Société des Bibliophiles languedociens.

Tirage à 215 exemplaires en tout.
Prix : Papier vergé . . . . 3 fr.

LES CHRONIQUES DE LANGUEDOC, revue du Midi, historique, bibliographique, littéraire, consacrée à la publication de documents rares ou inédits, sous la direction de M. DE LA PIJARDIÈRE, président de la Société des Bibliophiles Languedociens.

La revue *Les Chroniques de Languedoc* paraît depuis le 5 avril 1874, le 5 et le 20 de chaque mois par numéro de trente-deux colonnes in-4°, dans une couverture. Elle sera terminée, tous les ans, par une table alphabétique des matières.

Prix pour la France :

Un an . . . . 12 fr. Six mois . . . . 7 fr.

Les abonnements partent du 5 avril et du 5 octobre.

Il est tiré 15 exemplaires sur papier de Chine, au prix annuel de 30 fr. Et quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 25 fr.

Envoyer un mandat sur la poste à l'ordre de M. C. Coulet, libraire.

Prime offerte aux Abonnés

Les souscripteurs qui se seront fait inscrire du 5 juillet au 4 octobre 1874 recevront en prime, d'après le mode adopté et aux conditions suivantes, un exemplaire de la réimpression des « PIECES FUGITIVES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE FRANCE » par MENARD et D'AUBAIS, nouvelle édition augmentée conformément aux textes originaux. Cet ouvrage sera imprimé en forme de supplément à la *Revue* à partir du second semestre. * Quelle que soit l'importance de ces deux publications réunies, les conditions de l'abonnement ne seront jamais changées pour les souscripteurs inscrits dans le délai ci-dessus fixé. Pour les autres, les prix seront modifiés à partir du 5 octobre.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT ANNUEL

COMPRENANT

l'envoi franco *des* Chroniques *et de la prime.*

Papier vélin : 16 fr ; — Papier vergé : 32 fr. — Papier de Chine : 40 fr.

* Toutes les personnes qui s'occupent sérieusement de recherches, aux sources mêmes, savent que les trois volumes in-4°, dont se compose cet ouvrage, se vendent aujourd'hui de 150 à 160 fr. La réimpression faite avec le plus grand soin aura une valeur au moins égale. C'est donc une PRIME TOUT-A-FAIT EXCEPTIONNELLE que l'administration des *Chroniques de Languedoc* offre à ses nouveaux souscripteurs. Elle fait ce sacrifice qui représentera une dépense considérable, pour se former dès l'origine un public d'élite, véritablement amateur des belles publications historiques et bibliographiques.

COLLECTION DES CENT-QUINZE

de la

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

SIÈGE

DE

MONTPELLIER.



AVIS IMPORTANT

La Société, laissant à chaque auteur ou éditeur la responsabilité de ses écrits, déclare ne point accepter la solidarité des opinions énoncées dans les ouvrages qu'elle fait imprimer.

(*Statuts*, extr. de l'art. Ier.)

RECUEIL

DE

PIECES

RARISSIMES

Relatives au Siège de Montpellier

PAR LOUIS XIII EN 1622

RÉUNIES POUR LA PREMIÈRE FOIS

Et précédées d'une Préface

Louis de La Cour

PAR M. DE LA PIJARDIÈRE

Archivifte de l'Hérault



A MONTPELLIER

CHEZ C. COULET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

de la Société des Bibliophiles Languedociens

Grand'rue, 5

M DCCC LXXV

JUSTIFICATION DU TIRAGE

2	exemplaires sur	peau de veau (vélin),
2	—	parchemin,
16	—	papier de Chine,
232	—	papier de Hollande,

252 Chiffre garanti exact de tout le tirage, y compris les exemplaires de passe & de dépôt, par nous, imprimeur soussigné,

MOUGIN-RUSAND, à Lyon.

Exemplaire tiré pour

Nº 103

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

LANGUEDOCIENS

Fondée à Montpellier en juillet 1872

Πλέον ἐλαίου ἢ οἴνου.

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE PREMIER. — La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS se propose d'encourager le goût des belles impressions et des livres rares.

Dans ce but, elle publie, sous le titre de : COLLECTION DES CENT-QUINZE, une suite d'ouvrages pouvant intéresser l'histoire, la littérature ou les beaux arts, et convie les bibliophiles, écrivains, artistes et amateurs, sans exception, à lui prêter leur concours.

La *Société*, laissant à chaque auteur ou éditeur la responsabilité de ses écrits, déclare ne point accepter la solidarité des opinions énoncées dans les ouvrages qu'elle fait imprimer.

ARTICLE 4. — I. Deviennent membres fondateurs de la *Société*, les bibliophiles qui souscrivent à un exemplaire sur peau de vélin, parchemin, papier Whatman, papier de Chine ou autres papiers de luxe, de tous les ouvrages parus ou à paraître dans la collection.

II. Les membres correspondants sont les amateurs qui souscrivent à un ou à plusieurs ouvrages en cours d'impression.

Les personnes faisant commerce de livres sont admises dans la *Société*. Elles peuvent souscrire à plusieurs

JUSTIFICATION [illegible]

2	exemplaires sur	peau de [illegible]	
2	—	parchemin [illegible]	
16	—	papier de [illegible]	
232	—	papier de [illegible]	

252 Chiffre garanti exact de tout [illegible] les exemplaires de passe & de dépôt [illegible] soussigné,

Mougin-[illegible]

Exemplaire tiré pour

N° 103

Le même combat se retrouve en abrégé dans la Deffaite de cinq cens hommes de guerre *(page 33). A la fin de cet opuscule, il y a quelques mots pour annoncer l'arrivée des reîtres, troupes dont l'approche était depuis un demi-siècle la terreur des habitants.*

On a cherché à tirer parti de ces sentiments d'effroi dans une plaquette intitulée le Court-Bouillon des rebelles, accommodé à la sauffe des reistres d'Allemagne *(page 21), où les chefs des protestants sont bouspillés avec violence en termes empruntés à la langue populaire du Pont-Neuf. Il y a du turlupin dans ce canard, sorti de la plume d'un gazettier qui avait assez pratiqué l'histoire des derniers temps. En menaçant du séjour des reîtres, qu'il nomme un bouillon bien chaud, les populations du Languedoc, il n'oublie pas de rappeler que ces troupes ne furent pas toujours au service des catholiques, & que si le parti opposé fait, de son côté, des levées en Allemagne, comme on le dit, sous la conduite de Mansfeld, le roi saura les contre-carrer habillement. On se souvenait alors des plaines d'Auneau, où le duc de Guise, en 1587, avait taillé en pièces*

une armée allemande de 25,000 hommes, venue, ſous les ordres de Fabien de Dohna, au ſecours de Henri IV, encore roi de Navarre. L'écrivain n'oublie pas d'invectiver, en paſſant, le grand Sully, qu'il accuſe d'être le principal auteur de la rébellion de Montpellier.

Il eſt inutile de revenir ſur les incidents du ſiége après que le roi en eut pris la direction. L'occaſion de ſa préſence à Montpellier intéreſſait trop vivement les Pariſiens pour qu'on n'envoyât pas de fréquentes nouvelles. On faiſait vendre, dans les rues de la capitale, des feuilles volantes qui narraient, avec plus ou moins de véracité, les moindres mouvements de l'armée : c'eſt un imprimé de ce genre, qui porte le titre de : Mémoire au vray de tout ce qui s'eſt paſſé en l'armée royalle *(page 49). En ſomme, il ne contient rien de bien raſſurant pour le public. C'eſt l'expoſé d'eſpérances qui ne ſe réaliſèrent pas, mêlé au récit d'épiſodes peu glorieux pour les aſſiégeants.*

Pour prendre connaiſſance des événements qui préparèrent le traité de paix, on devra recourir à la brochure intitulée : Traité de la paix propoſée

au roy (*page 67*). *On verra une deſcription de l'entrée de Louis XIII dans la* Réduction & triomphante entrée du roy (*page 73*). *Nous renvoyons auſſi aux deux dernières pièces, qui ſont preſque des documents officiels. La ville de Montpellier a promis la démolition de ſes fortifications : ſon rôle comme place militaire & comme lieu d'aſile pour les réformés eſt fini, & la route des Cévennes s'ouvre aux partiſans de l'unité religieuſe.*

Deux de nos brochures ont une certaine originalité littéraire.

On connaît depuis longtemps la Grande diviſion arrivée ces derniers jours entre les femmes & les filles de Montpellier (*page 55*), *par la reproduction qu'en fit faire Pierre Jannet dans les* Variétés hiſtoriques & littéraires *de la bibliothèque elzévirienne. Le rédacteur de cet écrit ſingulier s'était propoſé d'agir ſur l'eſprit des femmes de Montpellier. Il leur montre en termes groſſiers les conſéquences que la priſe de la ville aurait pour leur vertu. C'eſt un mémoire au gros ſel, comme le Court-Bouillon. Nous avons corrigé deux paſſages tronqués dans l'édition de M. Jannet, & dont l'un de pluſieurs*

lignes (page 59, lignes 23 à 25 ; voir aussi page 65, ligne 13).

C'est par des considérations de même nature que, plus tard, on obtint des bourgeois de Montpellier leur acquiescement à la construction d'une citadelle. On leur représenta qu'il n'était pas convenable que les soldats fussent mêlés aux familles des habitants, & que le mieux était, pour les filles & les femmes, qu'une demeure spéciale fût affectée, dorénavant, aux troupes de la garnison.

Dans le même ordre d'idées nous signalons le Janus à deux faces (page 9), plus savamment écrit que le précédent, & s'adressant visiblement aux gens instruits de la province. Les révoltés sont menacés de représailles terribles. « C'est à toy, ô Montpellier, de craindre la fureur de ton roy, fureur terrible, fureur redoutable mesme aux plus puissans, à plus forte raison aux moindres. »

Toutes les classes de la société étaient ainsi visées par ces débitants de quolibets, mais il n'est pas encore facile de dire si les réformés n'avaient pas fait fabriquer un certain nombre de ces factums pour encourager les Montpelliérains à la bravoure par la crainte d'un

châtiment exemplaire, qui, prétendait-on, leur était réservé (1).

Voici les titres de deux publications que nous indiquons comme contenant d'amples détails sur l'histoire du siége de Montpellier : l'une concernant principalement les points de vue politique & religieux; l'autre remplie de remarques justes, quoique incomplètes, pour l'étude des faits militaires. M. le capitaine de Boucheman, auteur de celle-ci (Relation du siége de Montpellier, en 1622, avec un plan), *dans la revue, le* Spectateur militaire (*t. 24, 33e année, 1858, in-8°, pages 394 à 426*), *s'est borné à exposer les opérations de tactique. Il aurait été bon de comprendre dans ce travail la vaillante défense des Montpellierains pendant le*

(1) *Nous ne disons rien de la* Harangue faicte au roy par Messieurs de Montpellier, *reproduite page 81. Les Messieurs dont il est question sont Messieurs les Trésoriers de France; mais jamais pareille folie n'a pu être débitée à l'entrée d'un souverain. Nous croyons avoir affaire à un plat libelle composé pour diffamer les membres de la Compagnie des Trésoriers, qui s'étaient établis à Béziers pendant la réduction de la ville.*

premier siége de 1577, qui se termina, comme le second, par une paix honorable.

Il faut une note toute particulière pour l'autre ouvrage d'abord mentionné. Il a demandé de longues & patientes recherches : on lui doit la miſe au jour de pièces nouvelles pleines de faits curieux. (Philippe Corbière, Hiſtoire du ſiége de Montpellier en 1622 ſous Louis XIII, d'après les mémoires du temps & des documents inédits. *Montpellier, Boehm & fils, 1866, in-4°, 100 pages.) L'originalité de ce travail conſiſte dans l'emploi judicieux de textes empruntés aux délibérations des conſeils, & qui avaient échappé à l'attention de d'Aigreſeuille. La grande figure d'Eſtienne d'Americ, complétement effacée dans les principaux écrivains, eſt remiſe en pleine lumière, &, inſtruits de l'autorité des chefs, nous pouvons nous expliquer l'énergie de la réſiſtance d'une ville, d'ailleurs ſi peu aiſée à défendre.*

La bibliothèque nationale poſſède un manuſcrit contemporain du ſiége où l'auteur, proteſtant, a analyſé grand nombre de faits curieux que nous voudrions pouvoir reproduire. Ce récit ne paraît pas avoir été encore utiliſé par les hiſtoriens ; on y relève

jusqu'à l'énumération des coups de canon tirés depuis le 30 août, où commença l'attaque, jusqu'au lundi 10 octobre, où la trève fut signée. Les lignes suivantes sont allusion à l'intrépidité des femmes de Montpellier, niée si légèrement par d'Aigrefeuille, & dont on retrouve la confirmation dans les joyeusetés de la Grande division.

« *Il ne faut pas cacher dans le silence la générosité des femmes de la ville, qui accoururent en grand nombre au combat, les unes avec du vin pour rafraîchir les soldats, & conforter les blessés, les autres avec des pierres, & quelques-unes aveq des armes : deux ou trois passèrent jusques aux tranchées des ennemis, entre autres une nommée Mourette, qui fit une action d'amazone,** *car ayant rancontré un homme armé de cuirasse & de pot, elle le tua aveq une espée qu'elle avoit, & ne quitta le combat que deux blesseures qu'elle receut à la teste & à la cuisse ne la contregnissent de se retirer. Une autre fille tua un soldat des ennemis avec sa propre dague. C'est ainsy que le zèle de la religion, & le désir de conserver sa conscience libre anime les courages plus timides, & faict que les femmes mesprisent bravement la mort.* »

Ce courage des femmes de Montpellier fut un objet d'admiration pour l'armée catholique. Voici ce que dit notre chroniqueur à la date de samedi 15 octobre : « Nos dames sortirent de la ville & se firent voir aux ennemis ; M. le conneſtable, aveq pluſieurs grands, vindrent aux tranchées pour les voir & parler à elles ; ces entretiens n'eſtoyent pas inutiles pour porter les eſprits de la hayne à l'amitié. Le dimanche ſe paſſa au meſme exercice. Il y avoit payne à retenir les amis, qui ſe voyoient ſi proches, de s'aller embraſſer dans les tranchées des uns des autres. » Le jeudi précédent avait eu lieu l'entrevue des parlementaires : « Il y avoit plaiſir de voir tous ces grands qui parloient avec tant de douceur & de familiarité à ceux qui eſtoient ſortis de la ville, qu'ils ſembloient n'avoir jamais eſté ennemis. »

La paix faite, le roi n'abuſa pas de la victoire. Il fit ſon entrée à Montpellier ſans verſer une goutte de ſang, les mains pleines de pardons, au milieu de ſes ſujets réconciliés.

Dans les annales militaires, on cite peu de vainqueurs auſſi généreux, auſſi cléments, auſſi bien

récompensés de leur confiance. La bonté sied à la force. Louis XIII, qui venait de perdre tant de fidèles & braves capitaines dans les hasards de ce long siége, oublieux de ses propres fatigues, reçut avec affabilité, des mains de ses ennemis d'hier, les clefs de la ville soumise. Les protestants, traités avec honneur, purent continuer sans trouble l'exercice de leur culte; leur temple fut respecté, tandis qu'il n'existait plus une seule église où célébrer la messe. Le peuple, à l'arrivée de son roi, salua sa présence avec enthousiasme & des actions de grâces infinies, aux cris de « Vive miséricorde! »

« Le jeudi 20 octobre, dit l'écrivain inédit que nous avons cité, le roy, avec sa cour, entra dans la ville, accompagné de sa compagnie de chevaux légers & de gendarmes. On n'eut pas moyen de luy preparer une entrée honorable; mais sa majesté pouvoit juger, par les benédictions & les cris de liesse qu'il entendoit de toutes parts en entrant, & par le contentemant & le respect qu'il voyoit au visage des habitants, les vœus de leur fidélité, & l'obéissance qu'ils doivent à son service. Sa majesté séjourna dans la ville jusques au jeudi de la semaine suivante. Le

dimanche 25, on fit une procession solennelle, où sa majesté, avec toute la cour, assista, pour rendre graces à Dieu de la benediction de la paix. Le jeudi 27 octobre, le roy partit de Montpellier. »

LOUIS DE LA PIJARDIÈRE.



EXCECRABLE
MASSACRE
ARRIVÉ EN LA VILLE DE MONT-
pellier, ſur la perſonne du premier Preſident de la Chambre de l'Edict du Parlement de Grenoble, deputé par M. de Leſguidieres *(ſic)* à M. de Rohan pour pacifier les troubles du Languedoc.



Iouxte la copie imprimée à Lion
par la veufue IEAN TEMPESTE,
par permiſſion.
M. DC. XXII.





L'EXECRABLE ET DV TOUT abominable assassinat commis en la personne de Messire PIERRE DV CROS, *premier President en la Chambre de l'Edict du Parlement de Grenoble par les habitans de la ville de Montpellier.*



'HORRIBLE assassinat perpetré depuis peu en la ville de Montpellier en Languedoc, sur la personne du sieur Du Cros, premier president au parlement de Grenoble, deputé par M. le mareschal Lesdiguieres vers Monseigneur le duc de Rohan, pour lors audict Montpellier, faict deplorer aux gens de bien les malheurs que la guerre apporte, & detester les exces qu'elle engendre, nourrit & esleue, qu'vne paix estoufferoit ou pour le moins tiendroit cachez. Mais ordinairement l'on voit, non sans marrissement, le sort & le mal encontre tomber

non sur les méchants, ains sur les meilleurs seruiteurs du Roy & de l'Estat, d'autant que l'homme de bien a je ne sçay quelle vertu efficacieuse d'empescher souuent au peruers mettre à l'essor sa malice; c'est pourquoy ils s'en depestrent au plus tot, ainsi qu'il est aduenu en la personne de nostre President, qui, s'etant trouué toute sa vie tres affectionné au seruice de son Roy, l'a signé de son sang & ratifié par sa mort. Le feu Roy Henry-le-Grand, que Dieu absolue, l'auoit pourueu de cette presidence, apres auoir exercé l'espace de trois ans la charge de deputé general pour les eglises pretendues reformées du royaume de France, où il se montra si parfaict zelateur au seruice de son Roy, le deub de la charge qu'il manioit fidelement de tout point obserué envers ceux de sa creance, qu'il acquit vne insigne bienueillance de sadite majesté, n'ayant mesusé d'icelle, ainsi que plusieurs fauoris ont faict en tous siecles, & mesmes en nos miserables jours, qui importunent sans cesse le prince ou de dons en argent, ou de gouuernemens ou d'impositions pour s'enrichir sur le pauure peuple; ains a mieux aimé estre dit bon seruiteur du Roy que gouuerneur d'une prouince, ce qu'auoit fort bien remarqué Sa Majesté, qui aussi ne voulut laisser passer telle teste & tels seruices sans recompense.

Or, depuis la mort deplorable de ce grand Roy, d'heureuse memoire, plusieurs troubles sont suruenus en ce desolé royaume, durant lesquels il a employé toute son autorité pour

contenir & ranger ceux qu'il pouuoit au deuoir d'obeissance à leur souuerain, jusqu'à ce que la malice de plusieurs estant montée au comble en ces dernieres années qui, emportez par le torrent de leurs aueugles & desreiglées passions, se sont licenciez à franchir toutes bornes de respect & de deuoir; alors se roidit-il de tant plus à se porter en tout & partout pour le mesme seruice de son Roy, repos de l'Estat & bien de sa patrie, car voyant les grands remuements & desordres qui s'esleuoient, & exces qui se commettoient presque par tout le Languedoc, & particulierement à Montpellier & ses enuirons, où on abbattoit les eglises, brisoit les images, chassoit les prêtres, faisoit cesser le culte diuin, desoloit villes, bourgs & villages, & ce en vengeance, disent-ils, qu'on a bruslé & saccagé en diuers lieux de leurs temples, ainsi que depuis peu à Paris; usans de surplus de grandes menasses qu'où se feroit la moindre tuerie des leurs, ils mettroient tout à feu & à sang és lieux catholiques de leurs quartiers, & y extermineroient toutes gens d'eglises, comme autheurs de leurs desastres. Iceluy donc consulte M. de Lesdiguieres du moyen d'appaiser la furieuse bourrasque de ce peuple, quoy que hors & du gouuernement & de la prouince; conclusion prise, il prend en gré d'aller trouuer ledict sieur de Rohan, où arrivé est bien receu dudict duc, qui l'escouta attentiuement, & condescendoit à la plupart de ses remontrances, & tesmoigna qu'il voyoit à grand regret ces excez qu'il n'aduouoit

aucunement; mais que ce peuple, touché du ressentiment des souffrances de leurs freres par toute l'Europe, s'estoient ainsi en aigris, & qu'il taschoit, par tous moyens, de retenir leur desbordement, que sa presence contenoit à ne passer outre; & quant à luy, que toutes fois & quantes que l'occasion se présentera pour faire paroistre sa fidelité & obéissance à sa majesté, du sang duquel il a l'honneur d'estre, le seruice de Dieu sauue, il s'y portera en toutes sortes de debuoirs & d'obeissance deuës.

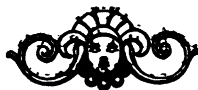
Incontinent, le bruit de ceste arrivée & de sa commission fut sceue de chacun, qui en parloient suiuant leurs diuerses passions; mais lorsqu'ils eurent entendu qu'il persuadoit Monsieur de Rohan de se ranger en l'obeissance du Roy, & d'y ramener ces peuples là, alors c'est de murmurer, de tempester, de se persuader que ledit sieur les abandonneroit, & ainsi demeureroient sans chef & conducteur, chose qui les porta à telle fureur & irreligion, qu'ils prendrent resolution d'assassiner ledict deputé, chose de tant plus execrable que de tout droict des biens (*sic*), voire des nations plus barbares, ces personnes sont respectées en leur charges inviolablement, & comme religieusement conseruées & exemptes du mal qu'encoureroient d'autres, mais d'auantage en ce qu'iceluy estoit de mesme religion qu'eux, qui autres fois leur avoit rendu de signalez services, durant ladicte charge de deputé general, & notamment en ce qu'il appaisa vers eux vne fois le feu roi Henry-le-Grand, pour

vn cas de felonie & rebellion qu'ils auoient commis contre luy, mais d'ailleurs qui ne venoit à eux que pour leur ofter du col la corde qu'ils s'y mettoient, & pour leur faire jouyr la miſericorde qui ſans doute ne leur euſt eſté refuſée de la bonté & clemence incomparable de ſa majeſté, de laquelle ils ſe ſont rendus indignes. Tous ces reſpects & conſiderations ne refrenerent leur eſtourdie mutinerie, ains ſe raſoluent, dis-je, d'enſanglanter leurs mains dans le ſang (comme ſacré), & craignons que leur faict execrable ne fuſt pluſtoſt deſcouuert qu'executé et que le perſonnage ne leur fuſt oſté par mondit ſieur de Rohan, ils s'adviſèrent d'une trahiſon, adjouſtans mal ſur mal, enuoyans vers ledit Preſident vn gentilhomme pour le ſaluer & bien venir de la part de la ville, & luy faire entendre que les principaux bourgeois deſireroient luy faire la reuerence, & ſçauoir de luy s'il l'auroit pour agreable; lequel le receut avec toute courtoiſie luy dit que ceux qui luy feroient l'honneur de le venir voir feroient les biens venus, s'en retourne vers ceux qui l'auoient envoyé, qui s'en vienne bien quarante en ſa maiſon, où l'un d'eux, comme forcené, luy dit pour commencement de ſalutation : « Eh bien, Monſieur le traiſtre, venez-vous pour nous deſtraquer Monſieur le Duc, qui ſeul eſt aujourd'huy le defenſeur de la foy & le protecteur des pauures fideles, eſpars maintenant çà & là, comme vous auez faict braſſer noſtre ruine, auec ce traiſtre de Leſdiguieres, à qui il ne tient que toute re-

ligion ne ſoit bouleuerſée en France, que ſi nous le tenions, nous luy ferions porter auſſi bien qu'à vous le loyer de ſes mérites. » Auxquels propos il voulut leur dire quelque choſe & commença ainſi : « Meſſieurs... » mais on ne luy laiſſa pourſuiure ſon diſcours plus outre, ains fut percé d'outre en outre d'vn coup d'eſtocade, duquel coup il cheut non pas mort, mais acheué de quinze ou vingt coups d'eſtromaſon & d'eſtocades, tant que la mort s'en eſt enſuiuie, ſes gens renfermez dans la maiſon.

Voilà donc les beaux faicts de ces Meſſieurs du Languedoc, & là où ils en ſont venus, & qui ne promettent point poires molles, comme l'on dit en prouerbe. Ce faict donc fut trouué ſi eſtrange & de ſi mauuaiſe digeſtion dudict ſieur de Rohan, qu'il ne s'en eſt peu taire, mais pourtant n'a pas oſé paſſer plus auant que les paroles, craignant de tomber en pareil ſort.

Pour Monſieur le mareſchal de Leſdiguieres, il en eſt en telle indignation, qu'on ne ſçauroit dire & vengeroit ce crime par toutes voyes ſi c'eſtoit de ſon gouuernement.



LE

IANVS

A DEVX FACES

ENVOYÉ A

Montpellier.

M. DC. XXII.





LE IANVS A DEVX FACES ENVOYÉ A Montpellier.

IANVS est peint auec deux faces pour tesmoigner qu'il n'ignore rien du passé & de l'aduenir, il a veu combien les guerres nous ont apporté de malheurs, & combien ce royaume a esté rabaissé de sa premiere grandeur par le moyen des monopoles, & de la semence de discorde, qui s'y est engendrée, il y a soixante ans, voicy qu'il a fermé les portes, & desireroit ne les r'ouurir pour iamais si on vouloit suiure son conseil.

Et quoy, dit-il, n'est-ce pas assez guerroyé, n'est-ce pas assez enduré de trauerses, faut-il que les François se noyent encor vn coup dans leur propre sang, & que la trahison tienne le premier lieu où la paix seule deuroit presider. C'est donc toy Montpellier, ville mutine, qui recommance la guerre au temps où nous espe-

rions la paix, c'eſt toy qui es cauſe de ces remuëmens. Ceſte paix que tu demandois ſe peut-elle comprendre ?

Lors qu'on inuente de nouueaux mots, pour rendre ridicule vn autre, infame, chiſmatique, rebelle, meſchant, abominable, & qu'on ne medite que les moyens de rendre prophane tout ce qu'il a de plus religieux : temples, autels, ſacremens, pollice, & ce ſous pretexte de ne deſirer pas mieux que de viure en paix auec luy. Ceſte paix ſe peut-elle comprendre ?

Lors que ſous main, on donne des aduis de guerre, & en public on rehauſſe la paix, comme le premier principe de la vie humaine, l'vſage de laquelle, ſurpaſſe en valeur & dignité toutes les raiſons & parties du repos de l'homme. Ceſte paix ſe peut-elle comprendre ?

Sans doute non pas trop bien, puis que tous ces fondemens-là, ne la regardent, que comme les renards de Sanſon s'entreregardoient l'vn l'autre, attachez queuë à queuë.

Si au contraire l'on diſoit de la ſorte : Chreſtiens, Ieſus-Chriſt tout benin, meſmes à l'endroit des meſchans, vouluſt naiſtre le temple de Ianus fermé, c'eſt-à-dire, toutes choſes eſtant pacifiques, & vint abbattre les idoles, non en la poſture d'vn Mars ou d'vn Hercules : mais auec la ſimplicité de luy & de ſes apoſtres, reiectant l'effuſion du ſang, meſmes des beſtes brutes, tant s'en faut qu'il aye approuué le maſſacre des hommes : Partant ſoyez ſimples, debonnaires, & benins à l'endroit d'vn chacun,

principalement de vos voifins & compatriotes, eftouffant les anciennes inimitiez & vous abftenant de le prouoquer à l'indignation. Cefte paix feroit-elle de plus facile intelligence ?

Sans doute, ouy : veu que le Dieu viuant en feroit le modelle, & toutes ces confiderations, le plus fubtil, & infaillible poifon de la guerre, deteftable guerre.

Bon Dieu, comment eft-ce donc que certains pretendus pacifiques de ce fiecle, ne fuiuent ce ftille du tout diuin, au lieu de contrefaire comme ils font le rire de la fouris d'Afclepiade, laquelle en riant luy rongeoit fes liures & fon pain : ie veux dire, au lieu de poindre, harfeller, & ronger la vie & les mœurs de fes concitoiens fuperieurs & autres fous couleur de paix & en ce faifant, peu à peu ietter les femences de fa fubuerfion de la France.

Comment eft-ce qu'ils ne craignent, que par cy apres on ne prenne leurs difcours, pour quelque alphabet des enfans de la Mathe, tendant à quelque autre paix que celle dont nous iouyffons, laquelle naiffe de rapines, larcins, enforcellemens, facrileges, rebellions, empoifonnemens, parricides, temerité, audace, & tout autre exces dont la guerre eft toufiours fuiuie.

Comment eft-ce, finablement, qu'ayant comme cela le bec, & la confcience fous l'aiffelle, à guife du Heron que le faucon pourchaffe, ils n'ont peur, qu'vn chacun crie, ou die en foy-mefmes, lors que ils parleront de la paix ou de quelque autre chofe fainĉte & ne-

ceſſaire; gare le bec, gare la bayonnette, ces gens nous pipent, ces gens nous braſſent quelque meſchef, ces gens ont perdu le ſens, & ne ſe ſouuiennent plus que les derniers troubles de cinq années nous ont apporté vne paix mille & mille fois plus imparfaicte, que celle que auions auparauant.

Quoy? que telle maniere de perſonnes, fuſſent pouſſez d'vn deſir de concorde & de paix, iniuriant, murmurant, cauillant de la ſorte, & ſi diſſemblables que ils ſont à la menſuetude, & clemence de l'Euangile! iamais ie ne le croyray, fiſſent-ils des miracles, comme ainſi ſoit, que faignant parler le langage des Anges, ils ont des intentions ſi violentes, & du tout eſloignées de la pieté.

Tant de couleurs qu'ils voudront (ie ne puis dire pour le preſent qu'elles, ny d'où, & pourquoy priſes:) car puis que leurs efforts ne peuuent reuſſir, ſans que le pauure peuple, frere du labeur, coure fortune de perdre l'vſufruict de ſa vie, peuple neantmoins dont la felicité, eſt la plus eminente felicité de la Monarchie. Touſiours ie demeureray ferme ſur ce poinct, qu'ils ne ſçauent ce qu'ils veulent, qu'ils nous endorment, qu'ils nous gaſtent tout, pires, cent millions de fois, que les Turcs, leſquels ne s'aſſemblent que trois fois le iour pour faire des imprecations aux Chreſtiens, & eux à toutes heures.

Vrayment ie ſerois bien ie ne ſçay qui, ſi ayant encores, Dieu mercy, quelque eſperance

de continuation de paix en France, & de la maladie qui la tient, ie courrois comme vn Andanabathe les yeux clos, apres les paroles, les pointes & le beau ſemblant de ces hommes, leſquels ſous vn voile indiſcret de ſe roidir contre les abus, & anomalités qui trauaillent ceſt Eſtat, le veulent du tout perdre, par les outrages, les calomnies, la diuiſion, la ſedition, nous donnant tant qu'ils peuuent le courage d'oſter par la force du corps, quoy que nous ne le puiſſions pas faire, ſans nous perdre, ce qu'ils taſchent de faire par la langue, mais inutillement.

Ie ſerois bien ie ne ſçay qui, dis-ie, ſi ce faiſant ie me rendois coulpable du reproche que la republique me feroit à l'aduenir & à eux, du grand nombre de citoyens que nous luy ferions perdre, non ſeulement d'vn party ou d'autre, mais de tous les deux enſemble, d'autant que l'vn deux ne ſe peut intereſſer, que l'autre ne s'en offance.

L'Egliſe, de ce que nous luy retrancherions auec le glaiue & le feu, les membres qu'elle eſpere reünir à ſoy par la force de la charité, les miracles & le bon exemple de tant de bons perſonnages qu'elle nourriſt & conſerue : comme ayant eu affaire auec de plus mauuais garçons & dangereux aduerſaires, deſquels neantmoins elle s'eſt renduë maiſtreſſe, ſans mediſance, ſans monopole, ſans tumulte, ſans coniuration.

La Nature, de ce que nous abuſerions des graces que nous tenions d'elle, à la confuſion de la ſocieté ciuille, en laquelle elle nous a fait

naiſtre, & en laquelle reluiſent dauantage ſa puiſſance, ſon energie, ſon admiration.

Dieu meſmes, de ce que nous amuſant aux paſſions deſreglées de quelques vns, nous contreuiendrons à tous ſes commandemens à la fois, foulant ſous les pieds celuy de l'amour qui les contient tous!

Non, non, quoy que l'on puiſſe faire ou dire : il n'y a tel au monde que de viure en paix, & remettre toute ſorte de meſcontentement au iugement incorruptible de Dieu, ſans nous excrucier nous meſmes & nous departir de la fraternité (notez fraternité) qui doit eſtre entre des bons & veritables ſubiects.

Car à qui eſt-ce des Chreſtiens, que les Eſcritures ſainctes dirent oncques, tuës, maſſacres, bruſles, noyes, rauages, excites des tumultes, tantes le deſtin des princes & ſeigneurs, iniuries, maugrées, ou bien enioignez au peuple de ce faire, par des inquietudes & perplexitez que vous luy mettrez à la ceruelle.

Au contraire, à qui eſt-ce des Chreſtiens, auſquels elles n'ont pas commandé d'aymer & de viure en paix, & à ceſt effect enſeigné d'vſer de circonſpection, à notter les vices & irreligions de leurs ſemblables, ſans les confirmer en leurs vices, par importunité trop grande.

Sainct Paul ne ſe miſt-il pas à nud, laiſſant les armes & les dignitez, pour inſtaller l'amour & la paix de la nouuelle alliance ; que ceſt exemple nous ſuffiſe pour toutes entre vn million d'autres.

Helas Chreftiens, cuider conferuer la religion fans pieté, & la pieté fans œuures pies, & auec les mefmes œuures que Iefus-Chrift la exercée, ny imiter ceft exercice fans paix, quelle manie? quel eftourdiffement?

Le peuple de Dieu, attendant la redemption d'Ifrael, vivoit-il, ou fe maintenoit-il, auec des catilinaires, des fatyres, des pafquins, des furprifes, des anthemes, fcandalles : ou bien fe conferuoit-il par le filence, l'efperance, & l'oraifon.

Ne feroit-il pas plus expedient de faire reüffir vne douce armonie, du difcord des François, par le temperamment des fons fur lefquels ils fe font efgarez, ou par ignorance, ou par ieuneffe, & ce faifant, forcer Dieu par amour, de nous conduire peu à peu, au poinct du repos que nous voudrions bien, & ne le pouuans comprendre, faute de tenir le chemin qu'il nous a prefcript pour y paruenir.

Maxime donc. C'eft faire la guerre contre le Ciel, d'exciter des foufleuements pour eftablir vne paix. C'eft eftre infecté de la contagion de quelque monftre, vouloir faire feruir les raifons de la religion & de la iuftice, à des effects fi pernicieux que ceux de la guerre. C'eft deshonnorer la gloire de Dieu, de fonder le culte & le feruice que nous luy deuons, fur des recherches de vengeance, ou fur des accufations veritables ou feintes. C'eft eftre forcené de rage, de penfer grauer dans les ames la droicte opinion de Dieu, à force de vacarmes, veu qu'elle

procede immediatement des infuſions de ſa grace. C'eſt, c'eſt vouloir ſecouer le ioug des loix, & feignant les qualitez de Mercure, n'eſtre que des Promethées. C'eſt en ſomme prendre le diable pour pere & redonner à Dieu, puis qu'il n'y a que les pacifiques qui ſe puiſſent appeler fils de Dieu.

O qu'il vaut bien mieux imiter ce grand Dieu, & en l'imitant, s'approcher de luy, que de ſe precipiter dans vne trop animeuſe recherche de la foy, & des deſportements d'autruy.

O qu'il vaut bien mieux ignorer quelque point de religion, que de hayr Dieu par la haine de nos ſemblables, ou de prophaner la cognoiſſance que nous en auons, par la haine & les inuectiues.

O qu'il vaut bien mieux laiſſer les diſputes, les dietes, les comices, les conferences, touchant les controuerſes de la Loy, & ſi ſouuent reïterées ſans fruict, par toute l'Europe, que de la rendre infructueuſe, par des mauuaiſes œuures, telles que ſont les voyes d'hoſtilité.

O la mauuaiſe choſe ſur toutes les choſes mauuaiſes, voir la religion & la chreſtienté aſſaillie par tant de manieres, & acheuer de la perdre de fons en comble, par l'euenement d'vne guerre, du tout ennemie de la bien-veillance & modeſtie d'vn chreſtien.

Voilà, comme ce Ianus parloit aux Rebelles, & principallement à ceux de Montpellier qui ſe ſont ſouſleuez contre leur Prince, au temps où nous eſperions la paix. Iugés s'il ſe pouuoit·

mieux dire en vn temps tel que c'eſt icy, auquel ſans crainte nỳ retenue aucune, nous voyons impugner toute ſorte de deuoir, pourueu que l'on ſatisfaſſe à ſes fantaiſies.

C'eſt donc à vous, quelle douceur, ô partialiſtes, de renier voſtre Roy, c'eſt à vous de plier ſous ſes commandemens. C'eſt à toy, ô Montpellier de craindre ſa fureur, fureur horrible, fureur redoutable meſmes aux plus puiſſans, à plus forte raiſon aux moindres.



LE

COVR-BOVILLON

DES REBELLES, ACCOM-

MODÉ A LA SAVSSE

des Reiſtres d'Allemagne.

M. DC. XXII.





LE COVRT-BOVILLON

des Rebelles, accommodé à la Sausse des Reistres d'Allemagne.

IVSQVES à quand en fin perfides et impies Monopoleurs, vostre rage effrenée allumera elle le feu de discord dans ce royaume? iusques à quand abuserés vous de la douceur de vostre Prince? ne verrons nous iamais la fin de vos fureurs? ne verrons nous point vos rebellions bornées d'vn epilogue sanglant de malheurs, où vous puissiez estre ensuelis, miserables, pour ne renaistre iamais dedans l'enclos de cest Empire! Siecle maudit, puis qu'il produit, helas! de si perfides & infames auortons : miserable, puis qu'ils sont si desnaturez : mal-heureux, mille fois, puis qu'ils bannissent de leur front toute honte, & ont chassé de leur cœur tout le respect qu'ils doiuent à leur Souuerain.

Mais à qui adreſſe-je ces plaintes? à qui forme-je ces accuſations! qui ſont ceux que ie me ſuis propoſé pour antagoniſtes en ceſte cauſe? les Huguenots & Religionaires de ce temps? rienmoins, pourueu qu'ils ne ſortent des allignemens de l'obeyſſance qu'ils doiuent à leur Prince, à Monſieur de Soubize? encor moins, auſſi bien le bon homme ne me pourroit pas entendre, puis qu'il eſt maintenant ſi eſloigné des Rochelois, & qu'accuſer les vents de ſa fuitte, c'eſt perdre ſon temps; à qui donc? à Monſieur de Suilly? à Monſieur de la Force? tant s'en faut (bien que le premier ayt eſté arreſté à Moulins contre ſon propre & liberal arbitre); c'eſt à vous, ô Rochelois, à qui ie parle, c'eſt vous, ô Montaubanniſtes, que j'attaque, & toy Mont-pellier, ville mutine, qui penſe, par l'effort de tes murailles, t'oppoſer aux iuſtes armes de ton Roy, et ſouſtenir du bouclier de ton effronterie & arrogance les coups de foudre que le bras inuincible de ce jeune Monarque va dardant iournellement ſur toy, iuſques à quel temps produiras-tu tes inſolences? ne verrons-nous pas en bref ton Mont pillé & renuerſé de fonds en comble? perfide & infame nation! faut-il qu'vn Roy ſi doux & ſi debonnaire, de qui la iuſtice moule les actions, & pour qui le Ciel vous diſtille tant de mal'heurs, ſoit contraint de ſortir de ſon ſiege la verge à la main, pour punir vos rebellions & effectuer par force ce que ſa douceur pluſque admirable deburoit mettre à chef, & acquerir ſur vous.

Depuis le iour fatal que vos gens commencerent à pulluler dans le Royaume, depuis que Caluin eut enuenimé ceste Monarchie de ses monstrueuses & damnables propositions, on n'a veu naistre que malheurs, que desolation, que calamitez publiques, que guerres, & que discorde parmy la France; cest Empire, auparauant le seiour de la paix & la demeure ordinaire des vertus, où auec seureté elles auoient restabli les anciennes richesses du Siecle de Saturne, & fait renaistre la maiesté auguste de nos premiers peres, & des sacrez reiettons de l'Eglise, a esté d'autant rabaissée de son premier degré qu'auparauant il auoit vn ascendant aduantageux sur les autres parties du monde; nos temples, auparauant l'honneur de l'Europe, & où Dieu estoit vrayment recogneu, furent la carriere où vos fureurs bornerent leurs courses, pillans, bruslans, saccageans & rauissant toutes les richesses qui s'y rencontroient; vous y auez exercé mille & mille cruautez & insolences; mais depuis quelque temps, où vous a porté vostre rage effrenée? n'auons nous pas veu à nos yeux, depuis deux ans, toute la Guienne, le Languedoc, Geuodan, Viuarets, Poitou & autres prouinces souffrir des extorsions estranges pour vostre suiect? quelle pillerie n'a exercé Soubise au Poitou (mais il en a payé les arrérages)? que n'ont pas fait ceux de la Rochelle & de Montauban, sur leurs voisins mesmes, & sur ceux qui estoient de leur religion! Que n'a on point excogité à Nismes, Castres & Mont-pellier,

pour s'oppofer directement au feruice du Roy; en vain pourtant : car toft ou tard il faut fuccomber & quitter ceft os fi longtemps rongé par vous ; il faut demordre & abandonner les places où vous avez deliberé d'eftablir voftre Empire, voicy des jours qui vous font bien caniculaires & climateriques. Auec combien de regret voyez vous tous les iours empieter de nouuelles places fur vous, auec quelle douleur voyez vous tant de lauriers et de palmes fe ioindre aux victoires & triomphes du Roy, pour luy faire vne guirlande qui fera eternellement reuerdir fon courage ? Mais il vous faut prendre patience, l'Eglife de Chrift ne fera pas touiours affligée, le troupeau efleu ne fera pas toufiours tourmenté des loups; il faut tacher à prendre courage, & ne perdre du tout voftre premiere vigueur, voicy un COVRT-BOVILLON que ie vous apporte pour vous remettre en voftre priftine fanté, & vous reintegrer en vos premieres forces, puis que LA FORCE vous a quitté au befoin, & qu'il a abandonné la bergerie, auffi bien que DV MOVLIN, voftre pafteur; vous m'accuferez peut eftre de trop de temerité de vous auoir preparé ce bouillon en vn temps fi facheux, & où il femble que le Ciel n'ait des foudres que pour fe venger de vos reuoltes; toutesfois, ce n'eft que l'affection que i'ay à vos merites qui m'y a pouffé; ie vous euffe bien apporté vn potage blanc pour vous refaire de toutes les camifades qu'on vous a donné depuis deux ans, mais i'ay bien preueu que cela vous eut efchaufé le fang dauantage.

J'auois du commencement quelque intention de vous faire vn hachis : mais me souuenant qu'on vous en auoit fait manger vn plat dans l'Isle de Rié, & que iournellement le Roy vous nourrit et entretient de telles viandes, i'ay desisté de ma proposition de vous apporter vne capilotade, ou quelque fricassée à la huguenotte eut esté renouueller les anciennes ligues. I'ay mieux aymé vous accommoder au COVRT-BOVILLON, puis que de vous mesmes vous aymez LA SAVSSE D'ALLEMAGNE, & le haut goust.

Le lieu où ie vous veux apprester & faire cuire ce Court-bouillon, ce sont vos villes propres qui seruiront d'ingrediens à vous mesmes pour finir vos iours ; la Rochelle me fournira de vinaigre, Montauban de verjeus, Mont-pellier de poyure, Castre de cloux de girofle, Nismes d'espice, & Sedan de tous les autres ingrediens necessaires à ce Court-bouillon, vinaigre qui vous doit faire sentir l'aspreté de ses pointes, & le goust indigeste de sa crudité, verjus qui ne laissera meurir dauantage vos desseins & vos monopolles ains par un restringent à ce requis vous coupera l'herbe sous le pied, pour vous faire sauourer l'acrimonie de son goust, poiure qui vous eschaufera telement le sang, que la pleuresie butinera le reste de vos iours, cloux de girofles qui doiuent enfin vous faire sentir les pointes de l'ire du Ciel, espices qui feront que le procez ne sera iugé qu'à vostre desaduantage, & pour couper court, parlant de Court-bouillon, ingrediens qui par la mixtion dangereuse de

leur nature doiuent bien toſt engendrer en vous des qualitez contraires, qui vous contraindront de quitter la place. Ceſt à toy BOVILLON, qui iuſques icy a ſi bien fait la chattemite, pour te ioindre aux Raiſtres, que toy & tes compagnons ont fait venir à leurs ſecours, ceſt à toy à qui le premier ie veux bailler à humer ce Court-bouillon, iuſques icy ie n'ay fait que la Sauſſe, les Raiſtres me ſeruiront de poiſſons, ou, pour mieux dire de poizon, pour vous faire tous ſuccomber ſous vos reuoltes. Monſieur de Neuers, prince genereux, ſera celuy qui vous contraindra de l'aualler malgré vous, Manfeld y trouuera de quoy contenter ſes appetits, mais garde la queuë, on ne les laiſſera pas venir iuſques à Auneau, la frontiere eſt aſſez capable de les enſevelir. Pour Niſmes & Caſtres, rien ne leur ſervira d'auoir le duc de Rohan; auec eux M. le Prince leur fera aualler ce Bouillon, à Mont-pellier il y fait bien chaud pour les habitans qui ſont deſia à demy poiurez; le Roy leur donne d'eſtranges reſtringens, & le duc Dediguieres, qui ne s'oubliera pas à leur faire humer le potage, il ſe ſouuient encor de l'afront qu'on luy fit au maſſacre du preſident du Cros, qu'il y auoit enuoyé; rien ne leur ſervira d'auoir toute l'eſcholle de medecine auec eux pour conſulter leur maladie, puis qu'vne pleureſie ne conſiſte qu'en la ſeignée. Il y a de bons chirurgiens en l'armée du Roy; Monſieur de Zamet leur a deſia monſtré que, nonobſtant la peur qu'il leur donna, il ſçeut bien tirer du ſang de

leurs troupes dernierement; pour Montauban, puis qu'il fournit le verjus, ceſt bien la raiſon qu'on luy face prendre ce Court-bouillon à demi cuit. Monſieur de Vandoſme luy fera ce bon office, à fin de releuer les citoyens des fatigues qu'ils ont eu depuis le commencement du ſiege; quant à la Rochelle, elle aura moyen auec le temps, de mettre de l'eau en ſon vin; ie ſçay bien qu'elle trouuera ce Court-bouillon bien aigre : il faudra pourtant l'aualer. Monſieur le comte de Soiſſons, & Monſieur de Guiſe, qui tiennent les aduenuës, ſçauront bien prendre le temps & l'occaſion de luy donner ceſt ingredient; cela luy donnera des ſincopes, mal de cœur & indigeſtions d'eſtomach; mais en ce cas, le meilleur ſera de prendre patience, et de prier Dieu pour les mal traittez, & ce que ie trouue de pire eſt que les medecins de Montpellier ne pouront venir au ſecours, car ils ſont bien empeſchez.

Maintenant, ie reuiens à toy, vieil & antique Saturne, qui, aux derniers iours & dans l'extremité de ta vie, deurois pluſtoſt faire baſtir ta ſepulture que de ſouiller ta vielleſſe d'vne ſi infame & perfide rebellion; choſe eſtrange que la reuolte fait en nous de ſi grandes & prodigieuſes metamorphoſes; quel honneur crois tu que rendra la France à tes cendres? Quel titre, quel epitaphe graueront les François ſur le marbre infortuné de ta tombe, puis qu'au temps où tu deuois faire preuue de ta fidelité enuers le Roy, de qui tu as receu de ſi grands & aduantageux

priuileges, tu minutes la ruine de ſon eſtat, prouoques les eſtrangers à venir en ſon royaume, & taches, par tout moyen, de t'oppoſer aux iuſtes entrepriſes de ton prince ? Falloit il, apres tant de bien faits, tant de graces ſpeciales que t'a prodigué le feu Roy, & vne infinité d'autres particularitez concedées par ſa Majeſté heureuſement regnant, que tes vieux iours fuſſent ternis & obſcurcis d'vn ſi noir & tenebreux brouillas de reuolte ; où eſt ceſte anciene prudence, de qui autrefois tu as fait reuſſir de ſi bons & ſalutaires effets ? Où eſt enſeuelie ceſte ſageſſe qui t'a toujours ſignallé entre les premiers de ton temps ? Bref, où eſt la foy & le reſpect que tu dois à ton Souuerain ? L'on me dira icy que iuſques à preſent tu n'és ſorti des bornes de la neutralité, & qu'à iuſte tiltre on ne peut accuſer vne perſonne de qui les actions exterieures n'ont porté aucun teſmoignage de reuolte & de ſouſleuement. Toutesfois, qui que tu ſois, blanc ou noir, ou que tu ayes eſmeu les Reiſtres à venir en France, ou que tu te diſes bon ſeruiteur du Roy, ie viens pourtant t'apporter ce bouillon, comme à celuy qui m'en a fourny les premiers ingrediens ; car auſſi bien ie pronoſtique que tu és ja fort caſſé & indigeſte de l'eſtomac auſſi bien que d'eſprit. Ceſte medecine te fera peut eſtre reuenir le cœur, ſi tu aymes le haut gouſt, car elle eſt aſſaiſonnée *à la ſauſſe des Reiſtres d'Allemagne,* qui seront enfin contraints, auec tous les partialiſtes de ce Royaume, de prendre ce Court-bouillon à leurs

deſpens : car ie crois qu'il n'y a perſonne en France qui les voulut defrayer le long du chemin. C'eſt vne choſe qu'on doit admirer dans ce Royaume, & qui a toujours eſté tenuë pour veritable parmi les eſtrangers, que tant plus qu'il eſtoit oppreſſé de guerre et de ſoldats, plus il a fait paroiſtre les eſclats de ſa grandeur ; ſon repos eſt tellement marié & conioint à ſon infortune, que parmi les perils les plus dangereux il a trouué le calme d'vne douce tranquillité, de ſorte que je peux dire que la France s'erige des trophées de ſes propres demembremens ; ſa grandeur ſe retrouue parmi ſa baſſeſſe ; ſes plus riches triomphes ne ſont fondez que ſur ſes demolitions. Bref, autant que ceſte prouince ſembloit eſtre butinée et opreſſée de tous coſtez, ça eſté a lors qu'elle a fait voir la genereuſe reſolution du courage qui organiſe ſon interieur. Mais puis que tant de diuers perſonnages doivent en bref prendre de ce bouillon, il n'eſt pas hors de propos d'en preſenter à Monſieur Manſfeld en ſon viuant, vn des plus inſignes Baſtards que fit iamais ſa mère ; ie ne ſçay pas comment il entend de prendre ceſte caſſe, mais ie crains fort qu'on ne lui face prendre ce bouillon bien chaud ; on ne luy donnera pas la peine de venir iuſques à Auneau, on le veut releuer de ceſte fatigue, & faire la moytié du chemin pour luy ; auſſi ce ſeroit trop de peine à vn homme qu'on dit auoir les gouttes, & eſtre trainé dans vne littiere, de venir chercher ſi loin ſa ſepulture, outre que d'autre coſté les champs d'Auneau

ſont ſi remplis des carcaſſes de leurs confreres, qu'il n'y auroit point place pour eux. La Meuſe eſt le lieu deſtiné, & les limites de leurs courſes. A tout le moins ils auront ceſte faueur, apres avoir gouſté du Court-bouillon qu'on leur prepare, qu'ils ne mouront point ſans boire aux François.

FIN.



LA DEFFAICTE DE CINQ CENS HOMMES DE GVERRE SORTIS DE MONT-PELLIER PAR MONSIEVR LE DVC DE MONT-MORENCY.

ENSEMBLE
La nouuelle arriuée des Reiſtres & Lanſquenets leuez en Allemagne pour le ſeruice de ſa Majeſté en Languedoc.



A PARIS,
Par IOSEPH BOVILLEROT, ruë vieille Bouclerie, prés le Pont S. Michel.
M. DC. XXII.
Auec permiſſion.

3





LA DEFFAICTE DE CINQ CENS Hommes de guerre ſortis de Montpellier. Par monſieur le Duc de Montmorency.

Enſemble la nouuelle arriuée des Reiſtres & Lanſquenets leuez en Allemagne pour le ſeruice de ſa Majeſté en Languedoc.



I toſt que ſa Majeſté eut quitté la baſſe Guyenne, & reduit à ſon obeïſſance, par l'effroy de ſes armes, toutes les places rebelles, deſquelles s'eſtoient ſaiſis monſieur de la Force Pere, & quelques autres, & s'eſtant renduë maiſtre de Negrepeliſſe par vn chaſtiment digne de memoire, à cauſe de la rebellion des habitans, qui y auoit eſté monſtrueuſe & inſolente; deſlors ſadicte Majeſté, projettant de reduire par force ou autrement les rebelles de la religion Pretenduë Reformée du Languedoc, & de chaſtier particulierement ceux de Mont-

pellier qui y entretiennent le defordre, & ruinent par courfe & picorées tout le pays circonuoifin; fortifiez des armes & du voifinage de monfieur le duc de Rohan, choifit apres le fac de Negrepeliffe, monfieur Zamet, grand Marefchal de Camp, lequel il enuoya auec quantité de Caualerie en Languedoc, pour fe joindre aux trouppes de monfieur le Duc de Montmorency, Gouverneur de la Prouince, & faire le degaft & la cueillette des Foins & des Bleds ès enuirons de Montpellier, pour d'autant plus incommoder lefdits rebelles renfermez là dedans, & les forcer de fe reduire à l'obeyffance de fa Majefté.

Ce que voyant lefdits rebelles de Montpellier qu'on les alloit ainfi priuer de la recolte de leurs foins & bleds, fe refolurent preuenir le degaft qui s'y alloit faire, & firent fortir bon nombre de gens de guerre de la ville, pour affifter ceux qu'ils enuoyoient pour faucher promptement, & les foins & les bleds d'autour de Montpellier. Ce qu'ayant fceu monfieur le Duc de Montmorency, qui eftoit à Pezenas, enuoya toute fa cauallerie pour charger lefdits rebelles fortis à la campagne, les fuiuans de prés auec bon nombre d'infanterie, affifté de meffieurs de Chaftillon & Zamet. Lefquelles trouppes dudit Seigneur Duc, rencontrans ainfi lefdits rebelles fortis à la campagne, les chargerent fi rudement & furieufement, que de huict cens qu'ils eftoient fortis, prés de cinq cens furent mis & taillez en pieces, beaucoup de prifonniers, & le refte pourfuiuy chaudement & de prez, jufques dans les portes

de la ville de Montpellier, qu'ils trouuerent ouuertes fort à propos, pour ſauuer leur miſerable vie.

Ceſte expedition ainſi faicte, le degaſt a eſté fait par tout par les gens du Roy és enuirons de Montpellier : on leur a enleué tous leurs foins, bleds & fruicts, ſi bien que pour ceſte année, la peine de faire la recolte leur eſt toute eſpargnée, & leur ville preſque toute inueſtie par les trouppes dudit Seigneur Duc de Montmorency, qui leur donnent des alarmes à toute heure.

Pour monſieur le Duc de Rohan, ſon armée, qui eſt foible & de petite conſideration, eſt aux pays des Seuennes, és enuirons d'Anduſe ; ils ſe doiuent trouuer enſemble luy & monſieur le Duc de l'Eſdiguieres, pour traitter de quelque accommodement, que l'on eſpere reüſſir à quelque bonne fin, s'il embraſſe les conſeils dudit Seigneur Duc de l'Eſdiguieres, qui s'y employera de courage, & autant que le ſeruice du Roy le requerra, & craindra ledit ſieur Duc de Rohan que l'armée royale, qui eſt preſte d'entrer au bas Languedoc, où ſa Majeſté veut eſtre en perſonne, ne le force & contraigne à prendre des reſolutions toutes autres que celles qu'il ſe promet.

On eſcrit de Lyon que trois mille cinq cens hommes Reiſtres & Lanſquenets, cy deuant leuez en Allemagne, en la Duché de Iuilliers, & dans le pays de Heſſe Darmſtat, par le fils de monſieur le comte de Schomberg, pour le ſeruice de ſa Majeſté, ſont prez à s'embarquer ſur

le Rhône, auec force attirail de canon que leur fournit monſieur d'Halincour, gouuerneur de Lyon, & s'aduancent tous les iours pour arriuer en Languedoc, pour y ſeruir ſa Majeſté au ſiege de Montpellier, & pourſuitte des rebelles audit pays, outre les trouppes que faict encore en Dauphiné monſieur le Mareſchal de Crequy ſous l'authorité du Roy, & par ordonnance de monſieur le Duc de Leſdiguieres, pour y enuoyer. Si bien que (Dieu aydant) on eſpere que toute ceſte prouince ſe verra bien toſt nette de rebelles & de rebellion, & le ſeruice du Roy reſtably és lieux où ladicte rebellion s'eſtoit rendüe maitreſſe & abſoluë, & au bout de tout cecy vne fauorable Paix, fors à deux ou trois Places, que l'on ſerrera de prez, pendant qu'elles rongeront leur frein, & ſongeront à leurs conſciences.

FIN.



PERMISSION

Il eſt permis à IOSEPH BOUILLEROT d'imprimer *la deffaitte de cinq cens Hommes de guerre ſortis de Montpellier, par monſieur le Duc de Montmorency, &c.* Et deffences à tous autres. Fait ce cinquieſme iour de Iuillet mil ſix cens vingt-deux.

L'HEVREVSE
IOURNÉE DE LA
S. IEAN POUR LA DESFAICTE

de trois cens ſoixante-ſept Rebelles Papillons ſortis de Montpellier, & mis en pieces par partie de l'armée de Monſeigneur le duc de Montmorancy.

Continuant le degaſt ez enuirons de Lates mil ſix cens vingt-deux.



A BEZIERS,
Par IEAN PECH, Imprimeur ordinaire
du Roy, & de ladicte ville
M. DC. XXII.





L'HEVREVSE IOVRNÉE

de la Sainct Iean, pour la desfaicte de trois cens soixante-sept Rebelles Papillons sortis de de Montpellier, & mis en pieces par partie de l'armée de Monseigneur de Montmorancy, continuant le degast ez environs de Lates, mil six cens vingt-deux.

QVOYQVE les impies Rebelles voyent, entendent & sentent iournellement la iuste vengeance du tout-puissant, qui pour dompter leurs insolentes rebellions, fauorise heureusement les armes de son oingt, & quoy que ceux de Montpellier ayent veu, au commencement du degast de leurs bleds du septiesme du mois de Iuin, comment Dieu assista merueilleusement les armes du Lieutenant General pour sa Majesté en ceste prouince du Lan-

guedoc, quand auec vne petite troupe de vingt-quatre maiſtres tant ſeulement, & enuiron ſix cens pietons, on repouſſa genereuſement leurs efforts de quatre-vingts maiſtres & douze cens pietons, deſquels ſe treuuerent de morts plus de ſoixante, auec grand nombre de bleſſés, & des noſtres qui firent vne honorable retraicte, ne s'en treuua de morts que dix-ſept & quelques bleſſez. Neantmoins, ces miſerables perdus, touiours obſtinés comme de Pharaons, ne taſchent qu'à regimber contre l'aiguillon, & comme Papillons vont touſiours voltigeant à l'entour de la chandelle, ou touiours s'y bruſlent leurs aiſles.

Iceux donc ayant eſté aduertis dans Montpellier que Monſeigneur auoit fait embarquer deux Canons pour battre la Tour de Lates, & qu'on leur faiſoit prendre port droict de la Meſtairie de l'Eſtelle, entre Perols & Lates, ils ſortirent en nombre de trois cens ſoixante-ſept Mouſquetaires ou picquiers, ſoubs la conduicte du ſieur de Roſies de Somiere, & du capitaine Redon, orpheure du dict Montpellier & autres, & partent ſur le ſoir du Ieudy, veille Sainct Iean, en intention de ſe ſaiſir deſdicts canons, croyant que d'icelle nuict nous ne paſſerions la riuiere pour les empeſcher.

Mais par la prudence & vigilance de mon dict Seigneur & de ſon bon Conſeil, on y auoit ſi bien proueu que la meſme nuict on auoit faict des ponts ſur des bateaux où paſſerent, pour s'approcher de Lates, le regiment du Languedoc, & la compagnie de gendarmes de mon-

ſieur le Baron de Caluiſſon, laquelle ſe treuue & rencontre touſiours aux bonnes occaſions.

Sur l'aube du iour de la feſte S. Iean, ces miſerables Papillons allerent iuſques au bord de l'eau, au droiɫt où eſtoient leſdiɫts canons, penſant qu'on les auroit deſia tirés en terre ; mais ils en eſtoient loing plus de cent cinquante pas dans l'Eſtang, & ſe voyant fruſtrés de leurs deſſeins, prindrent la route vers Lates, le tambour battant, ſans penſer à nous, ny nous à eux, tellement qu'en oyant leurs tambours, nous penſions que ce fuſt la garde de nos canons.

Le ſoleil ia leué; noſtre infanterie s'eſtant de beaucoup plus auancée que noſtre cauallerie, deſcouvrit les ennemis, qui vouloient faire retraiɫte audiɫt Lates, & iugeant bien que ſans l'aide de la cauallerie eux n'eſtant en nombre ſuffiſant ils ne les pourroient arreſter, commencerent à crier : « Avance, avance, Monſieur de Caluiſſon ! » La voix paſſant de main en main & venüe à ſes oreilles, il court à toute bride auec ſa trouppe aux ennemys, leſquels ſe voyant preſſés commencerent à faire retraiɫte dans vn petit bois de Monſieur de Gou, ſauf environ cinquante d'iceux qui ne peurent gaigner lediɫt bois, prenant la fuitte par la campaigne.

A meſme temps, la trouppe dudiɫt ſieur de Caluiſſon viſt paroiſtre la cauallerie du Roy, qui deſpuis quelques iours a eſté conduiɫte & amenée en ce pays par Monſieur de Zamet, & laquelle auoit demeuré la nuiɫt vers le pont Iuueneau auec Monſeigneur, & croyant qu'ils

fuſſent des ennemys, ledict ſieur de Caluiſſon encouragea ſes gens, fiſt ſonner à la charge, & bien qu'auec beaucoup plus petit nombre, la teſte baiſſée donne droict à eux, où eſtant à port de piſtollet, ils ſe recognurent les uns les autres à leur livrée ; les ennemis auoient meſme croyance que ladicte cauallerie fuſt dès l'heure (*ſic*), iuſques à ce qu'ils les virent ioints, & ce fuſt alors qu'ils perdirent courage.

Ladicte cauallerie du Roy ſe ſepara d'auec celle du ſieur de Caluiſſon, & s'approcha du bois pour ſouſtenir noſtre infanterie, ou tous enſemble donnerent ſi bruſquement, que tous ces pauvres Papillons furent mis en pieces, ſauf dix-huict ou vingt qui demeurerent bleſſez & priſonniers, entre leſquels eſt ledict Redon, capitaine, & quatre qui ſe ſauuerent pour en apporter les nouuelles dans Montpellier, & cinq ou ſix vers Melguel, & cependant qu'on deffaiſoit ceux qui s'y penſoient ſauver dans ledict bois, ledit ſieur de Caluiſſon (qui auec ſa compagnie, à ſon accouſtumée, fiſt des merveilles), amaſſa ſi bien par la campaigne les cinquante que nous auons ia dict n'auoir peu gaigner le bois, qu'il n'en eſchapa pas vn. Ainſi il y euſt de morts eſtendus ſur la place plus de trois cens, entre leſquels fuſt ledict Roſiez de Somieres, & le tout fuſt deſpeché dans moins d'vne heure.

De noſtre infanterie en furent tués ſix, & ſept ou huict bleſſés, entre autres Monſieur de Vestric, capitaine, qui receuſt vne mouſquetade au bras.

Voila comme Sainct Iean, precurſeur du Sauueur de nos ames, au iour que tous fidelles catholiques font feſte & ſolemnité de ſa Natiuité, impetre de la diuine Majeſté toute aide & faueur, pour tous ceux qui portent les armes pour la deffence de la foy catholique.

Ainſi à tel iour de l'année derniere le Roy fuſt rendu victorieux & triomphant du rebelle S. Iean d'Angely, & le meſme iour, à Marguerites, pres de Niſmes, ces inſectes mal-heureux ſortirent [ſentirent?] à leur ruyne & perdition la force des armes de mondit Seigneur.

Auſſi à tel iour annuellement tous fidelles catholiques ont de bonne & ancienne couſtume de faire feu de joye, ſuiuant le dire de l'Ange du Seigneur parlant à Zacharie, pere de ce grand Sainct, *pluſieurs s'eſioüyront de ſa Natiuité*, S. Luc, chap. premier. Mais, au contraire, nos heretiques Papillons ne tachent qu'allumer des feux de diſcorde, rebellions & feux de tout malheur, dans leſquels le Ciel permet qu'eux-meſmes s'i bruſlent & s'i conſument.

O miſerables obſtinez, ouurez vos yeux & vos oreilles, voyés & entendez comme le puiſſant Roy des Roys conduict heureuſement les iuſtes armes de noſtre genereux Hercule François. La glorieuſe victoire qu'il euſt le 16 d'avril dernier contre le ſieur de Soubiſe; la prinſe de Royan, du douziesme may; de Thoneins qui, par le feu, a eſté reduict en cendre; la reduction de Clairax, Saintefoy, Montflanquin, Monteuq, Cadenac, Figeac & Cardeillac; la priſe de Ne-

grepeliſſe, auec punition meritoire & exemplaire, & tout fraiſchement du mercredy vingt-deuxieſme de ce mois de Iuin, la priſe de Sainct Anthonin, qui auoit tant faict du mutin.

Tous ces genereux exploicts, par leſquels le Ciel a couronné de palmes & lauriers ceſt inuincible Hercule ne vous feront-ils pas trembler, ô teſtes viperines.

Tremblez, tremblez, plains d'effroy,
Soubs le foudre d'vn grand Roy.

Mais à propos de foudre, ne ſçauez-vous pas ce que le foudre du Ciel exerça le premier iour de ce mois dans la rebelle ville de Caſtres, quand ſur la minuict le foudre tomba dans un clocher ou tour, où l'on tenoit prouiſion de poudre & autre munition de guerre, & alluma le feu dans ſes munitions ſi viuement, que de la Tour aux maiſons en furent bruſlées plus de quatre-vingts, auec grand nombre d'hommes, femmes & enfans : ceſte punition du Ciel ne vous doit-elle pas faire penſer à vous ?

Et preſque en meſme temps la Majeſté diuine, ſe ſeruant de plus petites beſtioles pour punir l'inſolence des rebelles, ainſi qu'il fiſt iadis en la perſonne de l'obſtiné Pharaon par les reignes & ſauterelles, qui grandement le moleſtoient ; ainſi, dis-ie, furent furieuſement aſſaillis par les moucherons vne trouppe de rebelles Papillons qui auoient faict vn fort à la Montille du Rouſſel, entre Aigueſmortes & Peccais, duquel ils

furent chaſſés par la picqueure de ces petits moucherons.

Penſez-vous, ô ſacrileges prophanes, que ce grand Dieu, qui eſt tout iuſte, laiſſe à imprimer tant de maux, que vous auez faict & faictes tous les iours en ſon Egliſe, & contre l'authorité de ſon cher oingt, prendre les diſmes & reuenus des eccleſiaſtiques, vont ſaiſir des finances du Roy, piller les égliſes, cloiſtres, couuents, deſrober cloches, croix & calices, tomber & deſtruire tant de beaux & ſaincts edifices, chaſſer les preſtres & ſeruiteurs de Dieu, & en auez fait cruellement mourir pluſieurs d'iceux; & pour monſtrer votre rage infernalle, auez en loups garous des cimetieres deſenterré les morts, pour les trainer ignomineuſement par les carrefours de vos Villes; auſſi auez-vous tellement irrité la mort que l'ayant tirée de la terre, elle vous mettra peu à peu & dans peu de temps tous par terre.

Hercule fuſt glorieuſement vainqueur de l'yhdre (*ſic*) quand il n'y employa & le fer & le feu, & ne voyez-vous pas tous les iours au deuant de vos portes & le fer & le feu qui commencent de vous ruyner, cependant que noſtre tres-chreſtien Hercule s'en vient glorieux & triomphant pour vous mettre aux derniers abois. Le voicy qui s'approche, aſſiſté de la main du tout puiſſant; tremblez donc, horribles monſtres qui viuez obſtinez ſans crainte de Dieu, ſans obeyſſance, ſans foy & ſans croyance de vraye religion.

Papillons ou mouches irritantes & faſcheuſes, qui troublez le ſacrifice d'Hercule ſacrifiant à Iupiter, ce genereux Alcide, ce vertueux chaſſe monſtre non ſeulement il vous chaſſera, mais encore il vous pourſuivra iusques à ce que vous ayez treuué les palus infernaux pour voſtre retraicte.

FIN SANS FIN.

Faict à l'arriuée de Monſeigneur de Montmorancy.



LES

MEMOIRES

AU VRAY,

De tout ce qui s'eſt paſſé en l'Armée Royalle au Siege de Montpellier iuſques à preſent.

Avec la Priſe des dehors dudict Montpellier.

A PARIS
CHEZ NICOLAS ROUSSET
M. DC. XXII.
Avec Permiſſion.

4





MEMOIRES AU VRAY,

De tout ce qui c'est passé en l'Armée Royalle au Siege de Montpellier iusques à présent.



LE Roy a commencé le ſiege de la Ville de Montpellier le premier de ce mois. La premiere action fut d'vne ſortie des aſſiegez, où le courage d'aucuns de la Nobleſſe qui eſt en l'armée ſe porta ſi auant, que Monſieur le Duc de Fronſac & quelques autres gentils hommes, au nombre de huict ou dix, qui accoururent à ceſt action, furent tuez ſur la place; il y demeura auſſi quinze ou vingt ſoldats. Monſieur de Montmorency, qui rendit en ceſte occaſion des preuues ſignalées de ſa generoſité, y fut bleſſé de deux coups de pique, dont il commence à ſe bien porter.

Voila la verité de ce qui ſe paſſa en ce combat, où la perte eſt plus conſiderable, pour la

qualité de ceux qui y ſont demeurez que pour le nombre, qui ne fut pas de plus de trente, tant Gentils hommes que Soldats. Les aſſiegez n'y en laiſſerent pas moins ſur la place, & meſmes de leurs Chefs.

Depuis, ils ont tenté deux ou trois ſorties, où ils ont eſté viuement repouſſez, touiours auec perte de leurs Soldats & Capitaines, & notable deſaduantage. L'on trauaille maintenant à aduancer les tranchées, & à mettre les canons en batterie, & lors que Monſieur le Coneſtable & Monſieur de Vendoſme ſeront arriuez auec les trouppes, qui fortifieront l'Armée de neuf ou dix mil hommes, ſa Majeſté fera de plus notables progres en ce ſiege.

Outre-ce, ſa diƈte Majeſté voyant que le Comte de Mansfeld, au lieu de ſatisfaire au traiƈté qu'il auoiƈt faiƈt pour ſe remettre à ſon ſeruice, s'eſt retiré pour aller ſeruir les Eſtats d'Hollande, a donné ordre de faire venir, tant de Bourgongne que de Champaigne, dix ou douze mil hommes pour rafraichir ſa diƈte armée.

Tellement que les approches dudit Comte de Mansfeld n'auront eu autre effeƈt que de faire aduancer la leuée du nombre des gens de guerre, pour ſeruir à la reduƈtion des places rebelles à ſa Majeſté.

Depuis, le Roy ayant fait aduancer les tranchées de l'attaque du Regiment des gardes à vingt ou trente pas d'vne corne que les aſſiegez auoient ſoigneuſement gardée, & qui eſt au

milieu de deux Baſtions de la ville, ſa Majeſté reſolut, hier, de la faire attacquer entre minuict & vne heure, à fin que dans l'obſcurité, les aſſiegez ne ſe peuſſent preualloir de la faueur de leurs baſtions & courtines. Comme l'ordre auoit eſté donné, il eſt arrivé que les aſſiegez, ſoit qu'ils ſe fuſſent preparez à vne ſortie, & qu'ils vouluſſent venir au deuant des noſtres, ſont ſortis de leurs dehors enuiron ſix ou ſept cents hommes armez, pour donner dans les tranchées où les noſtres preparez au combat, & meſmes nombre de Gentils-hommes volontaires, Gendarmes & Cheuaux legers armez, à la teſte de noſtre Infanterie, les ont tres-bien recueillis, & en ſuitte viuement repouſſez iuſques ſur la dicte corne, qui a eſté en meſme temps emportée, de ſorte que les aſſiegez, ſe voyant de toutes parts pourſuiuis, & preſſez par les noſtres, ont quitté leurs dehors pour gaigner leurs baſtions; en meſme temps, les Capitaines & Soldats ont trauaillé à ſe retrancher ſur la dicte corne, où ils n'ont pas apporté moings de ſoing pour ſe conſeruer que de generoſité, valleur & courage. Ceſte action a duré deux heures, en laquelle il y a eu, de part & d'autre, pluſieurs morts & bleſſez; entre les noſtres les plus conſiderables, ſont les ſieurs de Taraux, Capitaine au Regiment de Normandie; Lago, Enſeigne d'vne Compagnie au Regiment des Gardes, & Mirandel, auec enuiron vingt ou trente Soldats, tant morts que bleſſez. L'on croit que les aſſiegez y ont faict perte d'enuiron deux ou trois cens

hommes, car outre qu'ils ont eſté chargez en tous les endroiƈts où ils ont faiƈt reſiſtance, le canon, qui a inceſſamment battu les parapets des baſtions & courtines, en a beaucoup mis par terre. Mais ce qui eſt plus conſiderable, eſt la priſe des dehors ſi aduantageux & proches des baſtions, que l'on eſpere, n'eſtant pas pays remply de terre, & n'y ayant qu'vn petit foſſé au deuant, que dans peu de iours on s'y pourra loger.

PERMISSION

Il eſt permis à NICOLAS ROUSSET, marchand libraire en cette ville de Paris, d'imprimer un petit livret intitulé *Les Memoires au vray, de tout ce qui c'eſt paſſé en l'armée royale, au ſiege de Montpellier, iuſques à preſent, auec la priſe des dehors dudiƈt Montpellier.* Faiƈt ce 29 octobre [ſeptembre].



LA GRANDE
DIVISION

ARRIVÉE CES DERNIERS IOURS

ENTRE LES FEMMES & LES FILLES

DE MONTPELLIER,

Avec le Sujet de leurs Querelles.

A PARIS

M. DC. XXII.





LA GRANDE DIVISION

arriuée ces derniers iours entre les femmes & les filles de Montpellier, auec le ſuiet de leurs querelles.

PERFIDE & abominable ville, qui par tes impies & damnables reuoltes penſes faire teſte long temps à ce grand Monarque, qui te tient aſſiegée, c'eſt maintenant que tu peux recognoiſtre à bon droit que tes trahiſons ne te ſeruent qu'à aduancer ta ruyne, tes mutineries n'enclinent qu'à ta cheute, tes reuoltes ne panchent qu'à ton renuerſement.

Et bien que tu ſois la demeure ordinaire des medecins, tu n'en trouueras pourtant pas vn ſi expert qui puiſſe remedier aux playes iournalieres qu'on donne aux tiens, ny remplaſtrer les breſches que les canons du Roy font continuellement à tes baſtions & murailles; ton MONT ſera PILLÉ en octobre ſi tu ne plies ſous le ioug de l'obeiſſance; les diuiſions qui ſont parmi tes Citadins le peuuent teſmoigner, & les deſordres

continuels qui ſont au milieu de ton enclos en pourront porter ſuffiſante preuue.

Dernierement, que les habitants de Montpellier voulurent mettre le né au vent pour faire vne ſortie, & qu'on leur tailla de ſi belles croupieres, où meſme vn de leurs principaux capitaines fuſt eſtendu ſur la place, les femmes & les filles de la dite ville ayans eu le bruit de cecy, s'aſſemblerent en vn lieu pour enſemblement deplorer leurs malheurs & abiurer la guerre, cauſe de tant de maux.

Se cauſſam clamant, crimenque, caputque malorum,
Filia quæque manu flauos Mons peſſula crines,
Et roſeas trahit vngue genas.

Il ſemble que Virgile euſt prophetiſé ces vers ſur Montpellier, veu qu'on ne les ſçauroit adapter à choſe où il y ait plus de correſpondance, car les bourgeoiſes de ceſte ville, qui ont de couſtume de voir vn nombre infini de jeunes godlureaux qui y vont eſtudier en medecine, eſtant priuées de leurs douces compagnies & des joyeux paſſe-temps que leur entretien leur donnoit auparauant ceſte reuolte, jointe à vne infinité de pertes qu'ils ont faites depuis qu'ils ſe ſont ſouſleuez contre les armes de leur ſouuerain, ne peuuent tenir les ſanglots qui ſe creuent dans leurs bouches, ny boucher le paſſage aux ſoupirs qu'ils reſſentent pour ce ſubjet.

Et quoy! dit vne vieille chapproniere, qui tenoit le haut bout en l'aſſemblée, ſerons-nous touiours miſerables? Faut-il que nos maris

soyent cause de nos malheurs? Ne suffisoit-il, iusques icy, de nous auoir deschirez par lambeaux? Nous mesmes nous nous plantons le cousteau dans le sein. Nous mesmes nous courons à bride abatue à nostre mort, & semble à voir qu'il nous tarde que nous ne soyons toutes dans nostre propre ruyne, ensevelies miserables & mal-heureuses, pour ne reuoir jamais la lumiere du ciel. Faut-il, dis-je, que nos maris soient tellement oublieux de leur salut & du nostre, que de se precipiter dans les hazards & les dangers, pour lutter contre les destins, qui n'ont premedité autre chose que nostre totale perte? Ha! les larmes me creuent le cœur, les soupirs me bouchent les conduits de la parolle, les sanglots m'estouffent. Mon pauure mary, helas! où es-tu? où es-tu, ma seule consolation?

Tu m'as donc quitté, pauure & infortunée, pour estre la proie du destin? Tu m'as delaissée languissante pour suruiure à l'esclendre; tu m'as abandonnée, helas! pour voir ceste ville renuersée de fond en comble, si elle poursuit dauantage en ses reuoltes. Que pleut à Dieu qu'vne mesme journée eut finy nos iours, puis qu'vn mesme jour nous a lié jadis si estroitement; pleut à Dieu que ce lien se fust rompu en vne mesme heure, puis qu'en vn instant il se desnoue? Falloit-il que nous sortissions de Montauban, l'an passé, pour estre traités de la sorte dans Montpellier? O grand & inuincible Diomede, ainçois grand colosse de guerre, M. de Mayenne, que ne suis-je morte par vos mains!

Ainſi parloit la femme d'vn medecin de Montauban, qui, l'an paſſé, eſtoit ſortie auec ſon mary au commencement du ſiege, & ſe vinrent refugier à Montpellier, penſans auoir meilleur marché; mais, de malheur, ſon mary avoit eſté tué en ceſte ſeconde eſcarmouche.

La femme d'vn jeune aduocaceau ſans cauſe, qui, deux iours auparauant, voulant aller plaider ſur la muraille, fut ſalué d'une pilule au trauers du corps, à cauſe peut-eſtre qu'il eſtoit conſtipé, va dire : Hola! Mamie, vous parlés encore, vous qui eſtes vieille, & qui desja auez vn pied dans la foſſe! N'auez-vous point tant ſuiet de vous plaindre que moy, qui ay perdu mon mary depuis deux iours en ça? Voſtre mary eſtoit vieil & caduc : quand la queue commence à ſe ſecher, le fruict tombe; mais le mien eſtoit encor en ſa verte ieuneſſe & bon aduocat, qui bailloit touſiours le droict à ſa partie, & de qui la compagnie m'eſtoit douce : auec combien de regrets & de reſſentiments de douleurs croyez-vous que ie me reſſouuienne de ceſte perte?

Et moy (dit vne fille de haut gouſt, qui eſtoit au coin), penſez-vous que je ne me reſſente point de tous ces troubles icy? Auant qu'on eût bloqué ceſte ville, & que le bruit des reiſtres fuſt venu aux oreilles des François, il y auoit vn ieune Pariſien logé chés nous, qui eſtudioit en medecine, en la compaignie duquel ie paſſois vne partie de mon temps. C'eſtoit le plus doux & le plus affable qui ſe vit jamais; il m'auoit promis mariage, & meſme nous en

auions paſſé les patentes dans ma chambre. Maintenant, à ces nouueaux troubles, ie ne l'ai peu retenir, & ne ſçay s'il n'eſt point mort par les chemins ; ie crains qu'il ne revienne iamais.

Encor il y a quelque peu d'eſperance en vos affaires, reſpondit vne de ſes voiſines ; mais pour moy il n'y en a plus. I'auois un ieune gars qui quelquefois ſe venoit rafraiſchir chez moy, & prenoit vne heure de recreation en mon logis ; mais dernierement, las ! il penſoit ſortir auec les autres, il fut tué d'vn ſoldat de M. de Zamet. Si vous ſçauiez combien i'en ſuis attriſtée & quelle amertume m'en eſt reſtée en l'âme, vous en ſeriez eſmerueillée.

Auſſi en auez-vous du ſubiet, reſpondit vne noirette qui ne l'affectionnoit pas trop ; chacun vous cognoiſt bien pour telle que vous eſtes : on ſçait bien que celuy dont vous parlez n'alloit point en voſtre logis que pour faire de belles affaires ; mais il n'en faut mot dire. Nous ſommes en vn temps où il n'y a pas à rire pour tout le monde ; il y en a de bien bleuds, n'y euſt-il que de nos confreres de la Rochelle, qui n'ont rien deſpouillé ceſte année.

Mais qui euſt creu (dit la femme d'un conſeiller de la dite ville) qu'on nous euſt reduit au petit pied en ſi peu de temps ? Qui euſt creu que ceſte ville euſt ſi toſt ſuccombé à ſa ruyne comme elle fait ? Il n'y a pas un pan de muraille entier, tous nos baſtions nouueaux qu'on auoit fait edifier de la deſmolition des eſgliſes ſont tantoſt tous en poudre ; à peine s'oſe on trouuer dans les

rues pour les canonades qu'on tire continuellement du cartier du Roy. I'ay vne petite fille qui, allant l'autre iour en noſtre grenier, fut eſcraſée d'vne balle qui tomba ſur les thuilles de la maiſon.

Ma commere, repliqua vne groſſe dame, on dit que la ville de Troye euſt eſté imprenable ſi les Grecs n'euſſent deſrobé le Palladium qui eſtoit dans le temple de Minerue; tout le deſtin de ceſte ville n'eſtoit attaché qu'à ceſte petite image; mais nous ne deuons encore craindre : la robbe de Rabelais eſt noſtre Palladium; tandis qu'elle ſera en ceſte ville, iamais elle ne peut eſtre priſe.

Ah! Madame, dit alors une demoiſelle de qualité, de qui le mary eſtoit au lict bleſſé d'vn coup de mouſquet au bras, il ne ſe faut pas fier à la robbe de Rabelais; le plus beau Palladium qu'on puiſſe ſouhaitter pour la defenſe d'vne ville, c'eſt le nombre des gens & de ſoldats qui y ſont. Si Troye ne ſe fuſt laiſſé enſeuelir dans le vin & dans le ſommeil, nonobſtant le Palladium des Grecs, iamais elle n'euſt eſté priſe; mais quel Palladium & quelle ſauue garde pouuons nous auoir, puis que nous n'auons tantoſt plus perſonne pour nous deffendre? Toute noſtre garniſon eſt preſque taillée en pieces; perſonne ne s'oſe aduenturer d'aller aux murailles ny aux coups. Nous auons des capitaines laſches & de peu de courage. Noſtre ennemy eſt puiſſant, nos forces foibles, ſans eſperance de ſecours. Que pouuons-nous eſperer, ſi non qu'vne funeſte & triſte journée, où nous paſſerons

toutes au fil de l'efpée, fi nos maris foutiennent plus longtemps l'effort des armes royalles ?

Ma coufine dit vray (fit vne autre de moyenne taille), mon aifné y eft mort auffi bien que les autres, & a payé la folle enchere de fon imprudence. De l'excufer, ie ne le puis, cela me touche de près ; car nonobftant que mon mary foit de la religion pretendüe & qu'il tienne le party des rebelles, je ne peux aduoüer pourtant qu'il fe faille cantonner contre fon maiftre.

Vne affés agée, qui eftoit debout au milieu de l'affemblée, print la parolle. A la verité, dit-elle, nos maris vont trop auant, c'eft trop fe bander contre le Roy. J'ay peur enfin qu'il y en ait quelques-vns qui portent la pafte au four pour leurs compaignons. Le roy en endure trop, il eft trop doux & trop benin ; ie ne fçay comment il ne nous a defia fait abifmer & enfeuelir dans nos propres ruynes.

De mon jeune temps on ne parloit point de cela, dit une vieille qui n'auoit plus que deux dents. I'ay bien veu des guerres, i'ay veu des grandes expeditions ; mais il ne s'eft iamais remarqué qu'on euft fait tant d'efforts contre fon Roy. Il eft de droit diuin & humain de luy obeyr, non pas de lui refifter ; pour moy, ie n'approuveray iamais le confeil de tous ceux qui deliberent de fermer la porte à fes troupes ; car, outre que nous encourerons vn blafme uniuerfel parmy les nations voifines & vne tafche qui iamais ne fe pourra effacer, nous fommes en grand dan-

ger de ſubir de grands maux par noſtre propre imprudence.

Madame a raiſon, repliqua vne autre fraiſchement arriuée de la Rochelle, nous auons tous vn tres-mauuais horoſcope ceſte année; elle nous eſt climaterique & malheureuſe. Ces iours derniers nous ſont fort caniculaires. Ce n'eſt point ſeulement à Montpellier où on a ſuiet de ſe plaindre, la Rochelle en a eu ſa part. Nous auons eſté entierement ruynez des troupes de monſieur le comte de Soiſſons, qui ont fourragé tous les enuirons, & n'auons peu, ceſte année, recueillir vn ſeul grain de bled. Encor nous auions eſpérance en M. de Soubiſe à ſon retour d'Angleterre qu'il nous rafraiſchiroit de viures; mais, helas! nous auons eſté bien fruſtrez, car on nous a dit que luy-meſmes auoit eſté chaſſé honteuſement de Londres, & que, s'eſtant mis ſur mer, ſes vaiſſeaux auoient eſté fracaſſez. Si cela eſt, ie vous laiſſe à penſer quel bon ſucces il donnera aux Rochelois.

Ah! ma commere (dit ſa voiſine), vous me faites creuer le cœur quand vous me parlez de M. Soubiſe! Il eſt bien cauſe de mon malheur: i'auois vne ieune fille l'hiver paſſé, lorſque ie demeurois à la Rochelle, belle & en bon point; vn de ſes capitaines deuint amoureux eſperduement de ſa beauté & la rauit. Mon mari pourſuivit ledit capitaine pour tirer raiſon d'vn acte ſi impie; mais M. de Soubiſe, qui auoit peuteſtre mouillé ſon pain au pot, n'en fit aucun conte, ſi non qu'on me renuoya ma pauure fille

quinze jours apres. Ie voulus voir ſi on l'avoit violée; c'eſt pourquoy, en ayant commis la charge à deux matrones & ſages-femmes de la Rochelle; apres l'avoir veue & viſitée, elles me dirent que, tout eſtant conſideré, elles auoient trouué que la babole eſtoit abatue, l'arriere-foſſe ouuerte, l'entre-feſſon ridé, le guilleuart eſlargy, le braquemart eſcrouté, la babaude relancée, le ponnant debiffé, le halleron demis, le quilboquet fendu, le lipion recoquillé, la dame du milieu retirée, les toutons deſuoyez, le lipondis pilé, les barres froiſſées, l'enchenart retourné, le barbidant tout eſcorché; bref, pour le faire court, qu'il y auoit trace de v...; d'où vient que toute la cure que i'y aye pu apporter, & nonobſtant la peine que i'aye priſe à recoudre ſans canipani brodimauioin, elle eſt demeurée deſpucellée.

Voylà comme en font les capitaines de deux liarts, dit vne femme de medecin; tout noſtre trafic n'eſt attaché qu'à ces cures; quand ils ſont dans vne maiſon, ils croyent qu'ils ont permiſſion de faire tout ce qu'ils voudront.

La niepce du docteur Rabelais aloit dire ſon mot; mais on vint aduertir l'aſſemblée qu'il y auoit vne grande rumeur en l'Hoſtel-de-Ville; auſſi toſt les femmes ſortirent de leur congregátion, pour participer au conſeil qui ſe tenoit en la ville. Cela fuſt cauſe que ie ne peus eſcrire dauantage de leurs babils.



TRAICTÉ
DE LA PAIX
PROPOSÉE
AU ROY
PAR MONSIEVR LE
DVC DE ROHAN,

Pour ſauuer les Rebelles, & la ville
de Montpellier.

Des le 14. Octobre dernier.

M. DC. XXII.



TRAICTÉ DE LA PAIX proposée au Roy, par Monsieur le Duc de Rohan.

Du Camp deuant Montpellier, ce 14. Octobre 1622.



LA Paix a esté concluë que le Roy deuoit faire son entrée à Montpellier mardy ensuiuant; que cependant il y auoit treues de part & d'autres si bien obseruées, que les assiegeants parloient familierement auec les assiegez, & beuuoient ensemble, disants qu'il leur tardoit bien de voir le Roy dans leur ville. Monsieur de Rohan y estoit entré par permission du Roy, dés le soir du mardy vnziesme dudit mois, & le lendemain auoit enuoyé vn Trompette pour donner aduis que les propositions du traitté auoient esté acceptées par les habitans. Monsieur le Connestable y entra luy vingtiesme le jeudy tresiesme, & le mesme iour ledit sieur

de Rohan en ſortit pour aller deſarmer les gens qu'il auoit ſur pieds aux Seuenes, tandis qu'il auoit enuoyé querir le conſentement des villes de Niſmes & Vſez, que ceux de Montpellier auoient deſirez, afin d'amener puis aprés au Roy les Deputez deſdictes villes pour luy demander pardon.

Le Roy deuoit mettre Monſieur de Crequy dans Montpellier pour commander auec les regiments de Picardie, Normandie & autres Trouppes neceſſaires, iuſques à ce que toutes les fortifications ſoient demolies rez terre ; les fortifications des autres places doiuent eſtre pareillement demolies par le Traitté, & pour cet effect, Monſieur de Montmorency demeure dans la Prouince auec vne armée de ſix mille hommes & huict canons, iuſques à ce que le traitté ſoit entierement executé par tout. Il eſt conuenu que ceux de la Rochelle & Montauban pourront entrer au Traitté ſi bon leur ſemble, à la charge de demolir les nouuelles fortifications, & de declarer leur acceptation du traitté dans trois mois preciſément ; &, en ce cas, leſdictes deux villes, la Rochelle & Montauban demeurent villes de ſeureté à ceux de la Religion durant trois ans ; pour les autres, elles viueront comme les autres villes du Royaume, ſoubs le benefice des Edicts de pacification. Monſieur de Rohan a pour ſa peine & pour recompenſe du Gouuernement de Poictou & autres places, dont il a eſté priué pour ſa rebellion, la ſomme de huict cents mil liures, pour aſſeurance de

laquelle on luy donne en engagement les reuenus de la Duché de Vallois.

Cependant, Monſieur le Prince voyant ceſſer la guerre, a pris temps pour aller en Pelerinage à Noſtre Dame de Lorette, par permiſſion, eſtant deſia bien aduancé en chemin; Monſieur le Conneſtable a grande enuie d'aller finir ces iours à la Valtoline. Le Roy fait eſtat de ſe rendre bientoſt à Lyon, s'il ne s'arreſte ſept ou huict iours à Beaucaire pour la tenue des eſtats du Languedoc.



LA REDVCTION ET TRIVMPHANTE ENTREE DV ROY EN ſa ville de Montpellier.

AVEC LES MAGNIFICEN-ces & ceremonies qui s'y ſont paſſées. La reduction de pluſieurs autres villes en ſon obeiſſance, le traicté d'icelles.



A PARIS

Chez Paul Manſan, demeurant rue de la Bucherie, à l'enſeigne des Marmoſets.

Auec permiſſion.



LA TRIOMPHANTE entrée du Roy, en sa ville de Montpellier, auec les Magnificences & ceremonies qui s'y sont passées, & la reduction de plusieurs autres villes en son obeissance.



ES verdoiants lauriers succedent aux tristes cyprés, & les pacifiques oliuiers croissent au lieu des fresnes, dedans le champ de Mars; Bellonne cedde à la paix; l'orage s'est tournée en bonnasse; les émotions sont calmes, & les rebellions sont reduites en l'obeissance de sa Majesté; le Ciel, qui regarde d'vn bon œil la France, a changé les trauaux militaires du Roy en triomphes, l'orgueil des villes mutines s'est humilié, & leurs portes, fermées à ses commandemens, se sont ouuertes pour les receuoir, & où ne paroist sa presence, son image est reuerée; il est desiré par tout, pource qu'il est l'ame & le tout de ceste grande Monarchie, & que de luy depend l'heur, le repos, la felicité

& la douce vie que gouſtent les peuples qui ne luy ſont rebelles. Montpellier s'eſt abbaiſſé, & a ceſſé d'eſtre rogue, ſçachant que par les lois diuines & maximes d'eſtat, que ce qui eſt de plus haut & de releué, doit s'abaiſſer & flechir deuant l'immenſe grandeur & hauteſſe des Roys, en la puiſſance deſquels le tout-puiſſant a mis les villes & les peuples pour eſtre regis ainſi qu'il leur plaiſt & ſelon leurs conſtitutions.

Le Roy entra triomphamment en arme en ſa ville de Montpellier le Samedy vingt-deuxieſme Octobre, iour de bon preſage, pource que ſelon les aſtrologues, il eſt dominé & eſclairé de la planette de Mars, qui eſt toute royale, & affectée à la conſeruation des Roys.

Son entrée fut magnifique, veu le peu de temps que les habitants de Montpellier eurent pour en faire les preparatifs & decorations requiſes en choſes pareilles & de telle conſequence, la peinture & la ſculpture y monſtrerent les forces de leur excellence, l'architecture y erigea en perfection des portaux, pilaſtres & arcs triomphaux es lieux par où deuoit paſſer ſa Majeſté, la tapiſſerie ny eſtoit eſpargnée par les ruës, & ce que la crainte d'vn ſac & pillage leur avoit faict cacher de leurs plus beaux meubles, fut decouuert & mis en veuë aux places neceſſaires pour honorer ceſte bienheureuſe arriuée. C'eſtoit à qui pluſtoſt iroit au deuant, & qui contriburoit ce qui eſtoit de ſon debuoir, l'allegreſſe & la ioye y eſtoit vniuerſelle, l'air retentiſſoit des applaudiſſements des habitans de l'vn

& l'autre ſexe; on n'oyoit que crier à haute voix : Vive le Roy! vive le Roy! Les ruës & les aduenues de la porte par laquelle ſa Majeſté ariuoit, eſtoient toutes bordées des ſoldats de ſes gardes; les princes & les ſeigneurs marchoient ſelon leur rang, en bel ordre; les conſuls, accompagnez des plus notables de la ville, vindrent au deuans, teſmoignans en la harangue qu'ils feirent à ſa Majeſté qu'ils auoient vne grande repentance de l'auoir courroucée, & la ſupplierent en luy offrant les clefs de la ville, eux & leurs vies, tres-humblement d'eſtendre ſa miſericorde ſur eux, & de ne chaſtier leurs crimes, leurs felonnies & les trangreſſions de ſes loix, auec d'autres armes qu'auec celles de ſa clemence & de ſa pitié, ſa Majeſté leur promit & leur accorda ce qu'ils leur auoient demandé, & à condition que doreſnauant ils luy ſeroient fidelles, & que ſouz pretexte quel ce fut qu'ils ne prendroient iamais les armes contre le ſeruice de ſa Majeſté; qu'ils ſouffriroient que leurs nouuelles fortifications ſeroient raſées, leurs deffences ruinées & demolies; que leurs foſſez ſeroient remplis, & que iuſques à ce que le tout comme dit eſt fut executé, accompli & demoly, il y auroit trois regiments en garniſon dedans leurs villes, le gouuernement de laquelle demeureroit à Monſieur de Rohan, auquel ils obeiroient pour ce qui ſeroit du ſeruice de ſa Majeſté. Vſez, ville & Eueſché, que quelques autheurs eſtiment eſtre le Volcé des Tectoſages, & qui, par ſucceſſion de temps, a eſté amplifiée

du tiltre de Duché pour le merite de quelques siens seigneurs, n'a plus voulu persister en sa rebellion, a embrassé l'obeissance du Roy, & pour l'en asseurer dauantage, a consenty que son chasteau seroit rasé & ses fortifications demolies. La ville & Euesché de Nismes a suivi l'exemple des autres; elle estoit iadis la capitale des Volces Arcecomiques (*sic*), où il se fit vne peuplade & colonie de Grecs qui erigerent les premiers fondements de la ville de Marseille. Les empereurs anciens se delecterent grandement dedans Nismes; ils y firent bastir des ponts, amphiteatres, fontaines, acqueducs, sepulchres & autres choses exquises, qui sont les monumens de leurs grandeur & puissance; les arenes qui restent encore de leur amphitheatre font foy de ce qu'il estoit; le temple de la fontaine, le Capdueil, quelques statues antiques, la Tour-magne & autres singularitez la rendent recommandable. Ceux de la religion pretendue reformée en furent maistres l'an mil cinq cens soixante-neuf, par le moyen d'vn soldat hasardeux qui leua vn petit treillis de fer qui estoit au pied de la muraille, par lequel entre vn petit bras d'eau dedans la ville, qui vient d'vne fontaine qui sourd du pied d'vne coline ou est la susdicte Tourmagne. Ledit sieur de Rohan est encore gouuerneur de ces deux villes & de Meillau, sans qu'il y puisse mettre aucune garnison.

Plusieurs autres villes ont renoncé à leur opiniastreté, & desiré d'estre inserrées au rang des fidelles, & de celles qui ne contredisent aux

volontez de leur Roy. De quoy ſeruent les fortifications des places qui ont de l'aduantage ſur les autres, tant par leur ſituation que fondation, quand les armes de Louys le iuſte brillent deuant, font reluire leurs armures? Celles qui ſemblent eſtre tardiues à leur redition fremiſſent deia de la ioye qu'elles ſe promettent auoir en le recepuant dedans leurs enceintes, auec le reſpect & l'adoration ciuile qui eſt deuë à vn ſi grand monarque; les graces l'enuironnent, les faueurs du Ciel le courtiſent, ſon droit le maintient, & ſon naturel tout royal, vertueux & debonnaire, le fait deſirer & admirer où le ſoleil paſſe iournalierement; ſa force, ſa prudence & ſa perſeuerance, remettront toutes les choſes qui ne ſont d'accord en leur ancienne ou meilleure harmonie.

Sa Majeſté a laiſſé quatre mil hommes à Monſeigneur le duc de Montmorancy, & ſix pieces de canon dedans le Languedoc pour ſon ſeruice, & s'y faire obeyr. Rendons graces à Dieu pour ſes reductions, & le ſupplions qu'il accompagne le Roy de ſes ſaintes benedictions, afin qu'il triomphe de tous ſes ennemis viſibles & inuiſibles, & qu'il nous donne vne paix perdurable.

Il eſt permis à PAVL MANSAN, maiſtre imprimeur à Paris, d'imprimer & mettre en vente *la Triumphante entrée du Roy en ſa ville de Montpellier, auec les ceremonies qui ſi ſont obſeruées.*

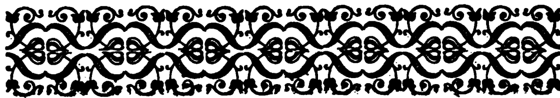
Faict ce 30 iour d'Octobre 1622.

HARANGVE
FAICTE
AV ROY,
PAR MESSIEVRS
DE MONTPELLIER.



M. DC. XXII.





HARANGVE FAICTE au ROY, *par Messieurs de Montpellier.*



IRE,

Par ce que la majesté des Roys estant esleuée au dessus de tous les hommes, ne recognoist que Dieu seulement, on estime à bon droict que la vertu mieux seante à la grandeur d'vn monarque, c'est la pieté, dont le principal office gist en la reuerence qu'on doit à Dieu.

Aussi voit-on, par le discours des histoires de France, qu'en ceste vertu les Roys vos predecesseurs, de tres-heureuse memoire, ont tousiours de bien loin passé les autres princes ; & vous particulierement, SIRE, monstrez vn tel exemple de zele & deuotion, qu'en ce miserable siecle vous excitez à bien faire tous ceux qui viuent souz le bonheur de vostre obeïssance.

Or, d'autant, SIRE, que les effects de ceste pieté qui gist en l'interieur produisent ordinai-

rement pour ſe manifeſter au dehors, la iuſtice, la clemence, la pieté, l'amour, & telles autres vertus chreſtiennes, les Treſoriers generaux de France, vos tres-humbles & tres-obeïſſans ſubjets & ſeruiteurs, ont eſperé, ſouz la faueur de ces vertus qui vous accompagnent, trouuer grace auec voſtre majeſté, vers laquelle ils recourent en toute obeyſſance & humilité.

Sur l'aduertiſſement qu'ils ont eu que nonobſtant vos precedents edicts, portant l'eſtabliſſement de leurs eſtats, pour le bien de voſtre ſeruice; l'on demande la ſuppreſſion d'vne bonne part d'iceux, & reſeruation des plus anciens, ſeulement pour faire la charge.

Surquoy, SIRE, ils ſupplient tres-humblement voſtre majeſté receuoir en bonne part les tres-humbles remonſtrances, qu'auec voſtre bonne permiſſion ils deſirent vous faire en peu de paroles, eſtimant que ce ſeroit vanité d'apporter artifice d'eloquence à l'endroit d'vn prince, lequel, outre la gloire des armes & de la iuſtice, eſt recogneu pour le mieux diſant qui fut oncques au monde.

Ceſte ſuppreſſion, SIRE, ainſi que nous auons entendu, ſe fonde ſur quatre cauſes, à ſçauoir: ſur la confuſion que le nombre d'officiers ſemble aporter à l'execution des commiſſions de voſtre majeſté, ſur la ſurcharge que les gages attribuez à vos finances [produit]; la foulle, que le peuple en reſſent, & la requeſte qui vous en a eſté faicte.

Quant au premier poinct, SIRE, il plaira à voſtre majeſté faire comparaiſon des temps, &

rapportant la saison presente au regne de vos ancestres, considerer combien le vostre estre esloigné, delaissé, & profond repos dont ils ont eu si plaine & entiere iouïssance.

Ce qu'vn ou deux pouvoient aysement faire à lors en ceste douceur & tranquillité, que le mal-heur du temps a corrompu, à present que sa necessité publique prouenuë de la malice des hommes, diuersité de religion & licence des guerres, a occasionné tant de diuerses charges à vostre Estat, & telles multiplicitez d'affaires, que chacun sçait, qui peut douter que six ou sept officiers ne soient assez occupez à ce faire.

Dauantage, SIRE, estans vos Tresoriers generaux, par vous ordonnez pour tenir la main à la leuée des deniers que la necessité de vos affaires vous contraint d'imposer sur vostre peuple, il est tout besoin, veu le temps ou nous sommes, qu'ils facent vn corps composé d'vn bon nombre de gens notables, dont l'authorité serue à l'execution de voz commandemens, & tienne le peuple rangé à l'obeyssance qu'en ceste part il doiue à son prince.

A cela, SIRE, on peut adiouster qu'outre le peu d'authorité qui se trouve en si petit nombre, il y a bien de l'apparence que la fidelité aussi ny puisse estre si grande qu'en vne compagnie assemblée de plusieurs officiers, qui peuuent controoller les actions des vns & des autres, & par vne honneste emulation, s'encourager à qui mieux, & plus diligemment fera le seruice de son prince.

Outre toutes lesquelles considerations, SIRE,

voſtre majeſté peut preuoir les inconueniens & incommoditez que ce nouueau retranchement apporteroit à voz affaires.

Et premierement, il faut conſiderer que noſtre religion a pour ennemy vn Roy le plus inuincible que l'on aye ſceu encores remarquer de ſes actions en noſtre France, qu'il eſt catholique, apoſtolique & romain, & recherche tous moyens pour vnir ſon royaume en vne foy, une loy & vne religion, & qu'il luy eſt bien plus facile de pourſuivre ce deſſein qu'il n'eſtoit à ſon predeceſſeur, d'autant qu'il n'a iamais trempé en noſtre religion, & n'a receu aucun de nos preceptes & maximes particuliers. Il faut auſſi conſiderer qu'il eſt en ſon royaume, comme peut eſtre vn particulier en ſa maiſon : à cecy conſentent & conuiennent nos freres Anglois, comme il ſe collige par leur manifeſte.

Non que pour ces raiſons noſtre intention ſoit de nous oppoſer à voſtre volonté, Sire, que nous ſçauons eſtre iuſte, ſaincte & bien ordonnée en tous ſes deſſeins.

Et quand bien il faudroit paſſer par ceſte calamité, ce que nous ne pouuons encores croire, l'affection que nous avons à voſtre ſeruice feroit que pratiquerions la patience du bon Ariſtide, qui, ſe voyant deietté de ſa ville ſans auoir forfait, ne penſa que pour ce il luy fuſt loiſible de s'irriter contre ſa patrie ; ſeulement il pria les Dieux que pour ſon eſloignement les affaires ne laiſſaſſent d'eſtre bien heureuſement conduictes par ceux qui eſtoient en la cité.

Mais i'ai appellé Dieu noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, & ceſtuy ſeul nous doibt faire oublier, ou du moins faire prendre en patience toutes ſortes de peines & trauaux qui ſe pourroient preſenter, i'ay ſouuent preſché, & vous le ſçauez de quelque intergrité (*ſic*) & auec quel zele ie me ſuis touiours porté au bien general & particulier de noſtre religion.

C'eſt pourquoy nous croyons que voſtre maieſté n'a point icy regardé le meſnage, autrement elle ſeroit grandement eſloignée de ſon intention.

Mais ceſte bonté vrayement paternelle, ceſte affection ſi charitable auec laquelle vous embraſſez voſtre pauvre peuple, fait que vous auez incontinent l'oreille ouverte à tout ce qui ſemble promettre quelque bien & ſoulagement à vos ſubiects.

Que DIEV veuille, SIRE, faire proſperer de mieux en mieux voſtre couronne (comme il fera ſans doute) puis que recognoiſſant les faueurs de ſa bonté, qui de ieuneſſe vous a rendu le plus valeureux & redouté prince de la terre; vous vous rendé, pour l'honneur de luy, ſi benin & pitoyable enuers le peuple dont la garde & protection vous a eſté par luy commiſe aux affaires qui ſe preſentent aujourd'huy, & le remede auquel l'on recherchera, non ſeulement dans vos aduis, mais dans tous les iugemens de tous nos confreres, à fin que l'on ne me tienne en vn tel poinct partialiſé, mais ie me puis preualoir qu'apres beaucoup de iugemens, raiſons

& consequences de la philosophie suiuie entierement de Desmoullains à ses sujects de Montpellier la remonstrance par luy faicte (*sic.*).

Nous auons, Sire, dequoy opposer de vostre souueraine puissance, qui, n'estant en rien astrainte à telles requisitions, sinon en tant que vostre majesté les auroit trouuez iustes & raisonnables en a peu dispeser autrement comme il luy plaist.

Comme du Moulin a fait auec toutes les solemnitez qui peuuent seruir d'instrument à leur foy publique, & puis que souz cest asseurance qui a tousiours demeuré saincte, inuiolable, ils ont grande occasion d'esperer de vostre bonté, Sire, ou que vous leur ferez ceste grace de les maintenir; ou que du moins, s'il ne vous plaist vous seruir d'eux ou de les laisser viure en leur liberté, comme faisoit deffunct, Sire, vostre pere.

Je parle de la sorte, Sire, afin que si quelque heretique m'estime & me iuge estre plein de philautie, i'aye dequoy luy repartir, & donner pour response ce que i'ay laissé en mon estude, mais *absit gloria,* dit il, me suffit, Messieurs, que ne doutans nullement de ma bonne volonté, ie vous prie de croire que toute passion bas nous deuons auoir recours à sa maiesté, implorer sa bien-veillance, & concilier sa clemence à la conseruation des libertez & franchises de nostre religion.

Il vous plaira, Sire, tellement que ne s'en peuuent ayder ny pour le payement de leurs

debtes, ny pour l'aduancement de leurs familles, ne trouuant à qui s'en deffaire en leur neceſſité, ce leur ſeroit vn bien du tout inutil, & qui rendroit leur condition miſerable.

Meſmement de ceux qui, pouſſez d'vn honneſte deſir d'eſtre employez à voſtre ſeruice, n'ont eſpargné leurs ſubſtances ny celles de leurs amis qu'ils ont engagé pour y paruenir.

Outre laquelle perte de biens, encore ſeront-ils mal aſſeurez de leurs perſonnes, pour la haïne qu'ils ont encourue en la conſeruation des droicts de voſtre majeſté contre pluſieurs de vos ſubiects & ſingulierement de ceux qui, par eux, ont eſtez depoſſedez de vos domaines.

Non toutesfois qu'ils facent eſtat de leur vie, qu'ils recognoiſſent vous deuoir eſtant leur Roy, comme d'vne autre choſe beaucoup plus chere, ceſt honneur qui pour comble de leurs infortunes s'empare auec ceſte ruine.

Eſtant tres-certains qu'encores que voſtre majeſté ne face telle ſuperſition pour aucune maluerſation qui par eux ayt eſté commiſe, veu que ſans auoir autre eſgard, les plus anciens ſont retenuz en chacun bureau, ſi en feront ils par la commune voix ſupçonnez, taxez & rendus contemptibles aux yeux du monde, auſquels ils ſeruiront de ſpectacle miſerable quand de perſonnes publicques conſtituez en exercice, ils ſe verront tout à coup reduicts à la lie du peuple, entre les perſonnes oiſiues & particuliers.

C'eſt là, Sire, que nous receuons & nous

6*

profternons aux pieds de voftre majefté pour implorer la bonne iuftice.

Nous recourons à cefte main victorieufe qui, par la force des armes, a tant de fois planté la douceur de la paix en France, pour la fupplier tres-humblement de nous maintenir.

Imaginez donc, SIRE, s'il vous plaift, la mifere & defolation de leurs pauures familles, qui font à vous, & que vous pouuez bien heurer d'vne feule parole, comme vous ferez, s'il plaift à voftre majefté, en vous refervant le chaftiment & correction des mefchans & coulpables, dont nous vous fupplions tres-humblement, & de recognoiftre les gens de bien felon leur fidel feruice.

Pour le regard du bien particulier, chacun a foing ou de fes femmes & familles, où l'on confidere le bien de nos confciences conduictes & dreffées à l'imitation des actions de noftre tefmoignage.

FIN.

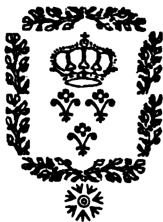


LETTRE

DV ROY ESCRITE à Monſieur le Mareſchal de Souuré, ſur ce qui s'eſt paſſé à Montpellier.

ENSEMBLE

La Reduction de la ville de Montauban à l'obeyſſance du Roy.



A PARIS,
Chez Charles Chappellain, prez le Pont S. Michel.
M. DC. XXII.
AVEC PERMISSION.

ils ont reclamé ma clemence, &, par la demande du pardon, obtenu l'oubly de leur crime, qu'ils ont confeſſé, proteſtant de leur fidelité à l'aduenir, & teſmoignant le deſplaiſir que leur deſobeyſſance meritoit : ie leur ay accordé vne declaration, ſuiuant laquelle ie veux qu'ils viuent & tous mes autres ſubjects faiſant profeſſion de la religion pretenduë reformée, que ie deſire eſtre gardée, & iuſques à ce qu'elle ſoit regiſtrée en mes parlemens, qu'ils ne laiſſent de joüyr du benefice d'icelle. Tenez-y donc la main, & rendez graces au Tout-puiſſant d'vne ſi ſaincte inſpiration, qui ne vient que de luy, de laquelle i'eſpere des aduantages pour la religion catholique, me promettant qu'il ne les aura pas voulu ramener à leur deuoir ſans les eſclaircir & leur faire cognoiſtre leur erreur. Vous donnerez part de ceſte nouuelle aux villes de l'eſtenduë de voſtre charge, à ce qu'vn chacun obſerue ma volonté, & ſur ce, ie prie Dieu qu'il vous ait, mon couſin, en ſa ſaincte garde.

Eſcrit à Mont-pellier, le vingt & vnieſme iour d'Octobre mil ſix cens vingt-deux.

Signé : LOVYS.

Et plus bas :

POTIER.



LETTRE DU ROY ENVOYEE à Monſieur le Mareſchal de Souuré, ſur le ſujet de la Paix generale donnée à ſes ſubjets de la Religion Pretenduë Reformée, qui luy ont demandé pardon.

Sa Majeſté eſtant en ſa ville de Montpellier.

MON couſin, vous auez veu par ma precedente ce que pour lors i'eſperois, & maintenant vous en apprendrez l'effect, & qu'vne choſe ſi ſaincte & ſi bonne que le repos general de l'Eſtat a en fin eſté reſoluë par vn deſir extreme que i'ay touſiours eu de le procurer, auſſi toſt que ceux qui par leur reuolte le troubloient, feurent touchez du repentir, & me rendroient les ſubmiſſions qu'ils me doiuent,

Cecy fait eſperer vne prompte obeyſſance de cette place, & que ſe conformant finallement à la volonté du Roy, à l'exemple des autres villes, ſera cauſe de la continuation d'vne bonne, longue & heureuſe paix, que l'Eternel nous conſerve s'il luy plaiſt.

Apres que ſa majeſté euſt eſté quelques ſix iours dans ſa ville de Montpellier, pour y eſtablir l'ordre qu'elle deſiroit & vouloit y eſtre obſerué pour l'aſſeurance de ladicte ville à ſon ſeruice, attendant la tenuë des Eſtats de tout le bas Languedoc, qui furent à l'inſtant conuoquez dans la ville de Beaucaire, ſadicte majeſté s'en alla à Arles, & de là, ſans ſejour, fut accomplir ſon voyage à la ſaincte Bauſme; puis, reuenant à Marſeille, elle y fut magnifiquement receuë par les habitans de cette ville, le vendredy quatrieſme iour du preſent mois de nouembre, où faiſant peu de ſejour, elle eſt attenduë au vingt-cinquieſme iour dudit preſent mois dans ſa ville de Lyon, où l'entrée luy eſt preparée à la Royale par les Lyonnois; elle n'en partira que le traicté de la paix ne ſoit executé, & qu'apres que ſadicte majeſté aura faict la deſirée entreueuë auec Meſſieurs les princes de Sauoye, qui l'y doiuent attendre; c'eſt pour eſtre à Paris és enuirons de Noel, DIEU aydant.

Toutes les places du Dauphiné ont accepté le traicté de la paix par la diligence de Monſieur le conneſtable de l'Eſdiguieres, quoy que mal diſpoſé, & en danger de ſa perſonne, par trois forts excez de fiéure qu'il a euës, n'a pas laiſſé

de s'en monſtrer zelé à l'execution de la volonté du Roy, qu'il a fait pourſuiure de tout ſon poſſible pendant l'abſence de ſa Majeſté.

Ceux qui retournent du Languedoc, & particulierement de Montpellier, aſſeurent le contraire du bruit qui a couru cy-deuant de la ſedition arriuée en ladicte ville depuis la paix, ne s'y eſtant paſſé aucune choſe, que ioye & reſiouyſſance, depuis que le peuple a ouvert les portes à ſa Majeſté, & s'eſt ſoubſmis à ſon obeyſſance : comme auſſi en aucunes villes de toute la province du Languedoc, il ne s'y eſt rien obſerué de contraire aux proteſtations qu'ils ont faictes au Roy, en luy demandant pardon. Les commiſſaires pour la publication de la paix ont eſté bien veuz & bien receuz par tout, ſans aucun contredit, & ſans force, tant DIEV a operé en la diſpoſition des courages de ces peuples, qui auparauant ſembloient eſtre incapables de toutes ſortes de bons conſeils.



PERMISSION

Il eſt permis à CHARLES CHAPPELLAIN d'imprimer *la Lettre du Roy, enuoyée à Monſieur le mareſchal de Souuré, &c.* Faict le 13 nouembre 1622.

MANDEMENT

DU ROY A TOUS LES CHEFS, MEMBRES ET OFFICIERS des Regiments de Picardie & Normandie, de ſe rendre à leur charge dedans quinze iours & ſe pour ſeruir à la garde & conſeruation de ſa Ville de Montpellier, attendant la demolition des fortifications d'icelle.



A PARIS,
Chez FED. MOREL, & P. METTAYER, Imprimeurs & Libraires ordinaires du Roy.

M. DC. XXII.

Auec priuilege de ſa Majeſté.

[illegible]





E. Roy ayant choiſi entre ſes vieux regiments entretenus ceux de Picardie & Normandie pour ſeruir ſoubs la charge du ſieur de Valençay, mareſchal de ſes camp & armée, à la garde & conſeruation de ſa ville de Montpellier en l'obeiſſance de ſa majeſté, attendant la demolition des fortifications d'icelle, & qu'elle y ait autrement pourueu. Et voulant leſdicts regiments eſtre ce pendant tenus complets & ſatisfaits de tous les membres & officiers d'iceux, afin qu'eſtant en l'eſtat qu'ils doiuent eſtre, elle y puiſſe faire fondement plus certain en occaſion de telle importance. Sadicte maieſté mande & enioinct tres-expreſſement à tous les chefs, membres & officiers deſdicts regiments, de ſe rendre à leur charge dedans quinze iours apres la publication de la preſente en iceux, comme leur deuoir les y oblige, ſans aucuns en excepter, ſinon ceux qui pour cauſe ou excuſe legitime auroient obtenu congé d'elle, ſigné de ſa main & contreſigné par le ſecrétaire d'Eſtat de la guerre; autrement, ledict temps paſſé, ſadicte majeſté pouruoira au lieu & place des abſens, comme ils conuient aux biens de ſondict ſeruice. Mandant & ordonnant audict ſieur de

Valençay tenir la main à l'execution de ceste sienne volonté, & de l'informer soigneusement & diligemment du deuoir que chacun y aura faict d'y obeyr, sur peine de respondre des contrauentions en son priué nom. Et afin que nul n'en puisse pretendre cause d'ignorance, veut & entend ladicte presente estre leuë & publiée à son de trompe en tous les quartiers desdicts regiments & carrefours de ladicte ville de Montpellier, & mesme en sa ville de Paris, & par tout ailleurs où besoing sera. Faict à Arles, le dernier octobre mil six cens vingt deux.

Signé : LOVYS.

Et plus bas :

BRVSLART.

Le Samedy vingt sixiesme iour de novembre mil six cens vingt deux, l'ordonnance & mandement du Roy, dont coppie est cy dessus escripte, a esté par moy, Simon le Duc, juré crieur ordinaire de sa majesté, és ville, preuosté & vicomté de Paris, soubs-signé, leuë, publiée à son de trompe & cry public par la ville & faux-bourgs de Paris, & icelle affichée, à ce que du contenu en iceluy nul n'en pretende cause d'ignorance. Le tout faict suiuant le mandement de Monsieur le Lieutenant ciuil, en datte de cedict iour, mois & an. Et à ce faire estois accompagné de Mathurin Noyret, iuré trompette dudit seigneur esdicts lieux, de Philippes Antheaulmes, & de Iulien Billon, aussi trompettes.

Signé : LE DVC.



Achevé d'imprimer à Lyon

en MDCCCLXXV

Par MOUGIN-RUSAND

l'un des imprimeurs

de la

Société des Bibliophiles Languedociens



LISTE

PAR ORDRE D'ANCIENNETÉ

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

DES BIBLIOPHILES LANGUEDOCIENS

I. — M. C. COULET, libraire-éditeur de la *Société des Bibliophiles Languedociens*, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

Pour sa bibliothèque particulière : 1 exemplaire sur peau de vélin. — Pour divers clients : 1 exemplaire sur parchemin; 25 exemplaires sur papier de Hollande.

II. — M. DE LA PIJARDIÈRE, archiviste de l'Hérault, MEMBRE FONDATEUR, président de la *Société*, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

III. — M. I. MIE, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur parchemin.

IV. — M. LA GORCE, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur parchemin.

V. — M. E. DEANDREIS, banquier, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

7*

VI. — M. ROQUES fils, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

VII. — M. le Marquis DE SAINT-MAURICE, propriétaire à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

VIII. — M. POUGNY, préfet de la Somme, MEMBRE FONDATEUR, à Amiens.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

IX. — M. R. GORDON, docteur en médecine, bibliothécaire-adjoint de la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

X. — M. R. LAURENS, conseiller à la Cour d'appel, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XI. — M. ERNEST PAILHIEZ, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XII. — M. FARRAT, docteur en médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XIII. — M. VAGNAIR, professeur au Lycée de Bordeaux.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XIV. — M. ESPITALIER, à Cette.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XV. — M. CAMILLE LAFORGUE, propriétaire, à Quarante (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XVI. — M. GEORGES SEGUY fils, étudiant en médecine, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XVII. — Mme STEFANI, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XVIII. — M. CHANCEL, doyen de la Faculté des Sciences, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XIX. — M. le Baron CHARLES DE TOURTOULON, propriétaire, à Valergues (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XX. — M. GERMA, avoué licencié, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXI. — M. RICHARD LION, fondé de pouvoirs du Comptoir d'Alsace, MEMBRE FONDATEUR, à Paris.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXII. — M. le Baron HUC, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXIII. — M. ESTOR, docteur en médecine, professeur-agrégé à la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXIV. — M. LAFOSSE, docteur en médecine, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXV. — M. FERNAND TROUBAT, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXVI. — M. C. CAVALIER, docteur en médecine, professeur à la Faculté de Médecine, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXVII. — M. GABRIEL BORT, notaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXVIII. — M. J. BÉCHAMP fils, docteur en médecine, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXIX. — M. ROUCH, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXX. — M. L. DE LA ROQUE, avocat, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXI. — M. A.-F. FOUQUES, négociant, MEMBRE FONDATEUR, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Chine.

XXXII. — M. A. MARCEL DE LA BAUME, avocat, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXIII. — M. LOUIS COSTE, notaire, à Quarante (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXIV. — M. F. CAZALIS, docteur en médecine, propriétaire, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXV. — M. DE PLANTAVIT DE LA PAUSE, à Pézenas.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVI. — M. EUGÈNE LISBONNE, avocat, ancien bâtonnier, président du Conseil général & de la Commission départementale de l'Hérault, à Montpellier.

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVII. — M. ALEXANDRE MARTEL, propriétaire, au château de Cassan (Hérault).

1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XXXVIII. — Mgr le duc D'AUMALE, membre de l'Académie française & de l'Assemblée nationale, général de division, à Paris.
1 Exemplaire sur peau de vélin.

XXXIX. — M. P. CAZALIS DE FONDOUCE, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XL. — M. DOAZAN, propriétaire, MEMBRE FONDATEUR, à Fins (Cher).
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XLI. — M. STÉPHANE MESTRE, à Lyon.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLII. — M. LOUIS GRASSET, avocat, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLIII. — M. ÉMILE CAUVET, avocat, à Narbonne (Aude).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLIV. — M. CARLIER, architecte à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLV. — M. MARIUS ANTERRIEU, propriétaire, à Gigean (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVI. — M. ALBERT PERRIER, à Narbonne (Aude).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVII. — M. le Vicomte RENÉ DE FORTON, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

XLVIII. — MM. BENEZECH frères, libraires, MEMBRES FONDATEURS, à Béziers.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

XLIX. — M. A. CLÉMENT, docteur en médecine, membre du Conseil général, propriétaire, à Frontignan (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

L. — M. BARRAL DE BARET, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LI. — M. ALFRED BLAVY, avoué près la Cour d'appel de Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LII. — M. LAURET, propriétaire, à Pézenas.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LIII. — MM. DULAU and C°, libraires, à Londres.
2 Exemplaires sur papier de Hollande.

LIV. — M. FRANCISQUE CUZIN, relieur, MEMBRE FONDATEUR, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Chine.

LV. — M. FABRÈGE, avocat, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVI. — M. le Maire de CETTE, pour la bibliothèque de la Ville.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVII. — M. DE PARISOT DE LA BOISSE, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LVIII. — M. G. MASSON, libraire-éditeur, ex-président du *Cercle de la librairie*, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LIX. — M. CHABER, propriétaire, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LX. — M. Auguste FABREGAT, vice-président de la Société archéologique de Béziers.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXI. — M. H. GARIEL, conservateur de la Bibliothèque de la ville, à Grenoble (Isère).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXII. — M. Paul de GIRARD, membre du Conseil général de l'Hérault, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIII. — M. LAMBERT, professeur de musique, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIV. — M. Joseph MICHEL, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXV. — M. l'Abbé OLIVE, à Cette (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVI. — M. A. PLANCHE, docteur en médecine, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVII. — M. ROUQUETTE, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXVIII. — M. LEMERRE, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXIX. — M. BAUR, libraire, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXX. — M. BRUGUIÈRE-FONTENILLE, avocat, à Clermont (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXI. — M. Adolphe DUMAS, docteur en médecine, chirurgien adjoint à l'hôpital de Cette (Hérault).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXII. — M. Casimir SÈBE, propriétaire, à Cazouls-lez-Béziers (Hérault).
1 Exemplairesur papier de Hollande.

LXXIII. — M. le général DOMERGUE, à Montpellier.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXIV. — M. Guillaume GUIZOT, directeur du service des cultes non-catholiques au ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXV. — M. le docteur de MARTIN, président de la Commission archéologique de Narbonne (Aude).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVI. — M. Charles SAGNIER, négociant, à Nîmes.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVII. — M. ANTHOUARD, avoué-licentié, au Vigan.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXVIII. — M. ROUX, vétérinaire, à Lunel-Viel.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXIX. — M. le docteur CAMBASSÉDÈS, au Vigan (Gard).
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXX. — M. le Maire de NARBONNE pour la Bibliothèque de la Ville.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

LXXXI. — M. Edward ô'BYRNE, au château de S.-Gery, par Rabastens-sur-Tarn.
1 Exemplaire sur papier de Hollande.

